





SOUVENIRS

DE

LA CAMPAGNE DE CRIMÉE

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

SOUVENIRS

DE LA

CAMPAGNE DE CRIMÉE

JOURNAL

D'UN MÉDECIN ALLEMAND AU SERVICE DE L'ARMÉE RUSSE

PAR

(Ferdinand)
LE DOCTEUR PFLUG,

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR JULES BAISSAC.



PARIS

CH. TANERA, ÉDITEUR,

LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS,

Rue de Savoie, 6.

—

1862



PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Lorsque parut en Allemagne, il y a déjà quelque temps, le brillant et pathétique récit dont nous publions aujourd'hui la traduction, il y reçut l'accueil le plus flatteur. L'Europe entière s'y intéressa : en Angleterre, la *Revue d'Edimbourg*, et, en France, la *Revue des Deux-Mondes* et la *Revue britannique* en donnèrent une analyse, accompagnée d'extraits. Écrit dans un très beau style par un homme de beaucoup de littérature, à qui les choses de la guerre sont loin d'être étrangères, quelle que soit, à cet égard, sa modestie, il comble une lacune au point de vue de la défense, et c'est ce motif qui nous a déterminé à le donner textuellement

en entier. Les événements qui se sont succédé dans Sébastopol, c'est-à-dire dans les rangs de nos ennemis d'alors, depuis le commencement de l'expédition anglo-française jusqu'à la chute de la forteresse, y sont présentés jour par jour avec une clarté de méthode et dans un enchaînement de tableaux pleins d'animation, de couleurs brillantes et de nuances fines. La forme de journal, cette forme si dramatique, donne au récit, par la rapidité de ses mouvements, une sorte d'attrait romantique et a, de plus, le mérite de présenter dans leur ordre véritable les sensations qui, durant la longue période du siége, agitèrent la ville. On y trouve, en outre, des aveux remarquables qui ne peuvent manquer d'éclairer bien des côtés historiques, et puis nous ne serons peut-être pas fâchés, nous autres Français, de nous voir rendre justice par ceux qui étaient nos ennemis.

L'auteur de ce charmant ouvrage, M. le docteur Ferdinand Pflug, avait cru devoir garder l'anonyme, et c'est à son insu que nous révélons son nom au public; mais, quand il s'agit de louer quelqu'un, il ne saurait y avoir d'indiscrétion à le faire connaître. Son admirable esprit de justice, qui, d'un bout du récit à l'autre, ne se dément pas un instant, son amour de la

vérité, à laquelle il sacrifie les ressentiments mêmes qu'il aurait pu avoir, et la loyauté de ses jugements, rassurent, d'ailleurs, nos scrupules et ne nous permettent pas de supposer qu'aucune autre raison que sa modestie ait pu lui faire cacher son nom.

Avril 1862.

JULES BAISSAC.

JOURNAL

D'UN

MÉDECIN ALLEMAND AU SERVICE DE L'ARMÉE RUSSE.

Dimanche 5-17 septembre 1854.

C'est aujourd'hui dimanche. Pour faire oublier aux habitants de Sébastopol que les portes de leur ville leur sont depuis longtemps fermées, les musiques de quelques régiments exécutent des airs sur les quais du port. Des flots de population vont et viennent; mais quelque belle que soit la soirée, quelque insouciant et léger que soit ce peuple, la gaieté a peine à trouver place aujourd'hui dans ces cœurs d'ordinaire si peu inquiets et si peu soucieux de l'avenir. Les bals du faubourg des matelots sont déserts, la musique trouve tout le monde froid, nulle part on n'entend ni chants ni rires. Le « *post equitem sedens atra cura* » semble s'être arrêté ici; on s'aborde, on se sépare avec crainte, et il ne faut rien moins que les invitations constantes des agents de police pour faire circuler les promeneurs et empêcher les groupes de se former.

Avant-hier, 15 septembre, le bruit courait déjà dans la ville que la grande *armada* ennemie avait paru devant Eupatoria, et aujourd'hui, vers l'heure de midi, les troupes campées dans nos environs ont reçu l'ordre

de se tenir prêtes à marcher au premier moment. A trois heures, un petit aviso est entré dans le port de Sébastopol, et à peine avait-il jeté l'ancre, que le capitaine se précipitait dans une chaloupe et courait en toute hâte à l'amirauté. Un quart d'heure après, tous les officiers supérieurs de la garnison et de la flotte ont été mandés auprès de l'amiral, et presque en même temps, trois de ces petits vapeurs, que l'on tenait toujours appareillés pour le départ, ont levé l'ancre et ont pris la mer. D'autres plus grands navires ont reçu l'ordre de larguer les amarres et de chauffer les machines.

Tout cela est, aux yeux de la foule, une preuve que les Alliés ont déjà débarqué quelque part et qu'ils marchent contre la ville. Quelques personnes prétendent même avoir entendu, le 14, jour que l'on désigne comme celui du débarquement de l'ennemi, le tonnerre d'un combat lointain; mais ce n'est qu'une illusion, car il n'y a, à ma connaissance, aucune troupe russe dans les environs d'Eupatoria, et d'ailleurs la distance qui nous sépare de cette ville et qui est de neuf milles allemands rend la chose impossible. Ce qui est certain, néanmoins, c'est que depuis le matin de ce jour des courriers n'ont fait qu'entrer et sortir, à toutes les heures de la journée et de la nuit, par toutes les portes de la ville; qu'un redoublement d'activité se fait remarquer sur le port et dans les ouvrages, et que les travaux n'ont pas été interrompus par la solennité du dimanche; qu'à chaque instant de nouvelles troupes arrivent dans les camps du sud et du

nord de Sébastopol et que des navires sont journellement envoyés en mer pour observer les mouvements de la flotte ennemie. Il est donc très probable que cette fois encore l'admirable instinct du peuple aura deviné juste, et que nous ne tarderons pas à voir les drapeaux ennemis se déployer devant les murs de Sébastopol.

Que va-t-il arriver? Telle est la question que soulèvent partout les indices de plus en plus menaçants qu'on a devant les yeux, question qui agite et trouble tous les esprits, et bien propre, en effet, après tout ce qui a pu pénétrer jusqu'ici des préparatifs de l'ennemi, à exciter les plus graves inquiétudes, non-seulement parmi les paisibles habitants de cette ville, mais encore parmi les officiers et les soldats eux-mêmes de la garnison. Sébastopol, il est vrai, passe pour inexpugnable du côté de la mer, mais avec les moyens d'attaque employés jusqu'à ce jour, et non point avec les puissantes armes d'invention nouvelle, que les Alliés se vantent de posséder et auxquelles ils doivent probablement la rapide conquête de Bomarsund. Néanmoins, ce n'est peut-être pas du côté de la mer, mais bien du côté de la terre, que la ville est le plus menacée; car, de ce côté, je ne vois, au nord, d'autres fortifications que le fort de Severnaya et un camp tout nouvellement retranché; et au sud, les murs de la ville, quelques tours isolées et divers ouvrages en terre, qui, lors de ma dernière visite, étaient à peine commencés et qui ne sont peut-être pas terminés encore. Ajoutons à cela la position de Sébastopol, entouré de hauteurs qui le

dominent, et la faiblesse de l'armée russe de Crimée, qui n'est un secret pour personne. Si les habitants craignent pour leurs demeures, pour leurs propriétés, pour leurs familles et pour eux-mêmes, et les soldats pour l'issue de la lutte, ils n'ont donc pas tout à fait tort, et personne ne serait surpris, maintenant que cette expédition si longtemps douteuse de Crimée est devenue un fait accompli, que le désastre fût ici général.

Plusieurs frégates à vapeur sont maintenant appareillées dans le port. Les officiers, appuyés sur la rampe du pont de l'arrière, fixent leurs regards inquiets sur le rivage, ou se promènent par petits groupes sur le tillac, en causant avec animation; les soldats et les matelots sont immobiles à leur poste, et des navires, chauffés pour le départ, s'élèvent des nuages de vapeur qui, poussés par le vent, s'en vont tourbillonnant au-dessus des hauteurs opposées, dont ils cachent les ouvrages. Là-bas, derrière l'entrée du port militaire et presque en face de Karabelnaya, mais assez loin du rivage, pour n'avoir pas à craindre que l'équipage puisse communiquer avec les habitants, est amarrée à l'ancre la petite chaloupe qui a, paraît-il, apporté ici de si graves nouvelles; et tout au fond de la baie, et presque cachés dans l'ombre que projettent sur les eaux les rochers qui les dominent, sont rangés en file les léviathans de la flotte, ces colosses gigantesques qui troublent le repos de la vieille Angleterre et que l'Europe entière coalisée suffirait seule à détruire.

Comme ce spectacle me paraît beau, de ma petite

fenêtre, et comme je souffre à la pensée qu'il me faudra bientôt peut-être échanger cette douce sécurité du foyer contre la vie agitée des camps! Là devant moi la mer se déroule aussi brillante, aussi sereine, aussi calme que je l'aie jamais vue; au-dessus de moi, l'azur du ciel est sans nuage et je vois, à l'horizon, scintiller la cime des montagnes dans les feux du soleil couchant. — Comme les brillantes réfractions du soir colorent d'une belle teinte rose les murs blanchis de ces puissants ouvrages et de cette jolie ville; comme les tintements de la cloche annonçant la prière rappellent bien le souvenir du pays; comme les sons de la musique, qui, du milieu de la foule, montent jusqu'à moi, sont doux à entendre, quoique aujourd'hui ce soit en vain qu'ils invitent à la joie! La stupeur du peuple est insensible à tout, et les Boudotchniki (1) eux-mêmes, si vigilants, si actifs d'ordinaire, ont de la peine à se soustraire à la contagieuse influence de l'abattement général. Ils oublient de faire circuler la foule, pour suivre d'un regard inquiet, comme tous les autres, ce bateau de l'administration, qui, plus rapide que le trait, vole sur les eaux de la baie avec ses douze rames et va rejoindre les navires appareillés.

La nuit arrive; les dernières lueurs du crépuscule éclairent à peine la cime des monts; le port est enseveli dans les ténèbres. Petit à petit les tableaux disparaissent, et je ne distingue plus que des masses noires et informes là où je voyais, il n'y a qu'un instant, des

(1) Soldats ou gardes de police.

hommes et des navires. Je n'ai donc plus rien à considérer. Il est temps, d'ailleurs, de mettre un terme à ma contemplation des spectacles du dehors ; car, d'un moment à l'autre, l'ordre du départ peut arriver, et la prudence exige que je fasse quelques préparatifs. Je ne sais pas encore, il est vrai, le rôle qu'on m'assignera dans ce grand drame qui commence ; je ne sais pas même si je partirai ou si l'on me retiendra dans quelque hôpital de la ville ; car l'ordre envoyé aux médecins de la flotte porte que nous devons être mis au service de l'armée de terre, sans spécifier nos attributions. Mais j'entends des pas ; c'est une ordonnance qui m'arrive.....Je suis commandé pour le service du quartier-général du prince Menschikoff, et je recevrai mes ordres du médecin en chef de l'armée.

Comme mon Ivan est heureux ! Comme il emballe mes effets de bon cœur ! Celui-là, au moins, n'a pas le moindre souci de ce qui préoccupe et inquiète tout le monde. Au quartier-général, — se sont, je gage, ses pensées, — la *vodka* (1) (eau-de-vie) ne lui fera jamais défaut, et, avec cela, arrive que voudra. . . .
. . . .

Y avait-il presse dans les rues ! Grâce à Dieu, me voilà de nouveau sur mes jambes, peut-être pour la dernière fois. Demain matin, à quatre heures, il faut que je parte et que je me rende en toute hâte à la porte qui ouvre le chemin de Baktchisaraï. Pourquoi faire ? On ne me l'a pas dit, mais peu m'importe :

(1) C'est à tort que le texte porte *voudki*.

pourvu que je sorte d'ici, c'est, pour le moment, tout ce que je désire. Si la moitié seulement de ce qui se dit partout des armes nouvelles et des canons de l'ennemi, dans les rues et dans les places, au milieu des groupes du peuple et des officiers eux-mêmes du quartier-général, est vrai, Sébastopol ne va pas être un séjour agréable, et je m'estime aussi heureux maintenant de pouvoir m'éloigner d'une ville dont la ruine est certaine, que j'eusse, il n'y a que quelques heures, été aise d'y rester. Tout le monde l'affirme, Sébastopol est perdu. Quand je considère, cependant, ces murs de granit que j'ai là sous les yeux, j'ai peine à me persuader que les dragons de feu, qui précèdent les Anglais et les Français, en viennent si facilement à bout. Oui, 100,000 hommes de troupes de terre et une flotte de plus de 1,200 voiles et de 4 à 5,000 bouches à feu, canons, obusiers et mortiers, c'est une richesse de moyens qui peut bien rendre probable l'impossible; mais ces nombres ne sont-ils pas exagérés? Transporter une armée de 100,000 hommes avec tout son matériel d'un seul coup, cela ne se peut point; c'est folie de le croire; et il doit en être de même de toutes les autres choses qui se disent.

On a élevé des fanaux pour éclairer le port; les rayons qui s'en échappent, rougeâtres et tremblotants, palpitent sur les eaux, et la terre et la mer, tout à l'heure dans les ténèbres, se laissent maintenant entrevoir. Les frégates à vapeur ne sont plus là; le petit navire, dont l'arrivée avait mis en si grand émoi le quartier-général et la ville, a disparu aussi. A leur

place, on aperçoit de grands vaisseaux à voiles, sortis du fond de l'anse, mais amarrés à l'ancre et sans que rien, à bord, trahisse encore le moindre mouvement. Les quais sont déserts; le bruit qui les animait, il n'y a qu'un instant, semble s'être retiré dans l'intérieur de la ville, car j'entends de ce côté les rumeurs vagues et confuses de la foule amassée, et je distingue même de temps en temps quelques voix isolées, mais sans pouvoir saisir rien de précis.

Soudain un coup de canon retentit en mer; un second coup le suit... On entend le roulement des tambours dans les forts opposés; les navires s'éclairent, le port est envahi par la foule et les cris : « Ils viennent ! Les voilà ! Aux armes! » se mêlent aux signaux d'alerte, qui appellent de tous côtés les troupes à leurs postes.

Mais ce n'était, paraît-il, qu'une fausse alarme, car plus d'une demi-heure s'est écoulée sans qu'on ait de nouveau entendu le canon. La foule n'en persiste pas moins à couvrir le rivage, et personne ne songe à l'en faire retirer. Le mouvement n'a pas cessé sur les navires que j'ai devant moi, ni sur ceux du fond de la baie; les lumières ne font toujours qu'aller et venir; mais je ne distingue rien de ce qui se passe, et les vaisseaux qui viennent d'ancrer sont eux-mêmes trop éloignés du rivage pour qu'il soit possible d'entendre exactement la voix des chefs ou le sifflet des bossemans. Bientôt un autre spectacle attire ailleurs les regards; le bruit du tambour, venant des ouvrages du côté de la mer, s'approche de nous; des flambeaux

s'allument, et je vois, grâce à cette lueur blafarde, passer sous mes fenêtres quelques bataillons que suivent une batterie d'artillerie et une longue file de munitions. De nouveaux ordres viendraient-ils modifier les instructions déjà reçues, et le moment suprême serait-il déjà arrivé ? — Je ne puis plus rester dans ma chambre ; il faut que je sache ce qu'il y a de nouveau, car, — telle est l'influence de la surexcitation générale sur les esprits les plus calmes, — je ne respire plus que combats et batailles, et il me semble que je mourrais, si, au lieu de suivre l'armée, il me fallait demeurer dans Sébastopol. . . . .

. . . .

Me voilà de retour, et franchement, je ne suis pas fâché de la promenade nocturne que je viens de faire. J'ai vu bien des choses en ma vie : batailles et combats, vie agitée des camps, tempêtes de mer, humble misère du pauvre et misère dorée du riche, tout cela est encore présent à ma mémoire ; mais une semblable variété d'images, de couleurs et de mouvements dans un cadre si étroit, c'est ce que je n'avais encore jamais vu, et ce spectacle gigantesque pèse sur mon esprit de tout le poids d'un monde. Et cependant, est-ce bien là ce qui m'a si fortement ému, et les scènes de cette nuit sont-elles bien différentes de celles que doit offrir toute ville menacée d'un siége rigoureux ? — J'ai assisté à la bénédiction religieuse de notre avant-garde partant pour le combat ; j'ai entendu les paroles que le prince Menschikoff a adressées à ses troupes ; puis j'ai suivi la foule qui courait au port militaire, où les na-

vires, à la lueur des lanternes, étaient en train de dégréer, et j'ai vu transporter des canons et des munitions sur le rivage et sur les ouvrages du côté de la terre. J'ai de nouveau rencontré là notre amiral, et je suis retourné ensuite dans l'intérieur de la ville, où le chef de la flotte, que j'y ai retrouvé encore, a été tout à coup, non loin de la place du théâtre, entouré de femmes et d'enfants qui pleuraient et poussaient des cris, et qu'il s'est efforcé de consoler et d'encourager par quelques mots pleins de calme et de dignité. Est-ce bien le froid aspect et la fierté sévère de cet homme, ou l'enthousiasme des soldats aux paroles de leur général, ou l'ardeur et l'activité silencieuse de nos matelots, qui m'ont si fortement impressionné? Non, car ni le général ni les soldats n'ont encore été éprouvés, et ces protestations de dévouement et d'entier abandon de soi-même, outre que la prudence peut les commander, ne sont certainement pas de nature à satisfaire pleinement l'admiration du cœur. Et cependant on ne saurait nier qu'il n'y eût dans tout cela quelque chose qui révélât de grandes et nobles résolutions, et je suis intimement persuadé que Menschikoff et son armée, les matelots et les artilleurs de la flotte, et les habitants eux-mêmes de Sébastopol sont fermement décidés à combattre jusqu'au dernier moment, et qu'ils persévéreront dans cette volonté jusqu'à ce que la dernière tour et le dernier pan de mur de cette fière citadelle les aient écrasés sous leurs ruines. Il y avait de l'action, une action forte et effrayante, dans tout ce que j'ai vu. Ce n'étaient pas des paroles en l'air les paroles

qui se disaient, c'était du cœur qu'elles venaient, et leur expression était celle du sentiment le plus profond et le plus intime. Depuis le général jusqu'au soldat, depuis l'amiral jusqu'au matelot, il n'y a, je crois, personne ici qui s'illusionne assez pour s'imaginer que Sébastopol va tenir longtemps contre un ennemi, dont les ressources et les moyens sont immenses : néan moins, tout le monde est résolu à ne céder qu'à la dernière extrémité. Guerre à mort, guerre jusqu'au manche du couteau ! Tel est le serment proféré en présence de leurs drapeaux par les bataillons qui partent; telle est la pensée unique qui brille dans tous les regards, qui se manifeste dans les moindres gestes de chacun ! Et c'est cet ensemble imposant de tant de milliers d'hommes qui a fait sur moi l'impression profonde contre laquelle je ne puis lutter, impression qui, malgré moi, me force à admirer en même temps qu'elle assombrit à mes yeux l'avenir de l'Europe.

Mais bah ! Je crois que j'exagère mes craintes : il en était ici comme il en eût été dans toute ville menacée. Des cris et des gémissements sortaient de toutes les maisons; hommes, femmes, enfants, chargés de leurs lits et de toutes sortes de meubles, se pressaient en courant à travers les rues; dans les cours, devant les portes, on ne voyait que voitures où l'on entassait effets et hardes empaquetés à la hâte, et du fond des caves brillaient de loin en loin les lueurs indiscrètes, trahissant le secret que le riche allait y enfouir. Quant à cette populace grossière et avinée, avec ses souvenirs de Moscou et ses menaces d'incendie et de meurtre,

elle est plus ridicule qu'elle n'inspire de crainte, car, dans ce pays, tout se fait par commandement; et pour réaliser ces rêves insensés, il faudrait que Menschikoff fût disposé à mener les choses comme avait fait Rostopschin. Mais en serait-il ainsi, l'empereur ne voudrait pas consentir à la destruction d'une des plus belles villes de son empire : je ne le crois pas. Cependant, c'est un bon Russe et un homme d'énergie; et je ne doute pas que, s'il le voulait, à la première parole sortie de sa bouche, ces riches bourgeois ne sacrifiassent à l'incendie, d'un bout à l'autre de la péninsule, leurs champs et leurs maisons, et que ces paysans à demi sauvages ne missent eux-mêmes le feu à leurs chaumières. La question du *mien* et du *tien*, qui, en Europe, est d'une si haute importance, existe à peine pour la Russie. Entre les idées et les choses de ce pays exceptionnel et celles de l'Occident aucune comparaison n'est possible, et ce qui, dans nos Etats civilisés, serait monstrueux et inexécutable, paraît ici tellement simple et naturel, qu'il suffit d'un signe du tzar pour faire d'un paradis terrestre un désert, et d'une ville florissante un monceau de ruines.

Cette obéissance passive du peuple russe, sa résignation à tout accepter avec joie, ce sont là pour l'Europe des ennemis bien plus dangereux que toutes les armées de cet empire, car les armées, on peut les vaincre et les anéantir, tandis que cette abnégation de soi-même est si profondément dans le caractère de la nation, qu'il n'y a pas de puissance au

monde, si l'on en excepte le temps, dont le courant emporte tout, qui soit capable de la réduire.

Au dehors, la foule s'amasse toujours, et sa fureur ne cesse de monter : des cris d'indignation sortent de toutes les bouches. Rechercher les causes de la guerre, peser les droits et les torts, prévoir les sacrifices qui se préparent, ce sont là des questions que le peuple russe est loin de se faire. Il ne regarde pas le dedans, il ne voit que le dehors. Le combat est là, en avant; il faut résister, il faut se battre; l'empereur le veut, c'est assez, et Dieu protége la sainte Russie! Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que cette guerre est populaire! — Mais il est une heure du matin et je suis fatigué. Laissons là la philosophie; l'avenir nous apprendra si les rêves de conquête de ces Russes n'étaient que des chimères. On ne pense pas dans ce pays; faut-il que je fasse exception à la règle commune? Quand même je le voudrais, qu'y gagnerait l'Europe, qu'y gagnerait ma patrie? . . . .
. . . .

6-18 septembre.

Il est près de six heures du soir. L'armée a fait halte et campe sur la rive gauche de l'Alma et sur le flanc des montagnes qui bordent le fleuve. Les soldats sont occupés à préparer leur souper; ils paraissent gais et de bonne humeur; mais celui qui a l'habitude des militaires pourrait aisément s'apercevoir qu'une certaine inquiétude agite secrètement ces bataillons et que tout

n'est pas comme d'ordinaire. Les scènes du départ, quelque puissantes et émouvantes qu'elles soient pour le moment, les paroles du général en chef et la bénédiction du prêtre qui, chez les Russes, ne manque jamais, ont rarement coutume de faire sur le soldat une impression de longue durée ; après une ou deux heures de marche, il secoue avec effort toutes ses tristes pensées, revient à la gaieté par la violence, et, entraîné par l'exemple qu'il reçoit et qu'il communique à la fois, il ne pense plus qu'à la vie aventureuse et agitée qui l'attend, et oublie petit à petit femme, enfants, patrie, parents et frères. Quiconque a jamais suivi le départ d'un corps de troupes sait que l'émotion du soldat ne dure qu'autant que les portes de la garnison abandonnée ou de la ville natale sont encore à l'horizon. Une fois qu'elles ont disparu, le tableau change : un jeune insouciant entonne l'air chéri du régiment, la musique y joint ses accords, puis quelques voix se lèvent d'ici et de là, et bientôt toute la troupe, tirée de sa torpeur et s'animant par degrés, chante, rit et s'agite avec d'autant plus d'entrain, que la tristesse avait d'abord été plus grande.

Il n'en a pourtant pas été ainsi aujourd'hui : la marche est restée silencieuse d'un bout à l'autre; toutes les figures sont demeurées sombres et mornes, et les cartes, les dés, dont on se débarrassait à l'avance, couvraient le chemin, comme si nous devions aller droit au combat (1).

(1) C'est une superstition commune aux soldats de toutes les na-

Il est de fait que tout le monde, dans l'armée, s'attend à une rencontre pour demain, et chacun paraît croire et être bien convaincu que l'affaire tournera à notre désavantage. Les redoutables armes de l'ennemi, le soldat ne peut se les ôter de la pensée, et les bruits qui circulent à ce sujet ne sont pas faits, je l'avoue, pour le rassurer beaucoup. Ainsi, l'on raconte que les Anglais ont des fusées, dont une seule, par son feu inextinguible et rapide, peut détruire d'un coup des bataillons entiers; qu'ils traînent à leur suite des canons chargés de vapeur, qui lancent constamment à plus d'un mille au loin leur *semence* de boulets dans toutes les directions. Ce n'est pas avec des couleurs moins sombres que l'on peint le redoutable effet des fusils dont les troupes anglaises et françaises sont armées, et tout ce que l'imagination la plus exaltée peut présenter à l'esprit de moyens de destruction, on le suppose entre les mains des ennemis; le moindre doute à cet égard est presque une impiété aux yeux de nos soldats. Du côté des Russes, on compte à peine de 20 à 24,000 hommes (1). Si, avec cela, il faut demain tenir tête à 100,000 anglo-français, la partie ne sera guère égale. Mais que Dieu nous soit en aide!

Voici l'amiral qui arrive d'une reconnaissance. Il

tions de croire qu'en portant sur soi des cartes ou des dés un jour de bataille, on ne saurait échapper à la mort, et c'est pourquoi ceux qui en ont se hâtent de s'en défaire avant d'aller au combat.

(1) Y compris un fort détachement d'environ 4,000 hommes contre lequel avait été dirigée la canonnade du 14 septembre, et qui vient de rejoindre notre camp.

passe à cheval près du feu, à la lumière duquel j'écris ces choses. Il a l'air triste et rêveur; son maintien trahit l'agitation; on devine que le pressentiment d'un désastre prochain ne trouble pas moins son âme que celle de ses soldats. Je connais déjà cet homme; en ma qualité de médecin de la flotte, j'ai eu maintes fois occasion d'être mis en rapport avec lui, notamment après l'affaire de Sinope, ayant alors été chargé de la direction d'une de nos ambulances. Il est aristocrate de la tête aux pieds; mais c'est tout ce qu'il y a de plus russe. Toujours calme et mesuré, toujours raide et fier, il ne parle jamais beaucoup; quand il le veut, cependant, il sait électriser son monde. Il connaît admirablement l'art de mettre utilement à profit les talents et les aptitudes naturelles de ceux qui l'entourent, et rien n'échappe à la pénétration de son regard, rien ne lui paraît petit ou de mince importance, quand il s'agit de l'utiliser pour le bien général de l'ensemble. Il est loin de compter pour peu le confortable matériel de ses hommes, et il y apporte une sollicitude de tous les instants; mais il est encore trop étranger à l'armée de terre, pour qu'il puisse régner entre lui et les troupes cette confiance réciproque, si nécessaire au succès d'une campagne. A mon avis, Menschikoff n'est pas homme à gagner jamais l'affection des soldats, car c'est d'abord un trop grand seigneur pour comprendre et parler leur langage, et puis il cède trop aux sentiments du moment pour paraître le même dans toutes les circonstances, et pour garder

toujours et en tous lieux, dans ses actions et dans ses paroles, un milieu convenable.

Son air abattu, au retour de la reconnaissance qu'il vient de faire, prouve ce que je dis ici, et son allocution de ce matin aux troupes le confirme. Les cris et les lamentations des femmes et des enfants, recevant des leurs des adieux éternels, la morne et sombre tristesse qui était peinte sur le visage de chacun, le caractère grave et inaccoutumé de cette solennité n'ont pu manquer de faire impression sur le cœur du prince, tendre et sensible au fond. Il était ému lui-même et il a donné cours à ses sentiments. Il a parlé de la mort, de la séparation à jamais, du soin que la patrie aurait des veuves et des orphelins; mais ses paroles manquaient de cet enthousiasme qui ébranle les cœurs, et loin d'exciter les courages, elle n'ont fait que les abattre. Comme ce même homme m'avait paru différent la nuit dernière, comme il s'était montré fort, grand et résolu! Mais aujourd'hui les choses ne sont plus ce qu'elles étaient hier au soir. L'ardeur première a fait place à un abattement général, et en relisant les pages que j'écrivais dans ce moment, je suis tenté de croire, devant tout ce que je vois aujourd'hui, que je prenais mes rêves pour des réalités . . .
. . . .

Nous avons passé la soirée très agréablement. Le punch coulait à pleins verres, et le major Touschkine, ce vieux joueur d'espadon, a égayé le festin par des récits des batailles d'Eylau, de Borodino, de Grodnow



et des guerres de Hongrie et de Turquie. Le prince Menschikoff a fait une apparition au milieu de nous et a ri de bon cœur en entendant raconter au jeune prince Troubetzkoï, qui nous en faisait la confidence, pourquoi lui, le premier lion de la capitale, avait reçu l'ordre de venir combattre en Crimée. Ses paroles avaien quelque chose de si naïvement ironique, et puis il mettait tant d'esprit et de saillie à ce qu'il disait ! A la fin, cependant, il s'est assombri, il est devenu triste et il a presque pleuré, le pauvre jeune homme ! en nous faisant part du peu d'espoir qu'il avait de revoir son paradis perdu. Mais, il faut l'avouer, avant d'en arriver là, il a beaucoup combattu, de sorte qu'il serait difficile d'attribuer son émotion aux vapeurs du punch plutôt qu'au souvenir de certaine aventure malheureuse où il fut pris, *flagrante delicto*, comme disent les juristes, chassant en étourdi sur les terres d'un grand de l'empire, et à la suite de laquelle il fut envoyé ici pour y refroidir l'ardeur de sa fougue dans le sang des ennemis. Le comte Galloschkine a été charmant aussi; ses aventures de Paris et de Londres, de Baden et de Vienne ont singulièrement amusé notre cercle, que le flegme imperturbable et les mordants sarcasmes du colonel Eichstædt ont achevé de mettre dans une complète hilarité.

Dans le camp, les choses se passaient d'une autre manière : tout y était sombre et silencieux, et l'eau-de-vie elle-même, cette panacée du soldat russe, n'a rien pu cette fois contre le trouble et l'inquiétude. Elle a eu, du moins, un effet soporifique, car autour

de moi grondent des ronflements sonores, et si j'en juge par le sourire de satisfaction que je vois épanoui sur la figure de mon Ivan, il pourrait bien se faire que ce divin breuvage reprît, dans le sommeil, cette vertu hilarante, dont les pensées de l'état de veille empêcheraient l'efficace. Ma conclusion, cependant, pourrait bien être un peu hâtée: car Ivan, loin d'être morose aujourd'hui, semblait nager dans un océan de délices. Son instinct ne l'avait pas trompé, le drôle! Il a déjà fait connaissance avec tous les sous-officiers de notre quartier général, et son insouciante bonne humeur, son obligeance infatigable lui ont valu des rasades sans nombre. Tout autre en serait mort, s'il avait pris la quantité de spiritueux qu'il a, lui, tout en riant, absorbé dans sa journée! C'est qu'Ivan n'a rien perdu des leçons qu'il s'est données dans mon laboratoire de chimie, et il ne meurt pas pour si peu de chose. J'ai voulu lui demander comment il avait trouvé le punch. « Bon, — m'a-t-il répondu, en avançant les épaules et faisant la moue, — mais trop doux ; la *vodka* a plus de feu! » Que Dieu lui conserve cet estomac de fer! C'est, au bout du compte, un brave homme, et depuis que, par l'administration d'une dose de vin stibié, je l'ai guéri de l'envie de toucher à mes préparations médicinales, il n'y a pas au monde de meilleur serviteur que lui. Mais il est tard, et qui sait ce qu'amènera le lever du jour. Si, encore, la terre n'était pas si dure! Mais que sert de se plaindre? Un soldat ne doit-il pas s'accommoder du premier lit venu? Essayons donc une fois encore de ce sommeil à la belle étoile.

SUR L'ALMA.

7-19 septembre.

En ce moment, — dix heures du matin environ, — on reçoit au quartier général, du corps de cavalerie envoyé sur la route d'Eupatoria pour y observer les mouvements de l'ennemi, débarqué effectivement le 14, la nouvelle que l'armée anglo-française a quitté son camp près du vieux fort à une lieue de la ville, vers huit heures, et qu'elle s'avance en bataille contre notre position sur l'Alma.

Les tambours et les clairons appellent nos soldats aux armes. On éteint les fourneaux des cuisines; tout le bagage inutile est renvoyé à Sébastopol, et dix minutes à peine se sont écoulées depuis ce premier avis reçu de l'approche de l'ennemi, que nos troupes sont déjà rangées en bataille.

Les redoutes élevées par le détachement, qui occupait auparavant la place, sont complétées, autant que le permet la hâte du moment, par les corps destinés à les défendre. La position que nous prenons est excellente. Le maintien résolu de nos hommes, en présence du danger, ne laisse rien à désirer, et si les ennemis triomphent, ils ne se plaindront pas, au moins, que la victoire leur ait été trop facile.

Les dispositions de notre armée ont changé d'une manière étonnante depuis hier. Avec quel ardent enthousiasme les cosaques et les hussards, courant à l'ennemi, pour appuyer notre première ligne, poussent

leurs énergiques hourras devant la tente de l'amiral! La prudence avec laquelle on s'aperçoit aujourd'hui que le prince Menschikoff a tout disposé ici, dans le calme et le silence, en prévision du combat, semble avoir produit sur les soldats un effet magique et avoir enfin gagné leur confiance. Or, quand des Russes ont confiance en leur général, ce ne sont certes pas des ennemis à mépriser, et si le fantôme des redoutables armes de nos adversaires ne vient pas lutiner devant leurs yeux, les alliés pourraient bien se rompre la tête contre les rochers qui défendent notre position sur les bords de l'Alma. La vue des trois ou quatre premiers prisonniers de guerre français que l'on ait faits et qui ont été amenés dans notre camp aujourd'hui matin, a causé une certaine impression; mais il n'y a rien là qui doive étonner. Avec quelle curiosité avide on se portait vers eux, moins pour voir des étrangers que pour considérer leurs armes; et comme la foule s'écoula pensive et soucieuse, lorsque les cosaques, qui avaient pris ces maraudeurs, eurent raconté à leurs camarades amassés autour d'eux, tout en humant les rations d'eau-de-vie qui leur venaient de toutes parts, et dans le but évident de se faire valoir, quelle peine ils avaient eue à prendre ces jeunes désespérés, et avec quelle sûreté et de quelle longue distance, avant de succomber, ceux-ci avaient abattu tant de braves cavaliers russes! Quoi qu'il en soit, on peut compter sur une vigoureuse résistance de notre part. Néanmoins, nous n'avons de chance de victoire que dans la force de notre position. Pour être sûrs du succès, il ne nous

manque que le nombre et une connaissance plus exacte de la tactique et des moyens de l'ennemi.

Le quartier général s'ébranle et mon Ivan m'a déjà invité dix fois à monter à cheval. En avant donc! Ce soir je serai riche d'un souvenir de plus ou, — comme Dieu voudra! — je n'aurai plus de souvenir! . . . .
. . . .

Il n'y a pas eu de bataille aujourd'hui, mais seulement quelques petites escarmouches. Le 61e régiment de Cosaques du Don et deux ou trois escadrons de hussards de Weimar ont porté à la cavalerie légère des Anglais maintes rudes estocades; mais ils ont été moins heureux contre les Français, et même à la fin, trompés par la fuite simulée des chasseurs d'Afrique, ils se sont laissé entraîner sous le feu d'une batterie couverte, qui les a cruellement maltraités.

On ne saurait le nier, la cavalerie française, dont quelques escadrons seulement ont, toutefois, été lancés, s'est montrée entièrement au niveau de la nôtre, tandis que les Anglais ont trompé, sous tous les rapports, ce qu'on attendait d'eux. La cavalerie anglaise n'a pas tardé, du reste, à reconnaître elle-même son impuissance à tenir tête, dans une lutte corps à corps, à notre cavalerie légère; car, à peine avait-elle fait quelques faibles efforts pour nous repousser, qu'elle rappelait ses flanqueurs et, protégée par des tirailleurs à pied, restait là quelque temps immobile sous le feu de notre artillerie. Ses pertes doivent avoir été très considérables. Les nôtres n'ont pas été non plus tout à fait insignifiantes, car nous avons eu de 20 à 30 hommes

et autant de chevaux hors de combat. Dans le courant du jour, il a été amené au quartier général russe 21 prisonniers et 2 ou 3 chevaux pris à l'ennemi; mais, — la vérité avant tout! — à l'exception d'un petit nombre de ces hommes, les autres, ainsi que les chevaux, ont été enlevés par nos batteurs sur les derrières de l'armée alliée.

Le début de cette campagne n'a donc pas été si mauvais pour les armes russes! Toutefois, les événements de ce jour ne peuvent guère être regardés que comme une introduction au commencement, et reste toujours à savoir comment se passera la journée de demain. Le succès de ces divers petits combats n'en a pas moins relevé le moral de nos troupes, et comme, d'ailleurs, il vient de nous arriver un renfort de près de 10,000 hommes et que notre position est excellente, je ne vois plus ce qu'il y aurait de chimérique dans l'espoir qu'on a ici de résister longtemps et avec avantage.

Notre aile gauche, qui occupe les hauteurs escarpées au-delà du village d'Almathamak, peut être considérée comme inexpugnable; car un seul chemin, celui qui conduit à Loukoul, mène par ici, et la position, inabordable de tout autre côté, domine, d'ailleurs, entièrement la plaine et a, de plus, à ses pieds le lit de l'Alma, desséché, il est vrai, à cette époque de l'année, et sur le flanc les rochers à pic que viennent battre les flots de la mer. Notre centre est moins bien placé : il fait face au village de Bourliouk situé sur la rive opposée du fleuve et s'étend, en travers de la route d'Eupatoria à Sébastopol, sur la première terrasse

d'une grande montagne en forme de cône, qui monte des bords de l'Alma dans la direction du sud-est. Notre aile droite, enfin, est peut-être plus en danger : flanquée sur le penchant de la montagne, elle n'aurait, en cas d'échec, aucune issue pour la retraite. Mais pour soutenir ce point faible de notre position, le prince Menschikoff vient de faire dresser une batterie (1) sur chacun des côtés de la route de Sébastopol et élever devant notre aile droite deux redoutes, dont l'une est armée de onze pièces de 32, et l'autre, de douze pièces de 44, et qui ont été si bien disposées, que leurs canons peuvent enfiler toute la vallée de l'Alma et battre même jusque au-delà du village de Bourliouk. En outre, il a barré l'approche de cette aile avec des fossés, des trappes, des fascinages et des barricades, de sorte que, maintenant, la position est aussi garantie qu'elle puisse l'être et qu'elle résistera comme les autres, à moins qu'un malheur imprévu ou une terreur panique ne vienne déranger toutes les prévisions.

Nos forces se composent des régiments de l'Héritier du trône, de Boutir et de Moscou, de la première division ; de toute la seconde division, comprenant les régiments d'Ouglitz, du grand-duc Michel, de Vladimir et de Susdal; de la brigade de réserve de la 13e; des régiments de Minsk et de Volhynie, de la 14e; d'un bataillon de marine et de 6 bataillons de tirailleurs; de la brigade de hussards de la 6e division de cavalerie légère, comprenant les régiments de Weimar et de

(1) De deux ou trois canons.

Nicolas Maximilianovitch ; d'un escadron de Tartares de la garde et de trois régiments de Cosaques, mais encore incomplets, avec 10 batteries de campagne et de position (1) et 2 compagnies d'artillerie de place : en tout 42 bataillons, 17 escadrons, 14 sotnies (2) de Cosaques, ou 34 à 35,000 hommes, avec 80 ou 90 canons de campagne et de position et une trentaine de canons de siége.

Jusqu'à ce moment, les trois régiments de la 17e division sont restés sur notre aile gauche, le centre et l'aile droite ont été occupés par la 16e division et par la 13e brigade de réserve, et le reste des troupes, à l'exception du détachement de cavalerie envoyé en observation, a été tenu en réserve sur la grande montagne, dont le sommet forme un plateau assez vaste, qui a son versant du côté du sud. Mais je viens d'apprendre que, par ordre du prince, la 13e brigade de réserve et la cavalerie de ligne doivent revenir sur nos derrières, pour appuyer l'armée ; que le régiment de Boutir va reprendre son ancienne position, et que les Cosaques formeront l'aile droite.

Une grave question pour nous est celle-ci : la flotte ennemie réussira-t-elle demain à appuyer les opérations de l'armée de terre? Le 14 septembre, jour du débarquement des Anglais et des Français à Eupato-

(1) Les Russes donnent le nom de batteries de position à la grosse artillerie de campagne, et par artillerie de campagne ils entendent exclusivement l'artillerie légère à pied, les batteries à cheval et les batteries de cosaques.

(2) Du russe *sotnia*, qui signifie une *centaine*.

ria, quelques-unes de leurs frégates à vapeur avaient déjà essayé de lancer des bombes sur le rivage, mais le résultat fut complétement nul; car, au dire des officiers et des soldats du détachement russe qui occupait seul alors les hauteurs escarpées des bords de l'Alma, non-seulement le feu des navires, quoique prolongé pendant plusieurs heures, ne tua ni ne blessa personne, mais à peine y eut-il un seul de leurs boulets qui atteignît son but. Cela, cependant, ne voudrait rien dire. Il est possible, en effet, que les grands vaisseaux trouvent aujourd'hui assez d'eau dans la baie, pour prendre de flanc notre position et la battre avec leurs canons de longue portée. S'il en est ainsi, notre aile gauche courra de grands dangers. Néanmoins, il n'y a rien de fait encore, et la chose est si peu probable que je ne vois pas que l'on doive s'en inquiéter beaucoup.

. . . .

8-20 septembre au matin.

Je ne pouvais pas dormir : j'ai donc fait une petite promenade dans le camp. Autour de leurs feux à demi-éteints reposaient les soldats, dont un bon nombre, cependant, étaient dans la même position que moi; car partout où j'allais, je voyais dans le clair-obscur des formes accroupies et j'entendais chuchoter des voix qui regrettaient la patrie absente ou qui recommandaient une femme et des enfants à un compagnon d'armes. Quelques-uns, retirés à l'écart, semblaient être abîmés dans leurs pensées et fixaient sur les cendres embrasées du foyer des regards, dont l'immobilité

trahissait une préoccupatien profonde; d'autres se faisaient passer leurs bidons ou jouaient aux cartes et aux dés leur petite fortune, que, sur le seuil de l'éternité peut-être, ils se disputaient avec acharnement et à grand renfort d'injures, de jurons et de coups de poing. Puis j'ai passé devant ces vieux drapeaux, qui ont déjà vu tant de journées sanglantes et qui, s'ils le voulaient, pourraient raconter à ces jeunes recrues de bien autres histoires que celles dont le vétéran, aux dépens, quelquefois, de la vérité, amuse les conscrits, qui l'écoutent la bouche béante et le cœur palpitant d'émotion. Enfin, impatient de sortir du milieu des hommes, j'ai gagné la hauteur du Télégraphe, sur le derrière de notre aile gauche, et de là j'ai contemplé la mer et le champ de bataille de demain. Le ciel est couvert de nuages; de temps en temps un rayon de lune s'en échappe et va se balancer sur les eaux. Là-bas, au loin, je vois les avant-postes de cette flotte gigantesque dont les tonnerres doivent, dans quelques heures, ébranler les rochers de cette côte, et à mes pieds j'aperçois la rivière dont les flots vont se teindre du sang de tant de braves, et dont la bataille qui s'apprête doit peut-être éterniser le nom.

Me voilà de retour auprès de mon feu, et je me remets à écrire, pour étourdir ma pensée. A côté de moi, le jeune prince Troubetzkoï dort d'un sommeil si profond et si calme que je lui envie presque ce délicieux repos. La fée des songes fait sans doute passer devant ses yeux ses plus souriants tableaux! Comme son beau visage brille d'un vif éclat au reflet de ces flammes!

Comme sa lèvre sourit malicieusement! Qu'est devenue cette froide impassibilité que, pour se donner l'air indifférent et blasé du bon ton, il s'efforçait si péniblement d'affecter en face des événements de la vie? Sa bouche murmure des paroles brèves et sans suite; il vient même de rire tout haut, comme rit la franche gaieté. Ah! s'il pouvait se voir ainsi! Je crois qu'il reviendrait de la manie de jouer le stoïcien à l'âge de vingt-deux ans. — Le comte Gagarine paraît aussi rêver; mais les songes qui l'agitent sont à coup sûr d'une autre nature: une sueur d'agonie perle sur son front; sa poitrine est oppressée comme sous le poids d'un cauchemar. Mais que vois-je? Je ne suis pas seul à veiller ici.....Voilà le vieux Touschkine qui remue sur son siége et qui a l'air tout soucieux, comme ces pauvres recrues que je viens de rencontrer dans le camp! . .
. . . .

Encore un camarade qui me charge de ses adieux à ceux qui lui sont chers! Touschkine m'a fait sa confession, il ne croit pas survivre à cette journée. Il est fou, ce vieux! Le régiment de Minsk, dont il fait partie, est de la réserve, et la réserve ne donnera point; cela n'est pas probable. Pas probable!... dam!... je le pense!... Mais il paraissait si convaincu!... Et puis, on a des exemples de semblables pressentiments; cela est positif... Diable! je serais désolé que celui-ci se réalisât... Enfin, voici l'aurore!...Dieu merci, le jour commence à poindre!... C'est peut-être ma dernière nuit qui s'en va!...En tout cas, je n'en ai jamais passé d'aussi longue en ma vie! . . . .
. . . .

12-24 septembre.

Nous avons été battus; mais quoiqu'il se soit écoulé dejà trois jours depuis cette malheureuse affaire, je n'ai pu encore me résoudre à en confier au papier les tristes circonstances. Une foule de nos braves dorment maintenant du sommeil éternel sur les hauteurs de l'Alma, et parmi eux le pauvre Touschkine et le prince Troubetzkoï. Il n'égaiera plus notre cercle de ses piquants récits, ce beau jeune homme! et ses grâces aimables ne feront plus le désespoir des pères et des maris à Saint-Pétersbourg. Il dort avec vingt autres là-haut sur ce rocher sanglant, dans une pauvre fosse. Celle dont la trahison l'a fait bannir ici ne pensait pas sans doute l'envoyer à la mort! Mais, du moins, il a succombé en héros, et il est si beau de mourir pour sa patrie!

Et ce pauvre Touschkine! Ses pressentiments ne l'avaient pas non plus trompé, lui! L'ennemi, après avoir fait de vains efforts pour se rendre maître du plateau de Loukoul, battait en retraite; le régiment du vieux Touschkine, acharné à le poursuivre, se laisse entraîner sous le feu des batteries de la flotte alliée, et mon vieil ami tombe écrasé par une de ces terribles bombes dont les navires ébranlaient en ce moment le plateau et qui nous ravirent la victoire, avant que nous eussions, à proprement parler, combattu pour l'avoir. Sa femme et ses quatre enfants sont maintenant privés de leur soutien. Ce n'est malheureusement pas la seule famille qu'un semblable sort ait frappé; car la mort paraît cette fois avoir choisi ses victimes parmi les

hommes mariés, et à côté du pauvre Touschkine gisent étendus beaucoup de pères dont les veuves et les orphelins n'ont plus rien à espérer aujourd'hui que de la sollicitude de l'empereur.

Le nombre des officiers supérieurs et d'état-major mis hors de combat dans cette bataille est certes très considérable; car, sans compter ceux que l'ennemi a relevés blessés sur le champ de son triomphe, nous avons dans les lazareths de Baktchisaraï 3 ou 4 généraux, 10 ou 12 colonels et majors, et de 60 à 70 autres officiers. Les tirailleurs français ont fait parmi nos chefs de bien terribles vides : aussi sont-ce les seules troupes par lesquelles l'ennemi nous soit véritablement supérieur. Les bruits qu'on avait fait courir sur les redoutables armes et les moyens gigantesques des Alliés ne se sont, du reste, en rien réalisés, et cette circonstance ne contribue pas peu, malgré l'échec qu'on a reçu, à maintenir le moral de l'armée russe. Le soldat est intimement persuadé qu'il a fait son devoir; il a plus que jamais confiance dans son général, et il espère qu'à la fin la victoire lui restera. Du reste, cette foi a sa raison; car, malgré la supériorité de leur nombre et leur bravoure, les Alliés ne pourront pas tenir dans un pays où rien ne saurait compenser leurs pertes.

La bataille de l'Alma est une journée glorieuse pour les deux parties; mais l'avantage que l'armée des puissances occidentales tirera de sa victoire sera nul. Les généraux alliés ne s'ouvriront les portes de Sébastopol qu'en anéantissant l'armée du prince Menschikoff,

et ils en ont laissé échapper l'occasion dans certains moments de la bataille, occasion qu'ils eussent pu reprendre, d'ailleurs, pendant notre retraite, si le général en chef des Anglais eût moins ménagé sa cavalerie. En effet, au lieu de nous poursuivre, les Alliés nous ont laissés tranquillement aller, et nous voici maintenant à Baktchisaraï, depuis près de trois jours, sans que l'ennemi ait songé non-seulement à inquiéter notre position, mais même à venir la reconnaître. Bien plus, les derniers rapports disent qu'ils sont encore sur les hauteurs de l'Alma, se reposant sur leurs lauriers. C'est-là une faute qu'ils expieront chèrement plus tard.

Mais il est cinq heures, et le temps me presse; il faut que je retourne auprès de mes blessés. Mon journal, je le crains, ne sera plus aussi régulier, et, pour ne pas y renoncer entièrement, je crois que je serai obligé d'écrire souvent de mémoire des événements antérieurs à ceux du jour. Pour ce qui est de la bataille de l'Alma, je puis en parler avec assurance; car j'étais, durant l'action, de la suite de l'amiral, et, outre que j'ai eu occasion d'en suivre les mouvements, ce spectacle grandiose m'a trop vivement impressionné, pour qu'il me soit possible d'en perdre jamais le souvenir. Quant aux événements futurs, je ne sais si j'y serai pour autant; car, du train dont mes affaires commencement à marcher, je n'aurai bientôt plus le loisir de me laisser distraire par les choses du dehors. Mais on ne se bat pas tous les jours, et la plus grosse besogne une fois faite, j'espère bien pouvoir échanger

cette atmosphère emprisonnée de l'hôpital contre l'air libre du ciel, où je me retrouverai moi-même . . . .
. . . .

21 septembre 3 octobre.

Enfin, je puis de nouveau respirer librement; le plus difficile est fait. Pour réserver une place aux nouveaux arrivants, on a, ces jours derniers, expédié en voiture pour Pérécop et pour l'intérieur du pays les blessés dont l'état n'avait rien à craindre du transport. Un grand nombre de nos plus maltraités sont déjà morts, de sorte que nous pouvons aujourd'hui, pauvres médecins! penser à nous. Il est, du reste, étonnant que, nonobstant la misère et le dénuement des lieux qui nous ont servi de lazareths, la mortalité ait été relativement si faible, ce qui peut, il est vrai, s'expliquer par la force naturelle de résistance des Russes; car, à part les balles ennemies, un degré trop élevé de température et la privation continue de la *vodka*, il n'y a rien que leurs corps endurcis ne puissent supporter.

Les chasseurs à cheval français ne seraient pas peu surpris, s'ils revoyaient aujourd'hui alertes et dispos, après un intervalle de treize jours à peine depuis le combat, ces mêmes hommes qu'ils avaient laissés pour morts sur le champ de bataille. Les balles coniques des zouaves et des chasseurs de Vincennes, et les éclats des bombes des énormes calibres de 68 à 120 de la flotte ont malheureusement opéré d'une autre manière, en préparant à la mort une moisson abondante. Le pauvre Gagarine a succombé, il y a quelques jours, à

une de ces terribles blessures, et avec lui sont partis une foule d'autres braves, emportés de la même façon; car celui qu'effleure seulement un de ces projectiles a toute l'ossature disloquée, et l'amputation du membre blessé ne sert même à rien la plupart du temps.

Depuis que l'ennemi, abandonnant le projet d'attaquer le côté nord de Sébastopol, s'est emparé, par un coup de main, du petit port de Balaclava, notre armée a pris position dans la place ou aux environs. Du reste, quand les Anglo-Français ont commencé à suivre la direction du sud, il y a eu dans le quartier général bien des rires et des serrements de mains, et je croirais presque que ces messieurs, en prenant cette route, sont tombés dans un piége. Que les généraux alliés eussent plus facilement réussi en attaquant le côté nord de Sébastopol au lieu du côté sud, je le croirais presque; car ce dernier côté est comme le front de la forteresse, tandis que l'autre n'est défendu que par le fort Severnaïa (1) situé sur un petit promontoire élevé, et qui est trop isolé des autres ouvrages, pour pouvoir résister longtemps, sans compter qu'il protége trop peu la ville et le port, pour empêcher qu'ils ne puissent être bombardés l'un et l'autre du penchant d'une de ces hauteurs qui dominent la baie. Le manque d'eau et la difficulté de conserver des communications avec la flotte suffiraient, il est vrai, à motiver une hésita-

(1) SÉVERNAIA *krépnost*, signifie en russe *fort* DU NORD OU SEPTENTRIONAL.

tion ; mais du côté du sud, l'eau n'est pas non plus en si grande abondance, et le seul avantage qu'on y ait, celui d'être rapproché des navires, est plus que balancé par la perte de la communication de terre avec Eupatoria.

Le port de Balaclava, autant que je me le rappelle, est sûr, mais petit ; et comme, d'ailleurs, la rade n'en est pas bonne, l'embarquement et le débarquement des grands corps de troupes y sont très difficiles. La ville est insignifiante, et la campagne, nue et stérile. Eupatoria, au contraire, est comme le grenier de la Crimée; et en conservant avec ce point des communications directes, on peut opérer sans danger l'embarquement et le débarquement des armées les plus nombreuses. En outre, dans un pays entièrement plat, cette position aurait facilité de la manière la plus heureuse les opérations dans l'intérieur de la Péninsule, tandis qu'à Balaclava il ne saurait être question de rien de semblable. C'est, du reste, une singulière idée que d'attaquer d'un seul côté une place de l'importance de notre boulevard du Pont-Euxin ; et je crois, moi qui ne vois les choses, il est vrai, qu'en homme étranger au métier, que la résistance opposée par les Russes sur les bords de l'Alma a convaincu les généraux ennemis de l'impossibilité d'emporter Sébastopol par un coup de main, et qu'ils n'agissent plus maintenant que sous l'influence du trouble où les a jetés la tardive déception de cette espérance.

A propos de l'Alma, je réfléchis que je n'ai point encore couché sur mon journal les péripéties de la

bataille dont j'ai été témoin, et je me rappelle que, le matin de cette journée, nous comptions sur une victoire, persuadés de l'impuissance où semblait devoir être la flotte ennemie d'appuyer les opérations de l'armée de terre. Le souvenir de la grêle de bombes qui, au début de l'action, força nos troupes d'abandonner le plateau de Loukoul, m'avertit prudemment de différer toute appréciation critique des mesures prises par les généraux alliés, jusqu'à ce que les bouches à feu des navires anglo-français aient parlé devant Sébastopol, car elles ont la voix puissante et possèdent un talent de persuasion dont l'éloquence, ainsi que j'ai eu occasion de m'en convaincre de mes propres yeux, peut ébranler les résolutions les plus solides, les volontés les plus fortes, et les fondre comme le soleil fond la neige la plus dure. Qu'a servi à nos braves, sur les rochers des bords de l'Alma, de roidir contre cette force leurs membres brisés par les boulets ennemis? Que leur a servi de résister pendant une heure et demie à l'impétueuse violence de ce torrent de fusées qui, comme une cataracte, venait éclater sur leurs têtes? C'était en vain que nos bataillons changeaient de position à chaque instant; ce fut en vain qu'ils se divisèrent pour se mettre à couvert derrière les accidents de terrain qui leur semblaient les plus favorables : réduits de plus de moitié, ils durent à la fin abandonner le poste qu'ils avaient si longtemps et si fidèlement défendu, car les projectiles ennemis les suivaient partout, et l'on n'échappait d'un côté que pour se faire écraser de l'autre, sous une pluie battante d'éclats de bombes et de mi-

traille, qui traversaient l'air dans tous les sens. Les remparts de Sébastopol, élevés par la main des hommes, abriteront-ils mieux leurs défenseurs que ne l'ont pu faire ces rochers aussi vieux que le temps? Là est toute la question; et, comme le début de la campagne autorise ici les alliés, de même que devant Bomarsund, à espérer une solution favorable, il ne serait pas prudent de préjuger de leurs mesures et de leur nouveau plan d'après les règles communes de la stratégie.

BATAILLE DE L'ALMA.

8-20 septembre 1854.

La bataille de l'Alma se divise, quant au temps et quant à l'importance des incidents, en trois grandes phases bien distinctes. Les deux premières, qui comprennent le bombardement du plateau de Loukoul par la flotte ennemie et l'attaque des Français et des Turcs contre notre aile gauche, que le feu des navires venait de déloger de cette position, se complètent l'une l'autre, et décidèrent, pour les Russes, de la perte de la bataille; la troisième, qui comprend l'attaque des Anglais contre notre centre et notre aile droite, fut une sorte de combat à part, ou, si l'on aime mieux, un accessoire assez peu important, au fond, de la bataille proprement dite.

Du côté des Russes, rien ne fut changé, le 20 septembre, aux arrangements qui avaient été pris dans la nuit du 19 et dont il a été question plus haut, de sorte

que les troupes, à leur réveil, purent se mettre en ordre de bataille sans quitter les positions qui leur avaient été assignées la veille. En conséquence, notre aile gauche était formée par les deux régiments de l'Héritier du trône et de Moscou, de la 17ᵉ division, dont le premier occupait la partie du plateau de Loukoul immédiatement au-dessus du village d'Almathamak, tandis que le second était tenu provisoirement en réserve sur la hauteur du télégraphe. Au centre, le régiment de Boutir, de la 17ᵉ division également, et les deux régiments d'Ouglitzk et du Grand-duc Michel, composant la 2ᵉ brigade de la 16ᵉ division, formaient la première ligne de combat, et les régiments de Wladimir et de Sousdal, composant la première brigade de la même division, formaient la seconde. Derrière ces troupes, mais sur le sommet du plateau dont il a été précédemment question dans ma description du champ de bataille, étaient en réserve, tout à fait à droite, la 13ᵉ brigade de la réserve organisée, et plus à gauche les régiments de Minsk et de Volhynie, de la 14ᵉ division. Sur ce même plateau, mais plus en arrière encore, les deux régiments des hussards de Weimar et du grand duc Nicolas Maximilianovitch fermaient, avec l'artillerie de réserve tout entière, notre position de bataille. L'escadron des Tartares de la Garde venait après l'état-major, dont la première station était au télégraphe. Les trois régiments de Cosaques, qui se trouvaient dans l'armée, en couvraient l'extrême aile droite, et le 6ᵉ bataillon des tirail-

leurs avec le bataillon de marine, soutenus de quelques détachements de chasseurs, occupaient les villages de Bourliouk et d'Almathamak situés au delà de l'Alma, ainsi que les coteaux de vignobles en face de notre centre et de notre aile droite.

Le champ de bataille a déjà été décrit. A propos des coteaux dont il vient d'être question, je dois rappeler que les hauteurs qui suivent, à l'Est, le lit de l'Alma, de même que le pied de la grande montagne en forme de cône, dont notre centre et notre aile droite occupaient le versant, sont aussi couverts de vignobles. J'ajouterai encore que les rochers escarpés, qui s'élèvent à pic du côté de la mer et qui portent le plateau de Loukoul, sont accessibles, non seulement par la route qui arrive d'Almathamak, mais aussi par le point où ils touchent à la grande montagne conique, et que le plateau est séparé à droite, dans toute sa longueur, de cette même montagne par une sorte d'escarpement qui s'élève insensiblement et qui, dans sa partie la plus raide et la plus éloignée, est haut de 30 à 40 pieds, au moins, et ne présente aucun point accessible. A gauche, le plateau de Loukoul va en montant jusqu'à la hauteur du télégraphe, abordable de tous les côtés et communiquant, au moyen d'un léger abaissement du terrain, avec le plateau supérieur qui descend de la cime de la montagne. Ce dernier plateau, où étaient réunies nos réserves, est d'une étendue beaucoup plus considérable que celui de Loukoul : il est en partie boisé et s'appuie, vers le sud, à d'autres groupes

de montagnes. Ce fut sur sa lisière nord-ouest que notre aile gauche déploya sa dernière ligne de bataille et que notre armée opéra ensuite sa retraite.

Il était un peu plus de onze heures du matin, lorsque la flotte ennemie ouvrit son feu contre le plateau de Loukoul. Ce feu resta une bonne heure avant de devenir général, et il fut d'abord si incertain et eut si peu d'effet, qu'à midi et demi encore on comptait à peine un boulet qui eût atteint son but. Mais à ce moment une partie de la flotille à vapeur, d'où le bombardement venait surtout, changea son ordre de bataille et se rapprocha du cap de Loukoul. Les navires se trouvèrent dès lors moins éloignés du rivage, et leurs canons purent, de cette nouvelle position, battre le plateau de flanc et par derrière, les deux points par lesquels il penche vers la mer et où finit la barrière de rochers qui l'entoure au nord-ouest, barrière qui avait empêché que les vaisseaux ennemis ne pussent apercevoir notre ligne de combat.

Le régiment de Moscou, qui était en réserve, il est vrai, mais qui, précisément à cause de cela, se trouvait le plus près de la nouvelle position de la flotille à vapeur, eut d'abord beaucoup à souffrir de la pluie de boulets qui vint fondre sur lui ; mais lorsque le gros de la flotte, pénétrant dans l'embouchure de l'Alma, se fut rapproché du rivage, au risque d'échouer, ce fut au tour du régiment de l'Héritier du trône, placé sur la première ligne, d'essuyer la tempête. Ces deux braves régiments n'en tinrent pas moins tête pendant une demi-heure à cette grêle incessante et meurtrière de

bombes et de fusées : à la fin, cependant, le désordre commença à se mettre parmi eux, et ils cessèrent la résistance, après avoir perdu un quart de leur effectif tant en morts qu'en blessés. Un moment, leurs bataillons cherchèrent à se maintenir à leur poste, en changeant leur position de front en position de colonnes, et en se portant tantôt à droite, tantôt à gauche ; mais les peletons, reculant toujours et petit à petit, finirent par se trouver hors de la portée des canons de la flotte, de sorte que, avant une heure et quart, toute la partie avancée du plateau au-dessus de l'Alma et de la mer parut abandonnée de nos troupes.

Longtemps auparavant, les premiers pelotons ennemis étaient descendus des petits mamelons qui bordent, au nord, la vallée de l'Alma. Ils s'étaient avancés doucement dans la direction d'Almathamak, et avaient pris enfin position en face de ce village, mais hors de la portée du canon. D'autres masses plus compactes ne tardèrent pas à les suivre, et à une heure, l'armée entière des alliés était rangée en bataille dans la plaine qui s'étendait à nos pieds.

Cette marche de l'ennemi, ce mouvement en avant a été un des spectacles les plus grandioses que j'aie jamais vus, et l'impression qu'il a faite sur moi a été trop profonde, pour que je puisse l'oublier. Les uniformes bleus des Français faisaient un si beau contraste avec les uniformes rouges des Anglais, et les Turcs, qui marchaient le long du rivage de la mer, sur l'aile droite et derrière les troupes françaises, nuançaient de couleurs si brillantes, avec leurs bonnets de

feu et leurs larges pantalons blancs, ce vaste panorama, que l'œil, d'ordinaire si vite fatigué du spectacle uniforme et monotone des armées, ne pouvait se lasser de contempler celui-ci. Tous les corps de troupes de l'ennemi paraissaient costumés comme pour une parade, et l'intrépide assurance de leurs mouvements disait assez avec quels hommes d'élite nous allions avoir affaire. Nos épais et sombres bataillons, enfin, avec leurs capotes grises, venaient encore ajouter au contraste, en jetant sur ce tableau, trop brillant et trop vif peut-être, une ombre qui en rehaussait l'effet.

Il était une heure passée, et le feu des navires avait atteint son plus haut point, lorsque les colonnes ennemies s'ébranlèrent. Bientôt après, le craquement de la fusillade, qui éclata soudain dans la vallée de l'Alma, annonça que les flanqueurs de part et d'autre étaient aux prises. Quelques secondes plus tard, la grosse artillerie lançait sur nous ses tonnerres, et un moment après, nos avant-postes échangeaient avec les bataillons alliés leurs premiers coups de fusil.

A une heure et demie précise, les tirailleurs ennemis parurent sur le plateau de Loukoul ; d'autres les suivirent, et au bout de quelques minutes, plusieurs bataillons de cette arme s'étaient déjà formés sur la hauteur. Les régiments de Moscou et de l'Héritier du trône se portèrent aussitôt en avant, pour rejeter dans la vallée ces hôtes importuns, mais la canonnade les arrêta, et les tirailleurs, d'autre part, surent si bien profiter de leur avantage, que nos troupes se virent contraintes de se replier sur la montagne, dans la direction du té-

légraphe, après avoir perdu beaucoup de monde et fait très peu de mal à l'ennemi.

Pendant ce temps là, une division française tout entière et une brigade turque avaient gravi les hauteurs, et les Français surtout serraient nos soldats qui déjà lâchaient prise. Profitant du moment où l'ennemi essayait, autant que le lui permettait la circonstance, de se reformer pour pousser en avant, les Russes rétablirent l'ordre de leurs bataillons et recommencèrent l'attaque; mais ils ne résistèrent pas longtemps au choc de forces supérieures aux leurs par le nombre, et le régiment de l'Héritier du trône, qui devait garder la grand'route, fut jeté dans une telle confusion, qu'il entraîna après lui le régiment de Moscou, auquel il ne resta plus dès lors qu'à couvrir la retraite. Le combat n'était plus égal: aussi ce régiment ne tarda-t-il pas à se rompre, et il fut facile à l'ennemi de le pousser contre l'escarpement dont il a été parlé plus haut. Ses bataillons, cependant, surent conserver, dans l'isolement où ils étaient l'un de l'autre, leur ordre et leur ensemble particuliers. Mais, tandis que les premières colonnes cherchaient à regagner la hauteur du télégraphe, les deux dernières, en voulant opérer le même mouvement, se divisèrent, et les trois ou quatre escadrons de chasseurs d'Afrique français, qui accompagnaient les tirailleurs, profitèrent de ce moment favorable pour se jeter sur les nôtres. Cette attaque eut un plein succès: les deux pelotons russes furent taillés en pièces, avant d'avoir pu former le carré. La plupart de nos hommes se sauvèrent, néanmoins, soit en fuyant dans la vallée

au-dessous de notre centre, que l'ennemi n'avait point attaqué encore, soit en rejoignant les deux autres bataillons de leur régiment, qui, pour défendre leurs camarades du sabre des chasseurs français, firent front et essayèrent de repousser à la baïonnette les escadrons victorieux.

Les zouaves et les chasseurs de Vincennes, qui couraient en avant et sur les côtés des colonnes françaises, ne se furent pas plus tôt aperçus de l'extrémité où se trouvaient les nôtres, qu'ils arrivèrent en masse, pour hâter la déroute de ce pauvre régiment. Les deux bataillons qui en restaient n'étaient pas dans un petit embarras : ils continuèrent, néanmoins, de se défendre avec un courage vraiment héroïque contre l'ennemi qui les cernait de toutes parts, et, repoussant à la baïonnette ou avec le fusil les chocs les plus impétueux, ils réussirent, enfin, à opérer leur jonction avec le régiment de l'Héritier du trône, qui venait de se reformer et qui arrivait au-devant d'eux.

Nous avions déjà beaucoup perdu, et la suite semblait devoir amener pour nous des conséquences plus désastreuses encore. Le plateau de Loukoul était presque tout entier au pouvoir des Français et des Turcs, qui ne cessaient de recevoir des renforts et qui se trouvèrent bientôt en assez grand nombre, pour opérer à la fois contre nos régiments en déroute, qui venaient de prendre une nouvelle position sur la hauteur du télégraphe, et contre le flanc gauche de notre centre, que leur retraite laissait entièrement à découvert.

Trois quarts d'heure environ s'étaient écoulés depuis

le commencement de l'action proprement dite, et déjà les choses avaient été poussées à un tel point, qu'en continuant le combat sur notre base première, il n'y avait plus à songer à la victoire, et qu'il ne nous restait qu'à ramener notre centre et notre aile droite sur le plateau supérieur, où elle eût été à l'abri. Malheureusement, ce que nous aurions pu tout à l'heure n'était maintenant plus possible ; car, depuis quelques minutes, les canons ennemis tonnaient du côté de Bourliouk, et tout mouvement de retraite de notre part, en vue des alliés, pouvait et devait même, à cause de la montée que nos troupes auraient eu à gravir, nous devenir funeste, en nous exposant sans défense à un feu qui n'eût pas manqué de redoubler d'énergie. Abandonner le champ de bataille et se retirer, après avoir cessé le combat, l'honneur des armes s'y opposait, et, quoique certain de sa défaite, notre général devait nécessairement continuer la lutte, sans espérer autre chose que de pouvoir, tout au plus, ramener avec le moins de pertes possible l'armée confiée à ses ordres.

Menschikoff, néanmoins, a fait plus encore dans cette malheureuse journée de l'Alma; il a su préserver l'honneur des aigles russes. L'héroïque résistance de ses soldats et les fautes de l'ennemi l'ont, il est vrai, servi beaucoup; mais il a été véritablement grand dans les moments critiques de la bataille et c'est à lui seul que la Russie doit la conservation de cette armée. Comprenant qu'une résistance de fer pouvait seule garantir le salut, il fit face à tous les dangers qui entouraient sa

personne, pour encourager ses troupes par son exemple à tenir jusqu'à la dernière extrémité. Il resta sous le feu des tirailleurs ennemis, au milieu des régiments de l'Héritier du trône et de Moscou, jusqu'à ce que ceux de Minsk et de Volhynie fussent arrivés pour les soutenir, puis il se mit à la tête de ces deux derniers régiments et les conduisit en personne au devant des alliés. Voyant que la colonne ennemie, contre laquelle était dirigée l'attaque, ne voulait pas lâcher prise, il lança de ce côté trois divisions du régiment des hussards de Weimar, qu'il venait d'appeler auprès de lui, et ordonna en même temps de ranger l'artillerie de réserve sur l'extrême bord septentrional du plateau supérieur et sur la hauteur du télégraphe. Il envoya ensuite une batterie contre le flanc de la division française la plus rapprochée, qui poussait toujours en avant, et l'obligea ainsi à s'arrêter.

Sur ces mêmes entrefaites, les troupes françaises qui marchaient contre la hauteur du télégraphe allaient se renforçant jusqu'à former une forte division, et déjà une troisième colonne, où semblaient se trouver des Anglais, gravissait la hauteur du côté où elle fait face à la grande montagne conique. Les bataillons de notre centre gauche essayèrent bien de mettre obstacle aux mouvements de l'ennemi, mais leurs efforts furent à peu près vains; car la ligne de bataille des alliés s'élargissait de plus en plus et le combat gagnait insensiblement toute la hauteur. Les chances nous étaient plus favorables sur le plateau même, où notre artillerie ne faisait pas moins de mal aux Français et aux Turcs,

hors du couvert de leurs canons, que les navires n'en avaient fait à nos propres troupes, et où les régiments de Minsk et de Volhynie commençaient à avoir l'avantage.

Afin de dégager la division française la plus avancée et de décider du combat, les Turcs, qui, jusque-là, avaient été tenus en réserve, entrèrent alors dans la ligne de bataille, et, ce mouvement opéré, la deuxième division française se porta à l'attaque de la hauteur du télégraphe. Le choc fut terrible, et l'on craignit un moment que l'ennemi ne se rendît maître de la position. Mais les régiments de l'Héritier du trône et de Moscou, qui défendaient ce poste, ne tardèrent pas à se reformer, et soutenus de deux bataillons des régiments de Minsk et de Volhynie jusque-là gardés en réserve, ils finirent, après un combat des plus acharnés, par rejeter les Français dans la plaine.

Les bataillons ennemis en déroute furent reçus au pied de la hauteur du télégraphe par leur arrière-garde, qui arrêta nos régiments dans leur poursuite et échangea avec eux une vive fusillade. L'endroit, où ce combat eut lieu, était juste sous le feu croisé de nos batteries, qui firent aussitôt pleuvoir une grêle de boulets sur les Français, resserrés dans un étroit espace et presque devant la bouche des canons. Aussi le désordre ne tarda-t-il pas à se mettre parmi eux, et ils furent contraints de plier; mais ils ne reculèrent que de 400 pas environ. Là, les bataillons ennemis reprirent le feu et firent mine de vouloir revenir à la charge.

Le dessein du général français était évidemment de prolonger le combat sur notre front jusqu'à ce qu'il fût venu à bout de retirer la colonne ennemie, qui se battait sur notre flanc gauche, de la position avancée où elle se trouvait engagée entre la hauteur du télégraphe et la mer. Il est certain que cette colonne était très exposée; car, si la deuxième division française continuait son mouvemement de retraite, la colonne était coupée et taillée en pièces. Le danger était pour elle d'autant plus grand, que, sur cette partie du champ de bataille, nous pouvions disposer d'une forte cavalerie, tandis que l'ennemi n'en avait point. En arrivant à propos, les trois ou quatre escadrons de chasseurs d'Afrique, avec lesquels le régiment de Moscou avait précédemment eu affaire, nous ravirent donc la chance avant que nous eussions pu en profiter, et la colonne, soutenue par ces escadrons et appuyée par une batterie, qu'ils avaient amenée avec eux, réussit, par une retraite rapide, à rejoindre sur la même hauteur la deuxième division française.

Si nous voulions avoir la victoire, nous le pouvions encore; la position critique de l'ennemi nous la facilitait, mais il n'y avait pas un instant à perdre. Néanmoins, le coup était manqué contre la colonne française que les chasseurs venaient de dégager, et comme toute l'infanterie que nous avions sur ce point était occupée à la poursuivre ou à lui résister, et que le régiment des hussards de Nicolaï, malgré les ordres réitérés de se hâter, n'arrivait point, il ne restait au prince, pour l'exécution de son plan, que les deux esca-

drons réservés du régiment de Weimar et l'escadron des Tartares de la Garde. Il commanda tout de même l'attaque, et le choc fut si violent que, dans moins d'une minute, toute la ligne de bataille de l'ennemi fléchit, et que plusieurs bataillons parurent complétement en désordre.

Pour assurer la victoire, Menschikoff se porta immédiatement en personne à la tête de notre infanterie et la conduisit au pas de charge contre les Français; mais pendant ce temps là, ceux-ci avaient repoussé notre cavalerie et ils reçurent les colonnes russes par un feu des mieux nourris. Un combat à coups de fusils s'ouvrit alors entre nos troupes et les troupes françaises, et des deux parts on se battait avec acharnement, lorsque les régiments de Minsk et de Volhynie, s'engageant imprudemment à la poursuite de la première division ennemie qui se retirait, tombèrent sous le feu des navires et furent contraints de battre en retraite après de grandes pertes. Enfin, le régiment de Nicolas Maximilianovitch parut sur le champ de bataille et essaya d'attaquer, à son tour, les bataillons français; mais ce fut sans résultat. L'ennemi, après avoir repoussé cette dernière attaque, se replia sur le devant du plateau de Loukoul.

Outre une aigle française, que les Tartares de la Garde avaient enlevée, et une trentaine de prisonniers blessés, parmi lesquels un officier d'état-major, l'avantage que nous retirâmes de ce combat meurtrier, fut d'avoir gagné un temps qui pouvait nous être précieux et d'avoir fait perdre à l'ennemi un monde con-

sidérable. Néanmoins, nous perdîmes aussi beaucoup de notre côté, et ces pertes nous furent d'autant plus sensibles, que, à part les 4 bataillons de la brigade de réserve qui formaient l'arrière de notre centre et de notre aile gauche et ne pouvaient, pour cette raison, être détachés de ce point, nous n'avions pas un seul homme de troupes fraîches à opposer aux nombreuses réserves de l'armée alliée. En outre, les régiments de l'Héritier du trône et de Moscou se trouvaient dans un tel état, qu'ils n'étaient plus sur le champ de bataille que pour y figurer et qu'il n'y avait plus rien à tenter de sérieux avec eux. Les régiments de Minsk et de Volhynie eux-mêmes paraissaient tellement épuisés, qu'on ne pouvait pas en attendre grand chose de plus. Le meilleur parti à prendre eût donc été d'en finir là et de battre en retraite; mais les raisons exposées plus haut s'y opposaient, et puis on ne pouvait guère supposer que les Français, après la dure leçon qu'ils venaient de recevoir, voulussent recommencer l'attaque.

Nous profitâmes de la pause qui suivit le dernier combat pour reformer nos troupes et changer notre ordre de bataille. Afin de se recomposer et de se refaire en quelque sorte, les régiments de l'Héritier du trône et de Moscou durent revenir sur la seconde ligne, et les régiments de Minsk et Volhynie prirent leur place, comme ligne de front, sur la hauteur du télégraphe. Pour couvrir leur flanc gauche, le régiment des hussards de Weimar se plaça entre eux et la mer, et le régiment Maximilianovitch, qui avait

pris position derrière la hauteur, forma leur première réserve. Enfin, une artillerie nombreuse défendait l'accès de cette position, qui, dès lors, parut être sûre pour longtemps. Ces dispositions ayant été prises, comme l'ennemi ne faisait point encore mine de bouger, le prince Menschikoff, suivi de tout son état-major, partit au galop, traversa le plateau supérieur et vint au milieu du centre et de l'aile droite de son armée, pour encourager par sa présence les soldats à de nouveaux et suprêmes efforts.

A en juger par le tumulte qui se fit, on aurait pu croire que, sur ce point, le combat avait été poussé plus avant qu'il ne le fut en réalité. A peine, en effet, avait-il commencé, qu'il se bornait, des deux parts, à un feu de tirailleurs dans la vallée de l'Alma et à une canonnade des plus vives, il est vrai, entre notre artillerie et l'artillerie ennemie. On remarqua, cependant, que les batteries alliées n'avaient aucune troupe pour les couvrir; à l'exception d'un détachement posté tout à fait au loin vers la droite, nulle part on ne voyait de gros d'ennemis, et ce ne fut qu'en nous repliant sur notre ligne de bataille, après avoir quitté la route de Sébastopol, que nous eûmes l'explication de l'énigme; car, aux nombreux points rouges qui émaillaient le gazon vert de l'autre côté de l'Alma et tout autour du village de Bourliouk, nous comprîmes que les Anglais, naguère debout à cette place, s'étaient couchés à terre pour donner moins de prise à notre artillerie et dérouter nos canonniers.

C'est là une manœuvre assez ordinaire et très habile,

que nos troupes, dans la même position, auraient peut-être exécutée aussi; seulement, les Anglais n'avaient pas eu l'esprit de se soustraire aux regards de nos artilleurs et ils s'étaient couchés à l'endroit même, paraissait-il, où ils avaient été refoulés en dernier lieu. Nos canons, dressés sur la hauteur, purent donc les mitrailler tout à leur aise, nonobstant la précaution, et l'on eût dit que ces pauvres habits rouges ne s'étaient étendus à terre que pour mourir plus commodément. Nos soldats prirent naturellement la chose par son côté risible, et, franchement, il y avait là quelque chose de si comique, que le prince Menschikoff, en voyant cette façon de débuter des Anglais, ne put retenir un sourire et qu'eux mêmes, s'ils avaient pu se voir de la hauteur où nous étions, auraient préféré périr jusqu'au dernier homme que de garder cette posture.

On ne fut pas moins étonné de la conduite du corps de troupes dont il a été parlé plus haut et qui se trouvait sur l'extrême aile gauche de l'armée anglaise. Il se composait, comme on put s'en rendre compte, de cinq à six régiments de cavalerie grosse ou légère, forts de douze à quinze cents chevaux, d'une division d'infanterie de quatre à cinq mille hommes et de plusieurs batteries. Son but était évidemment de couvrir le flanc gauche de l'armée ennemie contre toute tentative d'investissement de notre part et contre un choc brusque de nos escadrons de cavalerie légère, ce qui, dans l'ignorance où étaient les alliés du véritable état de nos forces, état qui ne nous permettait pas des mesures aussi héroïques, pouvait être une sage précaution,

mais qui, pour l'observateur au courant de notre position, devait nécessairement produire un effet tout singulier.

L'infanterie ennemie tout entière s'était formée en carré, pour soutenir le choc de nos cosaques, qui venaient de traverser l'Alma ; la cavalerie était sur les derrières ou sur les côtés de ces masses, que de nombreux bataillons de tirailleurs flanquaient de distance en distance, et de temps en temps les canons de l'artillerie tonnaient contre les enfants de la steppe, qui paraissaient surpris de l'honneur que leur faisait un ennemi si supérieur en nombre. Ils ne se laissèrent cependant pas intimider, ces cavaliers du Don, rapides comme le vent, et on les vit, au contraire, déployer ici toute la supériorité de leurs manœuvres. L'habileté avec laquelle ils eurent soin de combiner leurs mouvements, paraissant ou disparaissant avec la vitesse de l'éclair, par pelotons tantôt plus grands, tantôt plus petits, fut vraiment admirable, et comme les Anglais ne firent absolument rien pour se rendre compte du véritable état des choses, il est très probable que, aveuglés par le prestige, ils crurent jusqu'au dernier moment avoir affaire à un ennemi beaucoup plus fort.

Notre centre et notre aile droite ne paraissaient donc point encore exposés ; mais sur le plateau de Loukoul, le combat contre notre aile gauche avait été repris depuis quelques minutes avec plus d'acharnement que jamais. A en juger par le redoublement toujours croissant de la canonnade, l'ennemi avait dû enfin porter

de ce côté son artillerie, et comme le prince Menschikoff, pour examiner de plus près la situation, retournait sur le plateau supérieur, on s'aperçut que les Français, couverts en effet par une ligne de 40 à 50 canons, s'avançaient de nouveau contre le télégraphe, tandis qu'une autre de leurs divisions essayait, avec les Anglais qui se battaient sur notre centre gauche, de pousser contre la grande montagne conique et de tomber ainsi sur les dernières batteries que nous avions au bord de l'escarpement dont il a été parlé plus haut.

Il était environ deux heures de l'après-midi ; la bataille proprement dite durait donc depuis deux heures à peine et il y en avait encore plus de quatre à passer avant d'être à la nuit. Pour pouvoir tenir plus longtemps contre un ennemi dont la supériorité était évidente et qui revenait à la charge avec tant d'énergie et d'assurance, il nous aurait fallu ce que nous n'avions pas, des troupes fraîches ; et si nous ne voulions point être écrasés entièrement, nous n'avions plus dès lors qu'à prendre nos premières mesures pour une retraite devenue absolument nécessaire. C'est ce que le prince comprit, en effet : sur son ordre, tous les chariots qui nous restaient et les gros bagages de l'armée avaient dejà pris le chemin de Baktchisaraï, et il venait d'envoyer une fois encore les deux régiments de l'Héritier du trône et de Moscou contre le flanc droit de la division ennemie qui pressait notre centre gauche, pour lui donner le change, et, ce qui était absolument nécessaire au salut de l'armée, prolonger

le combat quelque temps encore sur ce point réellement décisif.

Nos troupes du centre et de l'aile droite ayant derrière elles un terrain difficile, il s'agissait de leur faire gravir, le mieux que l'on pourrait, la montagne qu'elles avaient à dos. Pour les couvrir sur la gauche, il fallait à tout prix empêcher l'ennemi d'avancer, et si les Anglais continuaient à se teuir tranquilles comme ils l'avaient été jusque-là, rien ne pouvait mettre obstacle à ce mouvement, auquel, d'ailleurs, la bonne contenance de nos régiments semblait assurer le succès. Mais un événement sur lequel on ne comptait guère, l'ébranlement soudain des Anglais, nous enleva cette dernière espérance, et la bataille, en finissant, devint peut-être plus meurtrière qu'elle ne l'avait été dans ses premiers moments, excepté celui du bombardement du plateau de Loukoul par l'artillerie des flottes alliées.

Depuis quelques instants déjà un mouvement s'était fait remarquer parmi les troupes anglaises derrière le village de Bourliouk ; mais nos tirailleurs ayant incendié le bourg en se retirant, la fumée qui s'élevait de là empêchait d'apprécier exactement, du point où nous nous trouvions, l'importance de ce mouvement. Tout-à-coup un général anglais, suivi d'un brillant état-major, passe au galop le pont de l'Alma et vient sous le feu de nos chasseurs et de notre artillerie, reconnaître, du haut d'un mamelon en deçà de la rivière, notre position et les progrès des Français. A sa suite arrivent les divisions anglaises, formées en longues lignes, qui, après avoir traversé le fleuve, gravissent immé-

diatement les hauteurs, en poussant les plus intrépides hourrahs.

Une vraie tempête de balles éclate contre ces braves, qui, loin de faiblir, redoublent de courage et poussent en avant avec plus de résolution encore ; mais arrivés à la portée du tir de notre infanterie, ils se débandent et plient. Bientôt, cependant, on les voit se reformer, et, à peine revenus de leur trouble, ils reprennent leur mouvement et montent toujours.

Ce fut assurément un bonheur pour les Anglais que nous eussions résolu de battre en retraite et d'éviter désormais de nous engager dans aucune attaque ; car, autrement, en dépit de tous leurs efforts et malgré le courage et le sang-froid de leurs soldats, au lieu de leur triomphe, l'Alma aurait pu voir assurément leur complète déroute. A chaque instant nos balles rompaient ces lignes épaisses qui s'avançaient contre nous ; et, dans cet ordre de bataille, il leur eût été, à la fin, impossible de soutenir le moindre choc à la baïonnette ou la plus petite charge de cavalerie. En outre, au lieu d'être précédés de forts détachements de tirailleurs, ces bataillons n'avaient, pour leur ouvrir le chemin, que quelques tirailleurs devant eux, et leurs mouvements, quoique fermes, résolus et vifs, n'eurent pendant longtemps ni l'entrain ni l'énergie qu'il eût fallu, circonstances qui ne contribuèrent pas peu à augmenter leurs pertes.

Arrivés presque devant la bouche de nos canons, les Anglais s'aperçurent enfin qu'il n'était pas si aisé de repousser du premier choc nos inébranlables cohortes

de la position qu'elles occupaient. Leurs lignes plièrent un instant, mais, comme pour se venger, elles poussèrent ensuite en avant avec plus d'ardeur, et le feu de leurs 10,000 hommes, que soutenait celui de près de 60 canons de gros calibre, ne fit que s'accroître. Dans ce combat inégal, les régiments anglais sont horriblement maltraités ; ils tiennent, néanmoins, toujours bon et finissent même par gagner du terrain sur quelques points.

Malgré tout, leur déroute était imminente sans un secours à temps ; mais ce secours approchait de tous les côtés. Derrière les troupes engagées dans le combat, arrivaient de nouvelles divisions, qui gravissaient les hauteurs, et, à moins d'efforts suprêmes, nous ne pouvions plus différer la retraite. Les gros canons qui se trouvaient dans les redoutes de l'aile gauche et dans les batteries devant le pont de l'Alma furent donc retirés petit à petit, l'artillerie de campagne prit ses mesures, l'infanterie se disposa à repousser à la baïonnette, s'il en était besoin, l'attaque de l'ennemi, et la 13ᵉ brigade de la réserve, qui tenait les derrières sur le plateau supérieur, s'avança jusque sur le bord pour modérer, par son apparition soudaine, l'ardeur trop vive des troupes anglaises.

Tout alla à souhait. Les Anglais se contentèrent de prendre possession de la place que les nôtres venaient d'abandonner, et il n'y eut seulement qu'un combat de quelques minutes à la baïonnette et à coups de crosse de fusil, près de la grande redoute de l'aile droite, entre les gardes anglaises et les montagnards écossais, d'une

part, et quelques bataillons des régiments Ouglitzk et Wladimir, de l'autre. Deux canons de siége démontés, les seules pièces d'artillerie que les Russes eussent perdues durant tout le cours de la bataille, furent laissés à l'ennemi; mais c'était peu de chose en comparaison du mal que les Anglais auraient pu faire à notre armée en commençant plus tôt leur attaque et en la poursuivant jusque sur le haut du plateau supérieur. Grâce à cette négligence, nos troupes, arrivées sur le plateau, eurent le temps de se reformer en ordre de bataille; mais les choses avaient pris, sur l'aile gauche et plus particulièrement sur notre centre gauche, une trop mauvaise tournure, pour que le combat pût être renouvelé avec quelque chance de succès.

Sur le dernier de ces points, les Français, en voyant le mouvement d'attaque des régiments de l'Héritier du trône et de Moscou, s'étaient portés contre eux avec des forces considérables. On avait pendant quelque temps échangé de part et d'autre plusieurs décharges de mousqueterie; mais nos régiments, si cruellement éprouvés par les précédents combats, ne purent tenir contre un ennemi plus de trois fois supérieur en nombre et furent forcés de lâcher pied et de se retirer, d'abord pas à pas, puis de plus en plus vite vers le plateau supérieur. L'accès n'en était defendu alors que par le régiment Nicolas Maximilianovitch, conduit par Menschikoff lui-même, et une partie de notre artillerie de réserve; et l'on avait à craindre à chaque instant que cette faible et dernière digue ne succombât aux attaques incessantes de l'ennemi.

La position n'était pas moins critique sur le plateau de Loukoul, ce qui, du reste, ne devait pas surprendre, car il n'y avait là, depuis qu'on en avait retiré les régiments susnommés pour les porter ailleurs, que huit ou plutôt sept bataillons de la brigade des fusiliers de la 14ᵉ division, un bataillon occupant le cap de Loukoul sur nos derrières, et cette faible troupe avait affaire à une masse de 24 à 30 bataillons ennemis. Les hussards de Weimar essayèrent en vain d'arrêter la première division française dans sa nouvelle tentative d'investissement : cette manœuvre ayant réussi à l'ennemi, nos troupes durent bon gré malgré leur sacrifier encore la hauteur du télégraphe. Un peu au-dessous de l'extrémité du plateau supérieur et à l'entrée même, de ce côté, notre infanterie échangea alors quelques coups de fusil avec les Français, qui avançaient toujours ; mais la supériorité de leurs tirailleurs donnaient à ceux-ci un tel avantage sur nos bataillons, presque entièrement dépourvus de cette arme, que le feu des Russes ne tarda pas à faiblir ; et il était grand temps, en effet, de ramener dans une position plus sûre nos intrépides combattants. Après le dégagement de notre centre et de notre aile gauche, si heureusement effectué, rien ne s'y opposait plus, et vers quatre heures moins un quart l'ordre de la retraite fut donné de ce côté encore et nos troupes se retirèrent sous le couvert du régiment des hussards de Weimar et de l'artillerie.

Les Français les poursuivirent, avec leur infanterie légère, les chasseurs à cheval et quelques batteries, jusque par dessus le bord du plateau supérieur ; mais

nos hussards s'y formèrent aussitôt en bataille, et l'ennemi fit halte. On ne comprend pas que la cavalerie française, au moins, n'ait pas attaqué alors; car, bien qu'elle ne fût point aussi forte que la nôtre, elle était sans contredit dans un meilleur état, et, dans l'épuisement où se trouvait, en outre, notre infanterie, une attaque aurait pu avoir d'immenses résultats. Quant à la cavalerie des Anglais, elle ne parut pas sur le haut du plateau, et leur infanterie ne s'y montra que lorsque nos chasseurs en eurent abandonné le bord. Les Russes ne sauraient trop remercier le général en chef britannique de cette seconde faute.

Notre armée bivouaqua, dans la nuit du 20 au 21 septembre, à deux ou trois lieues environ du champ de bataille et à une lieue de Baktschisaraï. Le lendemain, on s'apercevait à peine qu'elle vînt de se battre, et cependant, sans parler des régiments de l'Héritier du trône, de Moscou, de Minsk et de Volhynie, qui avaient été les plus exposés, beaucoup d'autres corps de troupes, notamment le 6ᵉ bataillon des tirailleurs et le bataillon de marine, les hussards de Weimar et plusieurs batteries avaient perdu beaucoup d'hommes et de chevaux, tandis que notre centre, notre aile droite et la 13ᵉ brigade de réserve, qui, du reste, s'était à peine montrée dans le combat, avaient très peu souffert, en proportion.

Nos pertes totales, dans cette bataille de l'Alma, ne doivent pas avoir été de plus de quatre à cinq mille hommes. Celles de l'ennemi n'ont pas dû être moindres et l'aigle qu'on lui avait prise compense assurément avec

avantage les trophées, que, outre le champ de bataille, nous avons pu lui laisser. Rarement une armée a été forcée de se battre dans des circonstances aussi peu favorables que celles où s'est trouvée l'armée russe sur l'Alma, et plus rarement encore on s'est tiré d'une position aussi difficile avec si peu de pertes.

Du 14 octobre au 5 novembre.

2-14 octobre.

Depuis hier, 13 octobre, je suis de retour à Sébastopol. On s'attend d'un jour à l'autre à voir s'ouvrir le bombardement, et, pour assurer aux blessés les secours nécessaires, plus de la moitié des médecins occupés dans les hôpitaux de Baktchisaraï et de Simphéropol vient d'être appelée ici. Je me trouve de ce nombre et j'ai été chargé de la direction du second hôpital de marine situé dans les bâtiments de l'ancienne amirauté, poste que j'avais déjà rempli après l'affaire de Sinope et où j'aurais mérité à un si haut degré la confiance du prince Menschikoff, suivant ce que m'assurait hier encore ce puissant seigneur.

J'avoue, néanmoins, que le service dans l'armée active me serait plus agréable que celui-là ; mais il faut se résigner quand on n'est pas maître de choisir, et puis j'ai la parole du prince, qu'à la première occasion je serai de nouveau envoyé en campagne. Comme médecin, cependant, — cela est présumable, — j'aurai sous les yeux, dans Sébastopol, durant le bombardement, des choses plus intéressantes que toutes celles

que promet la rase campagne; mais il y a en vérité trop peu de charme auprès de ces malheureux que les coups de canon jettent meurtris dans les hôpitaux, pour qu'un chirurgien éprouve une véritable satisfaction intérieure à les traiter. Bien des médecins, néanmoins, semblent ambitionner ces postes pour les grandes opérations qui les y attendent ou, comme ils disent, pour le seul intérêt de la science: quant à moi, je n'ai pu m'élever encore à la hauteur de ces considérations, car ma propre expérience m'a deux fois convaincu malheureusement de l'inutilité de l'emploi du scalpel dans ces terribles blessures, et augmenter les souffrances déjà intolérables des patients, pour l'unique plaisir de couper, n'a jamais été mon système; il faut, d'ailleurs, pour cela, un cœur d'acier, comme je ne l'ai pas et comme je ne désire pas l'avoir.

Le danger que je cours est bien aussi, je l'avoue, une des raisons qui me font trouver assez peu agréable ma position actuelle; car on reste au fond toujours homme, et si le sentiment de sa propre conservation se laisse volontiers dominer par les exigences de l'honneur et du devoir, il ne s'éteint cependant jamais en nous. Si les tempêtes amassées sur les hauteurs de l'est et du sud et devant le port déchargent sur la ville leurs tonnerres enflammés, il n'y a pas une pierre, pas un individu, dans toute l'étendue qu'elles surplombent, qui soient sûrs de ne pas être écrasés. L'incertitude du dénoûment pèse enfin d'un poids très lourd sur tous les esprits; partout, dans les rues, dans les bureaux, dans les cafés, même au quartier général et à l'ami-

rauté, on ne rencontre que des figures tristes et soucieuses, et à peine trouve-t-on quelqu'un qui se donne aujourd'hui la peine de cacher à ceux qui l'entourent les pensées dont il est préoccupé.

Hier au soir encore, en revenant de faire mon rapport de service auprès de mes chefs, je suivis la route de Balaclava et je montai sur la tour méridionale à gauche du chemin, pour observer l'état des choses à l'entour. Deux officiers, sur la plate-forme, paraissaient occupés à lever la position de l'ennemi, et pour ne pas les déranger, je m'accoudai, un peu loin d'eux, sur le parapet et je laissai errer mes regards sur les ouvrages des alliés. Je considérais avec étonnement l'immense étendue de ces lignes, presque terminées, et je n'avais pas encore compté toutes les embrasures entaillées en elles, lorsque les deux officiers s'approchèrent de moi, et je reconnus dans l'un l'amiral Korniloff et dans l'autre le capitaine de vaisseau Popandopoulo, qui commandait en dernier lieu, si je ne me trompe, la frégate *Koulevza*. Je saluai respectueusement et voulus me retirer ; mais l'amiral me fit rester en me disant : « Ne vous dérangez pas, cher docteur. » Il eut ensuite la bonté de m'inviter à l'accompagner dans sa promenade autour des ouvrages de Sébastopol. Arrivés à ceux du côté de la mer, l'amiral et le capitaine restèrent là quelque temps, silencieux et pensifs, à considérer cette immense flotte ennemie, qui s'étendait d'un point à l'autre de l'horizon, et j'avoue qu'à ce spectacle vraiment grandiose, je sentais, moi aussi, les larmes me venir aux yeux, lorsque l'amiral, se retournant tout-à-coup :

« Que pensez-vous de tout cela, me dit-il ? Qui de nous, » cher docteur, ne voudrait pas avoir huit ou quinze » jours de plus ? »

Je répondis *Amen* à ce vœu, je l'amplifiai même ainsi : « Qui ne voudrait pas avoir Sébastopol derrière » soi, la tête encore sur ses épaules ? » Mais personne ne peut se soustraire à sa destinée, et tel aura traversé heureusement tous les dangers d'un siége, qui s'en ira recevoir dans un misérable combat d'avant-postes la balle qui l'attendait. Quand finira la lutte ? Car si les alliés espèrent terminer la guerre en prenant cette seule ville, ils se trompent. La pensée de la paix est très certainement la dernière qui vienne à l'esprit des Russes, et quand même Cronstadt et Pétersbourg succomberaient dans la prochaine campagne, les Français et les Anglais n'auraient pas, tant que la volonté de l'armée et du peuple pourraient se manifester, avancé d'un cheveu la fin des choses. C'est une terrible guerre, celle qui vient de commencer par la bataille de l'Alma ! Non ; c'est plus qu'une guerre, — c'est le commencement d'une nouvelle époque dans l'histoire du monde. Si, durant les deux derniers siècles et jusqu'à ce jour l'Europe a craint de la France la rupture de l'équilibre de ses États, aujourd'hui cet équilibre n'a de garant que dans l'union la plus étroite de toutes les puissances contre la Russie, qui est forte surtout parce qu'elle n'obéit qu'à une seule volonté. Combien de temps ne faudra-t-il pas encore, néanmoins, avant que cette conviction se fasse jour à travers les considérations sans nombre et les intérêts divers, qui s'opposent à la réa-

lisation de ce concert, et combien de cœurs ne se briseront-ils pas, avant que ceux, dont les mains tiennent le sort des peuples, comprennent que c'est là le « *hic hœret aqua.* »

Avec toutes les forces que les Français et les Anglais ont déployées devant Sébastopol et malgré les immenses préparatifs qu'ils ont faits pour conquérir cette place, le succès de leur entreprise n'est pas aussi certain qu'on pourrait le croire. Jusqu'ici je n'ai pas beaucoup remarqué les ouvrages de notre forteresse du côté de la terre, et je n'ai encore été qu'une seule fois par curiosité au fort du sud, vers le temps où commencèrent à courir les premiers bruits d'une expédition projetée des ennemis en Crimée. Il n'y avait guère alors d'autres retranchements que le fort lui-même, la tour méridionale et deux ou trois autres, avec quelques ouvrages en terre à peine commencés; mais aujourd'hui, depuis le fond de la baie, en amont de l'aqueduc, jusqu'au cap Chersonèse, ce n'est plus qu'un long enchaînement d'ouvrages, qui regorgent de tous gros canons transportés des navires dégréés. On a rangé jusqu'à nos trois-ponts sur la ligne de défense. A l'extrémité du port militaire, le vaisseau amiral les *Douze Apôtres*, que l'on peut voir de ma fenêtre, est là pour battre avec ses canons les deux ravins qui, descendant des hauteurs opposées, viennent aboutir à ce point; tandis que, dans le grand port, entre le fort Saint-Nicolas et la 34e batterie en face et derrière une ligne de six ou sept navires submergés, tous les grands vaisseaux encore armés de la flotte présentent à l'ennemi un front de défense formidable avec

leurs 400 bouches à feu, au moins. Des mesures ont même été prises pour un cas extrême, et ces mesures seront infailliblement exécutées, s'il le faut; car on a éloigné de la ville la majeure partie des habitants, surtout les enfants et les femmes, pour ne retenir que les ouvriers, dont les spécialités peuvent servir plus tard au succès de la défense.

Jusqu'à quel point sera-t-il possible à la flotte ennemie de coopérer à la conquête de la place? Voilà ce qui préoccupe ici tous les esprits. Quant à ce qu'a déjà fait ou fera encore l'armée de terre anglo-française, on en parle à peine. Dans le fait, cette manière d'envisager la question repose sur une parfaite connaissance de l'état des choses; car, avant que les batteries ennemies réussissent à faire brèche dans les murs de la ville, il peut se passer et il se passera bien des mois encore, grâce aux ouvrages qui les défendent, et comme il commence à nous arriver en hâte des renforts de tous côtés, on peut bien se demander si le siége sera réellement poussé jusque-là.

Nous aurons malheureusement à compter avec la flotte alliée, et les événements de l'Alma et de Bomarsund ne sont guère de nature à nous rassurer sur le sort des ouvrages de Sébastopol. . . . .
. . . .

5-17 octobre, 11 heures du matin.

Depuis ce matin, six heures et demie, les canons de toutes les batteries à la fois n'ont cessé de tonner. Jusqu'à présent, onze heures, la flotte ennemie n'a pas

encore ouvert le feu ; mais les navires sont déjà en ligne de combat devant le port. Les pertes que nous venons d'éprouver paraissent être insignifiantes, tandis qu'une batterie ennemie aurait sauté en l'air avec hommes et munitions par suite de l'embrasement d'une poudrière.

. . . .

11 heures et demie du matin.

Toutes les batteries françaises ont été réduites au silence ; le feu des Anglais dure seul encore, mais il est beaucoup moins vif qu'auparavant. Les navires n'ont toujours pas encore commencé le bombardement. . .

. . . .

3 heures après midi.

Depuis environ une heure de l'après-midi la flotte est entrée en action. Les batteries anglaises ont repris le feu avec plus d'animation que jamais. Des deux côtés la canonnade est vraiment effrayante ; mais jusqu'à ce moment les ouvrages de la forteresse ont très peu souffert, et quoiqu'il soit tombé dans la ville un grand nombre de bombes, il n'y a eu d'incendie nulle part.

. . . .

J'apprends à l'instant même que, ce matin, l'amiral Korniloff a trouvé la mort dans la bastion n° 3. Avant d'expirer, il a exhorté les artilleurs à persévérer dans la lutte et à rester toujours fidèles à leur empereur. C'était un homme brave, droit et humain ; la Russie perd en lui un de ses meilleurs officiers. . . . .

. . . .

6 heures du soir.

Je reviens de la batterie de la Quarantaine, où m'avaient attiré les cris de triomphe qui s'élevaient de la rue. La flotte ennemie a subi un échec décisif devant les ouvrages de Sébastopol; démâtés pour la plupart et dans un état méconnaissable, ses navires cherchaient à gagner la haute mer; mais un grand nombre ne le pouvaient plus et en étaient réduits à se faire remorquer par des bateaux à vapeur. Nos fortifications du côté de la mer paraissent avoir, au contraire, très peu souffert du bombardement; la ville est toujours saine et sauve; le fort du sud est le seul que les batteries anglaises aient sérieusement endommagé. L'hôpital, que j'ai sous mes ordres, a reçu, dans le courant de ce jour, trente-sept blessés, et, à part l'adjudant général Korniloff, nous n'avons eu parmi les morts aucun autre personnage de marque. . . . .
. . . .

6-18 octobre.

Le feu des batteries ennemies du côté de la terre a duré, quoique faible et interrompu par longs intervalles, toute la journée; quant à la flotte, elle n'a pas tiré un seul coup de canon. Nos pertes d'aujourd'hui se montent à peine, selon ce qu'on m'assure, à 30 morts et blessés; celles d'hier ont été de 500 à 600 hommes. L'amiral Korniloff en était malheureusement et le vœu exprimé par lui en ma présence n'était peut-être que l'effet d'un triste pressentiment.

Le capitaine Popandopoulo, qui l'accompagnait avant-hier, s'est couvert de gloire, dans la journée d'hier, en défendant le bastion n° 3, dont il a le commandement. Il se trouve, lui aussi, parmi les blessés, et son fils, entre les morts. De l'avis presque unanime de tout le monde, l'honneur de cette journée appartient pour la plus grande part à la marine. . . . . .

. . . .

7-19 octobre.

Dans l'après-midi du 18 octobre, à la suite d'une démonstration dirigée par le prince Menschikoff contre Balaklava, pour dégager Sébastopol, 240 voltigeurs français de différents régiments, parmi lesquels 6 ou 7 officiers, et un troupeau de 1300 bœufs, qu'escortait ce détachement, sont tombés entre les mains de nos Cosaques. Les prisonniers ont traversé la ville, aujourd'hui 19, pour être conduits au fort Saint-Nicolas, où ils seront internés provisoirement, et 400 des bœufs enlevés ont été distribués à la garnison comme une sorte de récompense pour sa bonne conduite. . . . .

8-20 octobre.

La nuit dernière, quelques centaines d'hommes de bonne volonté ont exécuté une sortie courageuse, qui a réussi. Favorisés par la pluie, qui tombait à verse, ces braves se sont glissés jusque dans les tranchées ennemies, et, dans une batterie anglaise, attaquée par eux à l'improviste, ils ont encloué 8 mortiers et 11 canons. Le drapeau de la batterie et 14 prisonniers,

parmi lesquels un officier, un lord tel et quel, ont dû, en outre, les suivre dans la forteresse . . . .
. . . .

11-23 octobre, 10 heures du matin.

Je reçois à l'instant même l'ordre de me rendre immédiatement auprès du général Liprandi, pour m'entendre avec lui sur les mesures à prendre relativement au transport et au traitement provisoire de ses malades et de ses blessés. Ce général, d'après l'ordre qui vient de m'arriver, se trouve en ce moment avec les renforts qu'il nous amène dans les environs de Tchorgoun. Méditerait-il quelque chose de désagréable pour les Anglais et les Français, du côté de Balaclava? . . .
. . . .

13-25 octobre, 6 heures du soir.

Ce que j'ai pressenti est arrivé. Aujourd'hui 25 octobre, un peu avant la nuit, le général Liprandi a attaqué et battu le détachement ennemi destiné à couvrir Balaclava. Onze gros canons, un drapeau turc et plusieurs étendards, dont deux anglais, dit-on, sont tombés en notre pouvoir : 150 à 200 prisonniers, parmi lesquels 60 à 70 anglais et plusieurs officiers anglais et turcs ont été conduits également au quartier-général de l'amiral. Nos troupes, à l'exception d'une partie de la cavalerie, qui aurait pu faire davantage, se sont conduites d'une manière brillante; les Français se sont battus avec autant d'habileté que de courage, les Turcs d'une façon pitoyable, et les Anglais avec bra-

voure, il est vrai, mais aussi avec cette maladresse de la journée de l'Alma. La cavalerie légère de ces derniers est allée donner étourdiment dans un piége des plus grossiers et a été presque entièrement anéantie; leur grosse cavalerie a, par contre, exécuté une belle charge contre nos hussards et nos cosaques, et cette attaque aurait même pu avoir d'autres résultats, si elle eût été secondée à temps. De la suite du général Liprandi, j'ai été témoin de cette affaire, et j'en donnerai les détails, dès que mes occupations, trop nombreuses aujourd'hui, m'en auront laissé le loisir . . . .
. . . .

14-26 octobre.

Dans la matinée de ce jour, les Français et les Anglais ont fait mine de vouloir reprendre les redoutes que nous leur avons enlevées hier; mais le tumulte d'un combat, s'élevant du côté de Sébastopol, les a arrêtés au moment où ils allaient exécuter leur projet. Il n'y a eu que quelques escarmouches entre nos voltigeurs irréguliers et les chasseurs français à pied et à cheval, qui ont été repoussés.

Un détachement de tirailleurs de Vincennes a été en partie taillé en pièces et en partie fait prisonnier par les Tchernomoriens et les Cosaques venus à leur aide, et dans l'après-midi, il a été conduit à notre quartier général 80 prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers, et environ 130 chevaux. L'ennemi a bien dû laisser, en outre, sur le champ de bataille, une cinquantaine de morts. Ç'a été le plus brillant et le plus

intéressant combat de troupes légères, auquel j'aie assisté. Le défaut de temps m'oblige encore à en différer le récit. . . . .

15-27 octobre.

Depuis hier, 26 octobre, que je l'ai aperçu au moment où l'on faisait prisonnier les chasseurs français à pied, et ensuite au milieu de la lutte avec les chasseurs d'Afrique, je n'ai pas revu mon Ivan. Il ne se trouve pas parmi les blessés.... Il a peut-être succombé ! Depuis l'arrivée des Tchernomoriens, ses demi-compatriotes, car il est Zaporogue, il n'a point reparu. Le drôle n'aura pu se séparer de ces méchants garnements et sera, à coup sûr, de toutes leurs fredaines ! S'il me revient jamais, je lui donnerai une petite punition exemplaire, pour le ramener au sentiment du devoir. . . . .

Mon Ivan n'est pas mort, comme je m'en doutais bien : il se porte à merveille, si ce n'est que, pour avoir voulu trop en faire, il a gagné quelques durillons à un endroit de son corps que je ne veux pas nommer. Aujourd'hui, en traversant le camp des Tchernomoriens, pour courir à sa recherche, j'ai trouvé mon drôle couché ivre-mort sur une botte de paille. Je l'ai simplement fait retourner et, sur mon invitation, ses fidèles amis et ses nouveaux camarades lui ont administré une douzaine de bons coups de bâton, opération

à laquelle ils ont paru prendre un extrême plaisir. Ivan prétend avoir fait prisonnier, dans la seconde affaire de Balaclava, un officier français, et, à preuve de son dire, il m'a fait voir une montre à cylindre en or et un cachet avec armes monté sur anneau, qui auraient appartenu à cet officier. Pour le remettre en humeur, j'ai eu l'air de le croire, et je lui ai promis de m'employer plus tard pour le faire entrer dans le régiment des tirailleurs tchernomoriens, à quoi il a fait la grimace, en protestant, avec effusion de paroles sentimentales, qu'il ne serait jamais aussi heureux qu'auprès de son bon et gracieux maître. J'ai idée que le rusé fripon aura tout bonnement volé quelque mort; néanmoins, je me garderai bien de le pousser dans aucun régiment, car il connaît maintenant mes habitudes et je n'ai certes point oublié les peines infinies que m'a coûtées l'éducation de ce méchant vaurien, pour que je sois tenté de renouveler l'expérience avec un autre. . . . .
. . . .

20 octobre. 1er novembre.

Depuis hier, je suis de nouveau commandé pour le service du quartier général de l'amiral, et, en attendant l'arrivée du médecin en chef de l'état-major du 4e corps d'infanterie, je suis chargé de remplir ses fonctions. Ces fonctions, du reste, je les remplissais déjà auprès du général Liprandi ; car le détachement qu'il commande se compose de la 12e division, qui fait partie du 4e corps d'infanterie et qui était alors la

seule de ce corps d'armée qui se trouvât ici. Depuis ce moment, la 10e division est encore arrivée et l'on attend tous les jours la 11e. C'est à cause de cela que j'ai été rappelé au quartier-général, pour y disposer, avant la grande bataille qui se prépare, les moyens nécessaires au transport et au traitement des blessés.

Une grande bataille va donc avoir lieu : dans le camp et à la ville on ne parle plus que de cela ; la chose ne saurait, par conséquent, faire doute. Notre armée est certainement assez forte pour risquer une revanche ; car elle se compose de cinq divisions d'infanterie complètes, quoique relativement très faibles, comme celles surtout du 4e corps ; de trois brigades isolées, de troupes de marine, des tirailleurs tchernomoriens, de cinq régiments de cavalerie régulière, de quelques milliers de Cosaques et d'une nombreuse artillerie, ou de 70 à 80,000 hommes en tout, dont les deux bons tiers peuvent très bien être engagés dans la bataille que l'on médite. Quant aux ennemis, il leur sera difficile de mettre sous les armes la moitié seulement de cette force ; mais ils se sont retranchés dans leur position jusques aux dents, et cette circonstance peut certainement balancer l'avantage du nombre, qui est de notre côté.

Dernièrement encore, lors de mon excursion à Balaclava, j'ai eu occasion de reconnaître la force de la position, dont nous avons projeté, suivant le bruit qui ne cesse de courir dans le camp, de chasser les alliés. Elle consiste presque uniquement en rochers escarpés et inaccessibles, dont l'art est venu depuis augmenter

au centuple les obstacles naturels. Il en coûtera bien du sang versé pour expulser de là l'ennemi. Si nous avions pu prévoir ce qui est arrivé, j'ai peine à croire que nous l'eussions laissé s'établir si tranquillement dans cette position. . . . .
. . . .

22 octobre, 3 novembre.

Les deux plus jeunes fils de l'empereur, les grands ducs Nicolas et Michel, sont arrivés en toute hâte de Pétersbourg, pour assister à la bataille qui sera décidément livrée demain ou après demain. Le camp et la ville ne se connaissent plus de joie, et l'on n'entend presque plus parler que de l'anéantissement indubitable et de la capture certaine de toute l'armée alliée, — ce qui montre combien les dispositions sont changées depuis la première nouvelle du débarquement des Anglo-Français, et combien on se croit aujourd'hui supérieurs à ces ennemis naguère si redoutés.

Il y a en ce moment parmi nous un entrain remarquable : jamais nous n'avons vu de mouvement pareil. Les prières et la bénédiction des troupes ne font qu'alterner avec les manœuvres de combat en usage dans l'armée russe, manœuvres que l'empereur Nicolas recommandait dernièrement à ses généraux de la manière la plus pressante et que l'on pense bien déployer devant l'ennemi. Il y en a, autant que je sache, trois ou quatre, pour la cavalerie comme pour l'infanterie, et ce serait, au dire de nos officiers, le secret de ces positions de combat qui assurerait la supériorité de

l'armée russe sur toutes les armées du monde. Je ne les ai vu exécuter sur le champ de bataille qu'une seule fois, près de Balaclava, par nos hussards et à leur désavantage bien marqué ; et ici, sur la place des exercices, ces mêmes manœuvres finissent régulièrement par un désordre complet dans les colonnes. Néanmoins, je me connais trop peu dans ces sortes de choses, pour me permettre de juger de la valeur de cette tactique.

La grande passion nationale des Russes, la soif, se donne en ce moment libre carrière, comme on doit bien se l'imaginer. Après avoir bu, on politique à tort et à travers, depuis les messieurs de l'état-major jusqu'aux simples soldats. D'ordinaire, à la fin de ces conversations, le monde entier a été coupé en morceaux et chacun des braves de la Russie en a reçu sa part en expectative ; car, si les ennemis sont précipités du haut de leurs rochers dans la mer, l'Europe est ouverte à nos vainqueurs, que rien ne peut plus arrêter !

La veille de la bataille de l'Alma, on n'entendait pas ces choses, et, cependant, nos soldats n'étaient pas moins résolus qu'on peut l'être ici dans ce moment. Je suis tenté de croire que les Russes savent mieux supporter l'adversité que la bonne fortune. . . . .
. . . .

24 octobre. 5 novembre, 3 heures et demie du matin.

L'armée est tout entière sur pied ; on n'attend plus que le signal du départ. Nos troupes viennent de recevoir la bénédiction du pontife, qui les prépare à la victoire ou à la mort, et les cris avec lesquels, à la fin de

cette cérémonie, ils ont demandé à être conduits au combat, ont été si puissants et si énergiques, que, si les ennemis n'en ont pas été terrifiés dans leur camp et ne se sont point mis aussitôt en garde contre le danger qui les menace, leur sommeil a dû être profond comme celui du juste.

Les troupes, qui sont sorties par le faubourg de Karabelnaya, se composent de sept régiments des 10ᵉ, 16ᵉ et 17ᵉ divisions; mais les bataillons de ce premier détachement sont très faibles, de sorte que l'ensemble ne s'élève, tout au plus, qu'à 14 ou 15,000 hommes. C'est le général Soïmonof qui les commande, et il a ordre d'attaquer l'aile droite de l'armée des alliés, formée par les Anglais. Une seconde colonne, conduite par le général Vlastof, attaquera, de la vallée d'Inkerman, les hauteurs où l'ennemi est retranché. Je ne puis rien dire de la composition ni de la force de cette troupe; je vois seulement que le général Dannenberg l'accompagne.

Hier encore j'entendais dire que, pour occuper l'aile gauche et le centre de l'armée ennemie, une sortie avait été préparée, et que le général Gortchakof, qui commande maintenant le corps de troupes de Liprandi, avait reçu l'ordre de se porter de nouveau, durant la bataille, contre Balaclava et d'enlever la position, si c'était possible.

Il pleut à verse et le brouillard est d'une épaisseur presque impénétrable, circonstances qui favorisent on ne peut mieux notre dessein; car, au milieu de ces ténèbres, nous réussirons peut-être à nous approcher

des lignes alliées, sans être aperçus, et à les surprendre au moment où nous serons le moins attendus. Si nous mettons les pieds sur la hauteur où se trouve le camp des Anglais, la victoire est à moitié gagnée, quoiqu'il faille bien compter y trouver quelques obstacles à combattre... Mais le signal est donné ; les troupes s'ébranlent... A cheval donc ! Bientôt nous verrons si le prêtre a dit vrai ce matin, en criant aux soldats : « Dieu protége la sainte Russie ! » . . . .
. . . .

6 heures du soir.

Quelle page d'histoire, mon Dieu ! Me voilà, moi, blessé et gisant dans mon hôpital ! Mais ce ne serait rien, si un bon tiers de nous autres n'était mort ou blessé et si nous n'avions pas été battus ! Non ; c'est à en devenir fou !... Battus, lorsque la fortune avait fait pour nous tout ce que nous pouvions raisonnablement désirer ! Battus, malgré le courage héroïque de nos soldats !... Battus, lorsque nous tenions la victoire dans nos mains !... Et pourquoi battus ?... Parce que, au moment décisif, au lieu de porter à l'ennemi vaincu le coup de grâce, nous avons perdu plus d'une heure en inutiles efforts pour rétablir nos fameuses positions de combat. C'est, du moins, ce que l'on dit ici ; car, avec la pluie et le brouillard, qui ont persisté toute la journée, on n'a pu voir que ce qu'on avait devant les yeux, et cela encore, le voyait-on assez mal.

Qu'une interruption, cependant, ait eu lieu dans nos opérations entre 10 et 11 heures, cela est certain ; et

il ne l'est pas moins, non plus, qu'à cela seul nous devons notre défaite. A la reprise du combat, j'ai pu constater que les troupes de Vlastof étaient en position ouverte, comme on dit, et que la colonne de Soïmonof paraissait vouloir changer ses mouvements. Je me rappelle très exactement, cependant, que ce général avait déjà succombé bien avant ce moment là, et si, aujourd'hui, tout le monde l'accuse d'être cause de notre défaite, c'est parce qu'il n'est plus là pour se défendre.

J'ai reçu une balle dans la cuisse, et si Ivan ne m'eût enlevé et transporté ailleurs, je serais très certainement encore couché sur le champ de bataille, comme tant d'autres blessés de notre armée. Le brave garçon a été lui-même légèrement atteint au bras. Comme je me reproche maintenant de l'avoir naguère si durement traité !. . . . .

. . . .

BALACLAVA ET INKERMAN.

31 octobre. 12 novembre.

La journée d'Inkerman, puisque c'est de ce nom que l'on a appelé la dernière bataille, m'a été fatale sous un double rapport, car, d'abord, la blessure que j'y ai reçue est beaucoup plus grave qu'elle ne le paraissait, et puis mes ennemis personnels en ont pris occasion de m'accuser d'avoir négligé mon devoir.

On me reproche de m'être aventuré trop loin par le seul désir de satisfaire une vaine curiosité et l'on a l'air de prétendre que, parce que j'ai été blessé, un plus

grand nombre des nôtres sont restés gisants sur le champ de bataille, privés de tout secours, pour tomber ensuite entre les mains de l'ennemi. Il y a, je ne puis en disconvenir, quelque chose de vrai dans cette accusation; comme médecin et comme chargé, en outre, de l'importante mission de faire transporter nos blessés, je n'aurais pas dû m'exposer ainsi que je l'ai fait. Néanmoins, j'ai la conscience d'avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour remplir ma tâche, car, tant que les circonstances du combat ont permis de relever les soldats qui tombaient, j'ai donné l'exemple à mes hommes sans penser au danger que je courais, et au moment où je reçus ma blessure, la bataille avait dégénéré en une mêlée telle, qu'il fut impossible aux infirmiers d'approcher.

Que je fusse, du reste, en état ou hors d'état d'agir, que je sois ou non coupable, peu importe à ce monde. On a besoin d'un bouc émissaire que l'on puisse charger de ses propres péchés, et mon cas pendable est trop évident, pour que, dans les circonstances présentes, on néglige d'en profiter. J'ai été blessé, c'est un fait incontestable; la plupart des nôtres gravement blessés sont tombés entre les mains de l'ennemi, c'est encore un autre fait non moins certain. Or, tout cela prouve que, si je suis de retour, c'est qu'il s'agissait de moi, et que, si les autres sont restés, c'est parce que je n'y étais pour rien. Ce sont des conclusions qui se déduisent tout naturellement l'une de l'autre. Ajoutez à cela que je suis étranger et qu'on n'a, par conséquent, pas à se gêner avec moi. Qu'y a-t-il donc

d'étonnant à ce que tout le monde m'accable de reproches et que l'on mette sur mon compte les pertes que nous avons essuyées et peut-être même celle de la bataille?

Le prince Menschikoff est, dit-on, très courroucé contre moi, le général Dannenberg est furieux et Vlastof m'a envoyé à tous les diables de l'enfer. La disgrâce dont je suis frappé m'est d'autant plus sensible, que, depuis que je suis au lit, je n'ai pas eu la visite d'un seul des officiers de notre état-major. On craint évidemment de se compromettre, et je ne puis, par conséquent, guère en vouloir à tout ce monde d'éviter ainsi ma porte. Le pire est que, bien que je trouve d'excellentes raisons à opposer à mes scrupules, je ne sais vraiment pas comment je plaiderais ma cause devant un conseil de guerre; car, en fin de compte, au témoignage de qui en appellerais-je pour prouver mon innocence? C'est une position atroce!

Mon Ivan est le seul qui me soit resté fidèle. Sa blessure le fait très peu souffrir, et son heureux caractère lui fait toujours, du reste, prendre les choses du bon côté.

Dans ces moments d'angoisse, c'est pour moi une consolation que de l'avoir là; car je crois que je mourrais de douleur et d'ennui, s'il n'y était point. Il m'apporte les nouvelles de la ville et du camp, ou bien nous jouons aux cartes ensemble et il me raconte pendant ce temps des histoires de son pays, du pays des Zaporogues de la mer d'Azof, et les combats de ses compatriotes avec les sauvages Khorzes, leurs ennemis

mortels. Enfin, le brave garçon possède encore l'estimable talent de m'endormir en me chantant quelques-unes de ces chansons de Cosaques, si bourdonnantes et monotones, et en s'accompagnant, du reste très bien, sur une mandoline qu'il a fabriquée lui-même.

Je m'étais proposé de commencer aujourd'hui ma description de l'affaire de Balaclava et de la bataille d'Inkerman, mais je me sens encore trop faible. Depuis cette dernière bataille jusqu'à ce jour, 12 novembre, il n'y a eu, que je sache, rien de nouveau, et il n'est guère présumable que, dans l'état d'épuisement où l'on se trouve des deux côtés, il se passe rien d'important de quelque temps encore. Néanmoins, il n'y a guère de nuits que nous ne fassions quelque visite aux tranchées ennemies ; mais ces petits combats isolés sont quelque chose de trop commun, pour troubler le repos de personne ou intéresser la curiosité de qui que ce soit. . . . .

. . . .

2-14 novembre.

Depuis hier le vent souffle comme s'il voulait arracher de ses fondements cette vieille cité de Sébastopol et la précipiter dans la mer ; quand la fureur de la tempête s'apaise, il pleut avec tant de force, que l'on dirait que toutes les cataractes du ciel se déversent sur nous et qu'un nouveau déluge se prépare. Le brouillard, qui, dans ce pays, accompagne toujours l'orage, est tellement épais, que, pour écrire ces lignes, quoiqu'il soit midi, j'ai besoin de lumière et que, nonob-

stant cela, j'ai peine à rien distinguer au fond de ma chambre. L'inspecteur de notre hôpital, un ancien officier de la flotte de la mer Noire, aujourd'hui devenu vieux, m'assurait tantôt que, dans l'espace de ses trente années de services actifs, il avait vu deux ou trois fois, au plus, un temps semblable dans ce pays, et il ajoutait que la tempête durerait encore quelques jours, mais sans me dire de quels indices il le concluait.

Si les navires de l'escadre anglo-française ont à essuyer l'ouragan en pleine mer et en face des rochers de notre côte, le péril est grave pour eux; car, bien que, dans ce moment, le vent paraisse souffler du nord ou du nord-est, il change trop facilement sur cette méchante mer, pour croire qu'avant de s'apaiser il ne tournera point. Mais il est présumable que les chefs de la flotte ennemie n'auront pas attendu la tempête dans leur position devant le port et qu'ils auront eu le temps de s'abriter dans une des baies que l'on rencontre dans la direction de Balaclava, ou même d'atteindre ce port et d'y mettre leurs navires en sûreté. La marche progressive de l'ouragan leur en a laissé tout le loisir, et ils seraient certainement très coupables, s'ils n'avaient su comprendre et mettre à profit les signes précurseurs de ce qui arrive.

Par ce temps-là, néanmoins, les désastres ne sauraient manquer, et les navires qui se sont réfugiés dans les baies du cap Chersonèse ou qui se trouvent dans le golfe d'Eupatoria, n'y sont pas bien à l'abri. La côte de ce golfe, plate et unie, est, à cause des bancs de sable qui s'étendent de là jusqu'au loin dans la mer, la plus

dangereuse de toute la Crimée, et ces baies ont un si mauvais mouillage, que lorsque les raffales du vent se précipitent des montagnes opposées, elles rejettent avec violence les navires avec leurs ancres dans la pleine mer, quand elles ne les brisent pas contre les rochers du rivage. En hiver, il n'y a pas de flotte qui puisse tenir la mer Noire ; les alliés doivent, pour avoir voulu s'y risquer, payer cher aujourd'hui la leçon, et ils peuvent s'estimer heureux que la tempête, au lieu de débuter brusquement, comme elle fait d'ordinaire, se soit annoncée quelque temps d'avance. . . . .
. . . .

3-15 novembre, dix heures du matin.

La tempête continue avec la même violence ; mais le brouillard est moins épais. Jusqu'ici on a entendu parler de très peu de naufrages dans notre quartier-général. L'ouragan sévit avec tant de fureur sur la terre ferme elle-même, que toute communication pourrait bien être interrompue entre les localités, ce qui fait sans doute que les nouvelles arrivent plus difficilement que d'ordinaire.

Si j'étais le prince Menschikoff, je profiterais de ce déchaînement des éléments pour tomber à l'improviste sur l'ennemi ; l'occasion de le surprendre ne se présentera jamais si belle ; car, dans le désordre où doit se trouver le camp des alliés et en un moment où ils y sont le moins préparés, il semble qu'une attaque aurait les plus grands résultats. Mais ici encore la lumière est

mise sous le boisseau, et personne ne songe à tirer parti de cette faveur inespérée du ciel. . . . .

. . . .

Six heures du soir.

Le temps commence à s'éclaircir; le moment favorable de l'attaque est passé, et il n'est maintenant question partout que de l'immense avantage qu'on en aurait pu tirer. Le camp ennemi aurait été emporté tout entier dans la mer par la tempête et les ouvrages des Anglo-Français seraient, dit-on, entièrement abîmés sous les eaux! Quel succès n'aurait-on pas obtenu! .

. . . .

Les nouvelles de naufrages ne font que se succéder; mais on ne parle encore que de vaisseaux marchands ou de navires de commerce, ce qui semble laisser croire ques les amiraux ennemis auront su abriter leurs flottes à temps. . . . .

. . . .

4-16 novembre, trois heures du soir.

Le temps est devenu plus mauvais encore; il pleut et tempête avec tant de violence, que, pour quitter le coin de son feu et s'arracher d'une chambre bien chaude, il faut être bien résolu à se sacrifier. On ne semble pas en être arrivé encore ici à ce degré d'abnégation de soi-même, car on ne parle plus d'aller attaquer l'ennemi, et l'on aime mieux boire à sa ruine que de s'aventurer dans la campagne par ce temps diabolique.

En attendant, on a reçu aujourd'hui à midi la nou-

velle que, dans le golfe d'Eupatoria, plusieurs vaisseaux de guerre ennemis, entre autres un vaisseau de ligne de premier rang et une frégate à vapeur, avaient été jetés sur les bancs de sable. La nouvelle ne va pas plus loin, et encore dans le peu qu'elle dit me semble-t-elle être si vague, que j'ai peine à y ajouter foi. . . . . .

. . . .

5-17 novembre, dix heures du matin.

La nuit dernière, des canons auraient été encloués par quelques détachements envoyés d'ici, dans les tranchées qu'a abandonnées l'ennemi. Il est certain, néanmoins, qu'il n'y a pas eu de combat ; car, la douleur de ma blessure ne m'ayant pas permis de fermer l'œil un seul instant, je n'ai pas entendu tirer le moindre coup de fusil. Il vente et pleut toujours. La nouvelle de l'échouement du vaisseau de ligne ennemi se confirme. . . . .

. . . .

8-20 novembre.

Le soleil est enfin reparu aujourd'hui ; mais hier la tempête a été plus effrayante qu'elle ne l'avait été même le 14. Près d'une semaine entière Dieu semblait avoir jeté les ennemis entre nos mains, et l'on n'a rien fait, absolument rien, pour profiter de cette chance. Les bruits de sorties qui auraient eu lieu le 16 et le 18 sont dénués de tout fondement ; il n'a pas été encloué un seul canon ennemi dans les tranchées, et il n'y a pas eu, durant tout ce temps, le moindre combat à citer

avec les alliés. Comme c'est la coutume, on se jette l'un à l'autre la responsabilité de cette impardonnable négligence, dans notre quartier-général ; mais la cause véritable, c'est que le prince Menschikoff, depuis la bataille d'Inkerman, serait retenu au lit par une ancienne blessure reçue devant Varna, laquelle s'est rouverte, et qu'il ne peut plus, comme autrefois, tout voir de ses propres yeux ni commander toutes les mesures qu'il faudrait.

Que ce soit réellement d'anciennes blessures aujourd'hui rouvertes ou de blessures nouvelles, que souffre l'amiral, c'est ce dont on n'est pas encore tout à fait d'accord. On raconte, en effet, que, dans un des moments les plus graves de la bataille d'Inkerman, le prince aurait eu le côté effleuré par une balle ennemie ; que, ne croyant pas sa blessure sérieuse et ne voulant point décourager ses soldats, il est resté au milieu d'eux jusqu'à la fin du combat et que, pour cacher son état à tout le monde, il aurait tranquillement glissé son mouchoir sous la ceinture de son pantalon ; qu'aggravée par la tension extraordinaire des magnanimes efforts qu'il aurait faits pour ne rien laisser paraître, sa blessure aurait pris une tournure mauvaise, de sorte qu'il y aurait véritablement du danger et que de longtemps encore l'armée ne verrait pas son général.

Tout cela est bien, en effet, du prince ; car, quelque jugement qu'on ait d'abord porté sur lui, les événements postérieurs n'en ont pas moins fait mentir des conjectures trop hâtées. Menschikoff n'a pas toujours

été heureux dans le cours de cette campagne, mais il s'est toujours montré sage et prudent. En toute circonstance, il a justifié le caractère national des Russes, et c'est en y conformant ses mesures, qu'il a pu compenser entièrement la sociabilité que lui ont refusée la nature et ce ton de cordialité avec lequel d'autres généraux s'attachent leurs soldats. Malgré la violence, qu'il fait encore éclater de temps en temps, et ses airs superbes et musqués, les soldats l'aiment et ont eu lui une entière confiance. Ce qui prouve, du reste, jusqu'à quel point ils ont raison, ce sont les circonstances où nous nous trouvons, depuis que le chef ne surveille plus ce qui se passe, circonstances dont tout le monde se plaint et que tout le monde, chacun de son côté, aggrave tous les jours davantage.

On ne saurait apprécier encore le dommage qu'a fait à la flotte ennemie la tempête de la semaine dernière; il continue toujours, cependant, d'arriver ici des nouvelles de naufrages, et le nombre des prisonniers amenés serait déjà de plusieurs centaines. Ce sont pour la plupart, il est vrai, des matelots de navires marchands, car les équipages des navires de guerre échoués ont su se sauver d'une manière ou de l'autre. Le matériel même de ces derniers a été caché par l'ennemi, tandis que les cargaisons, la plupart très riches, des premiers seraient, dit-on, tombées entre nos mains. On aurait bien, néanmoins, donné tout ce butin, pour pouvoir enclouer les canons des batteries alliées; mais les voilà qui grondent de nouveau, comme pour nous

remercier de n'avoir pas voulu, quand nous le pouvions, les réduire pour toujours au silence.

L'astre de la faveur semble s'être de nouveau levé pour moi, car les visites ne finissent plus et chacun s'empresse à venir m'apporter ses condoléances. A quelle circonstance ou à quelle personne dois-je ce changement de dispositions à mon égard? Je n'en sais rien ; mais l'enquête ordonnée sur ma conduite à la bataille d'Inkerman aurait fait ressortir que j'ai effectivement été blessé un peu après onze heures, c'est-à-dire, après la pause dont il a déjà été question, au moment, par conséquent, où je cherchais par mon exemple à encourager mes gens, que le danger avait fait reculer de frayeur, à s'avancer jusque derrière la ligne de bataille des régiments de l'Héritier du trône et Tarontino alors au milieu du feu, pour retirer nos blessés, qui joncheaient le sol en cet endroit surtout et les transporter aux ambulances. Mon affaire paraît dès lors sous un tout autre jour et quoique j'aie cru jusqu'ici n'avoir été blessé que plus tard, environ vers deux heures, dans la suite du prince Menschikoff, il est possible que je me sois trompé, l'état où je me trouvais ne me permettant point de me reconnaître. Néanmoins, il me resterait encore des doutes, si mon Ivan, qui est mieux en état que personne de donner des témoignages certains sur l'heure et le lieu où j'ai reçu ma blessure, lui qui a été mon sauveur, et avec lui plus de trente des hommes que je commandais ce jour-là et qui veulent, eux aussi, avoir vu de leurs propres

yeux, n'avaient été unanimes à déposer comme je viens de le dire devant la haute commission. Il m'est impossible d'accuser tous ces braves gens de mensonge.

Rien de nouveau sur le siége; on dit seulement que, dans le cours des dernières semaines, nous avons reçu des renforts considérables. L'hiver commence déjà à se faire durement sentir.

Je me rappelle qu'il y a juste un mois aujourd'hui que nous avons triomphé à Balaclava, et cela me remet dans l'esprit que je n'ai point encore écrit la relation de ce combat, non plus que celle de la bataille d'Inkerman. Je ne veux pas différer davantage de le faire: je vais donc exposer l'un après l'autre les tableaux de ces deux actions. Pour ce qui est de la dernière, j'avoue franchement que j'en ai vu très peu de chose, mais j'espère, grâce au soin que j'ai mis à me renseigner, pouvoir en esquisser un récit assez fidèle.

COMBAT DE BALACLAVA.

13-25 octobre 1854.

Derrière Balaclava, immédiatement au-dessous du village de Kadikoï, éloigné de là d'une demi-heure à peine, commence une vallée en pente, bornée, au nord et au sud, par les hauteurs qui encaissent la baie et se prolongent jusqu'à Tchorgoun sur la Tchernaya; à l'est, par les montagnes qui s'élèvent en groupes au-dessus de cette rivière, et à l'ouest, par les rochers qui portent le plateau de Sébastopol. Au moyen de l'intervalle qui sépare ces rochers des montagnes de

Tchorgoun, la vallée se trouve liée à celle d'Inkerman, où la Tchernaya se jette dans la baie de Sébastopol, et a presque la figure d'un triangle aux côtés égaux, dont cette rivière forme la base. La superficie n'en est pas, cependant, partout également plane ; les hauteurs projettent, à l'ouest, leurs ramifications fort loin vers la gauche, et il s'en détache même une chaîne de mamelons, avec quatre sommets isolés, qui s'avance jusqu'au delà de Kadikoï. De là naissent deux vallées, à proprement parler, qui se joignent à l'ouest, et dont la plus petite, celle du sud, porte le nom de ce dernier village, tandis que celle du nord, la plus grande, peut être appelée la vallée de Brod, du nom des montagnes au-dessus de Tchorgoun.

On voit par cette description, que le terrain à l'ouest de Balaclava est le seul favorable aux mouvements des différentes armes, et que les hauteurs de l'est peuvent faciliter l'attaque de la ville. Derrière ces hauteurs, à trois quarts de lieue de Balaclava, coule le Baïdar, qui se jette dans la Tchernaya, à Tchorgoun, et dont la vallée formerait, sous le couvert du village de Kamara situé au sommet de toute la chaîne de montagnes et immédiatement au-dessus d'un ravin aux bords taillés à pic, une ligne de défense inexpugnable, si l'on avait assez de troupes.

Les alliés avaient, au commencement, fait avancer leurs postes jusqu'au Baïdar, et envoyé, d'un autre côté, un corps d'observation sur les montagnes de Brod, pour les occuper. A l'origine, la vallée leur appartenait donc tout entière ; mais pour la mieux couvrir

encore et donner une retraite à leurs avant-postes, ils avaient élevé quatre redoutes sur la chaîne aux quatre sommets isolés. Plus tard, quand le siége de Sébastopol exigea une plus forte concentration de troupes, ils rappelèrent tous les corps détachés et se contentèrent d'occuper les redoutes des quatre sommets, mais en entourant Balaclava d'une ceinture d'ouvrages fortifiés.

On ne sait pas jusqu'à quel point ils s'étaient avancés vers l'est; cependant on put reconnaître des montagnes de Brod, dans les jours qui précédèrent le combat dont il est ici question, que la route de Balaclava à Baktchisaraï, qui passe entre les deux dernières redoutes situées à l'ouest, avait été barrée, à l'extrémité méridionale de la vallée de Kadikoï, par un ouvrage très fort, mais non armé encore, et qu'il y avait, en outre, plusieurs autres ouvrages fortifiés, en partie commencés et en partie finis, tout autour du village du même nom, ainsi que devant et derrière la montéedu plateau de Sébastopol, à droite. On s'aperçut encore que les redoutes avancées étaient occupées, et maintes reconnaissances poussées sur Kamara, convainquirent jusqu'à l'évidence que rien ne serait plus facile que de les attaquer et de s'en rendre maître.

Par le ravin qui se prolonge du côté de la vallée de Kadikoï et au-dessus duquel est situé le village, une division russe pouvait se glisser jusque derrière la redoute n° 1 et arriver même à l'entrée, puis tomber à l'improviste sur la garnison. Un mamelon assez escarpé, placé entre la redoute et Kamara, ne permettait pas à l'ennemi de voir ce qui se passerait sur

ses derrières ou de reconnaître ce que nous aurions encore de troupes en réserve, de sorte que, si la garnison n'était pas prise au dépourvu, la prudence devait, néanmoins, l'obliger à abandonner au plus vite sa position. Après cela, les autres redoutes n'étaient plus des lieux de sûreté, et, si une seconde attaque avait lieu contre elles, la conquête pouvait en être tenue pour certaine.

En occupant à temps les montagnes de Brod, les Russes étaient presque sûrs de pouvoir se maintenir dans les ouvrages déjà enlevés. L'incertitude où était l'ennemi touchant la force de nos divisions de Kamara et le danger qui résulterait pour Balaclava de toute entreprise exécutée à l'est et qui pourrait échouer, devaient empêcher les alliés de tenter une attaque de ce côté, tandis que, à l'ouest, les batteries que nous avions sur les montagnes dont il vient d'être parlé et qui commandaient la vallée entière, préviendraient toute velléité d'investissement, et que, devant notre front, était la vallée de Kadikoï, d'où les colonnes ennemies ne pouvaient arriver à notre position sans éprouver des pertes que rien ne serait capable de compenser. Un coup malheureux de ce côté pouvait, en outre, entraîner la perte de Balaclava, ce qui ne permettait guère de supposer que les généraux ennemis, pour le vain honneur de rester maîtres du champ de bataille, voulussent sérieusement recourir à ce moyen désespéré de vaincre.

Notre plan était donc des mieux combinés; cependant, pour frapper un grand coup, le général Liprandi

demanda des renforts, et il lui fut envoyé trois régiments de cavalerie, deux régiments de cosaques, deux compagnies de tirailleurs et une division de tchernomoriens, avec l'assurance que le quartier-général ferait occuper, le moment venu, les montagnes de Brod par un détachement suffisant.

En conséquence, le général fixa au 25 octobre l'attaque des quatre redoutes avancées de l'ennemi, et, à cet effet, arrêta les dispositions suivantes : un détachement, composé de trois bataillons du régiment de Dnéprof, d'un escadron d'ouhlans et d'une sotnie(1) de cosaques, avec 8 canons, sous les ordres du général Gribbe, devait tourner Kamara, et, après l'enlèvement des ouvrages ennemis, rester provisoirement devant le village en position de défense. L'enlèvement des ouvrages devait être exécuté par le corps principal commandé par Liprandi lui-même et composé de 13 bataillons et demi, 17 escadrons, 9 sotnies de cosaques avec 40 canons ; et le gros de l'armée, commandé par Schabokritzky et composé de deux bataillons du régiment Wladimir et d'un bataillon du régiment Susdal, deux compagnies du 6e bataillon des tirailleurs, d'une division de tchernomoriens, d'une division tactique de hussards de Weimar et de deux sotnies de cosaques du 60e régiment du Don avec 14 canons, devait enfin n'attaquer qu'avec son artillerie ou, tout au plus, en cas de besoin, avec sa cavalerie, mais en ayant soin de se main-

(1) Sotnie sig. *centaine*.

tenir à tout prix dans sa position sur les montagnes de Brod.

La colonne du général Gribbe partit de Tchorgoun à quatre heures du matin, pour pouvoir arriver à temps sur le champ de bataille; le corps principal, au contraire, qui en était moins éloigné, ne se mit en marche qu'une heure plus tard. Le régiment d'Azof et un bataillon du régiment Dnéprof avec deux compagnies de tirailleurs du 4e bataillon et les tchernomoriens en formaient l'avant-garde, sous les ordres du général Levoutzky; puis venaient les régiments d'infanterie Ukraine et Odessa commandés par le général Semiakine, et derrière eux, les régiments des hussards de Weimar et de Nicolas Maximilianovitch, sous les ordres du général Rykhof, puis le 53e régiment des cosaques du Don et un régiment de cosaques de l'Oural, et enfin 3 escadrons d'ouhlans commandés par le colonel Yéropkine.

Toute cette armée pouvait être forte de 6,000 hommes d'infanterie et de 2,500 à 3,000 chevaux, les bataillons de la 12e division ayant tous, sans exception, la moitié à peine de leur effectif normal; la division du général Gribbe ne comptait guère plus de 1,500 hommes, et le corps détaché du gros de l'armée, de 2,500 à 3,000 à peu près, de sorte que, l'artillerie comprise, nos forces totales s'élevaient à 14 ou 15,000 hommes, ce qui n'était certes pas assez pour tenter une attaque contre Balaclava même.

Notre avant-garde parut vers sept heures devant les redoutes ennemies n° 1 et n° 2, mais, pour ne pas donner trop tôt l'éveil et laisser au corps principal le

temps d'arriver, elle se tint provisoirement cachée. Le corps principal marcha contre les redoutes n° 3 et n° 4, et Levoutzky ouvrit en même temps son feu contre les ouvrages qu'il avait devant lui. Quelques instants après, les canons russes, du côté de Kamara, firent écho; mais la redoute ennemie n° 1 répondit seule, le désordre paraissant avoir gagné les autres. Pour profiter de ce premier moment de stupéfaction et ne pas donner à l'ennemi le temps d'enclouer ses canons, les bataillons de notre avant-garde montèrent immédiatement à l'assaut, et comme les assiégés, à l'exception de ceux de la redoute n° 1, qui essayèrent un instant de résister, ne s'attendaient point à cette attaque, les redoutes n° 1 et n° 2 furent entre nos mains au bout de quelques minutes.

Il ne fut plus possible, dès lors, de contenir les bataillons du gros de l'armée. Le cri : « A l'assaut ! » retentit de toutes parts, et l'ordre d'attaquer venait à peine d'être donné, que les redoutes n° 3 et n° 4 étaient escaladées. L'ennemi, — environ 1,000 hommes d'infanterie turque et 30 ou 40 artilleurs anglais, — prit aussitôt la fuite, laissant derrière lui armes et bagages, et courut à toutes jambes vers Kadikoï. La garnison des redoutes n° 1 et n° 2 était, pendant ce temps-là, taillée en pièces ou faite prisonnière par les cosaques et les ouhlans de la division du général Gribbe. Un drapeau turc enlevé dans la redoute n° 1, plusieurs signaux militaires, plus de 100 prisonniers, parmi lesquels 4 ou 5 officiers, et plusieurs gros canons,

dont un seul encloué, tombèrent en notre pouvoir, à la suite de ce singulier combat.

Après l'enlèvement des redoutes, on aperçut devant Kadikoï, derrière le retranchement élevé pour barrer la route de Baktchisaraï, une forte division de montagnards écossais ; mais, avant que nos régiments se fussent de nouveau réunis, la grosse cavalerie anglaise s'était formée à leur gauche et bientôt après paraissait derrière elle une autre ligne de chevaux également anglais. Pour avoir le temps de démolir la redoute n° 4, que le général Liprandi avait résolu d'abandonner, comme étant trop exposée aux attaques que l'ennemi pouvait diriger de ce côté-ci, notre cavalerie reçut ordre de se porter contre lui ; mais, avant qu'elle fût arrivée, un bataillon d'Anglais et 2 ou 3 bataillons turcs renforçaient les Écossais et poussaient avec eux en avant, ceux-ci à gauche et celui-là à droite.

Cependant nos hussards et nos cosaques se formaient en ligne d'attaque derrière les redoutes, mais ne paraissaient pas être encore tout à fait prêts pour le combat, malgré tout le va-et-vient de leurs mouvements. Lorsque les escadrons eurent enfin, chacun de son côté, pris leurs distances respectives, ils s'ébranlèrent ; mais en traversant l'étroit passage entre les ouvrages n°s 2, 3 et 4, ils perdirent leur ordre de bataille, et il leur fallut recommencer, devant les redoutes, le travail d'une nouvelle formation. Quand tout fut fini, ils descendirent les hauteurs rapidement, le régiment de Weimar et les cosaques de l'Oural à gauche, le régi-

ment Nicolas Maximilianovitch et les cosaques du Don à droite ; mais en arrivant dans la vallée de Kadikoï, la colonne de gauche s'aperçut qu'elle était en avance sur celle de droite et s'arrêta encore, pour se mettre sur la même ligne qu'elle. Enfin, les deux colonnes se fatiguèrent à monter et à descendre au trot, et il arriva, — ce qu'une attaque si habilement conduite rendait presque inévitable, — que notre cavalerie fut mise dans une déroute totale.

L'ennemi expédia d'abord notre colonne de gauche. Les Écossais la reçurent devant leur retranchement, sans se former seulement en carré, avec une fusillade à 300 mètres environ, fusillade qui mit au pas le trot des hussards, tandis que les cosaques de l'Oural, qui formaient derrière eux la seconde ligne de combat, méprisant un ordre de bataille si péniblement conservé jusque-là, tournaient à gauche et se jetaient, en poussant des hourrahs, sur les bataillons turcs joints aux Écossais. Les Turcs ne soutinrent pas le choc et s'enfuirent, sans regarder derrière eux, du côté de Balaclava ; notre cavalerie irrégulière, en s'acharnant à leur poursuite, tomba sous le feu de quelques ouvrages élevés devant cette ville et dut faire volte-face. Une seconde fusillade des Écossais avait déjà, quelques moments auparavant, rejeté dans la vallée la droite et le centre du régiment de Weimar, et la division de gauche essayait en vain de prendre par le flanc l'infanterie ennemie. La défaite de cette colonne était donc une affaire terminée. L'autre colonne fut éconduite plus tristement encore.

Lorsqu'elle arriva près de la grosse cavalerie anglaise, contre laquelle elle semblait se diriger, celle-ci ne l'attendit pas, mais se lança sur nos hussards au galop à toutes brides. Les hussards poussèrent, il est vrai, contre l'ennemi, mais le choc qu'ils reçurent fut tel, qu'eux et les cosaques qui les suivaient furent rompus du coup. Nos braves cavaliers revinrent, néanmoins, à la charge et luttèrent corps à corps avec les cuirassiers anglais; mais, ceux-ci ayant reçu de nouveaux renforts, les nôtres durent céder devant une attaque des plus résolues et abandonner la partie. Par bonheur, la seconde ligne de cavalerie anglaise, placée plus loin en arrière, resta, pendant tout le temps que dura le combat, dans un repos absolu, et une attaque parfaitement conduite de la division de gauche du régiment de Weimar, la seule qui restât encore de toute notre cavalerie, contre le flanc droit beaucoup trop dégarni des escadrons anglais suffit pour les arrêter au milieu de leur triomphe et les forcer à la retraite. Nos pertes durant ce combat et surtout pendant la poursuite n'en furent pas moins très considérables, car, outre le général-major Schalezki, chef du régiment Nicolas, qui fut grièvement blessé au bras et à la tête de deux coups de sabre, nous perdîmes plus cent hommes et chevaux, tandis que la cavalerie anglaise eut peut-être en tout vingt hommes hors de combat.

Après cet échec les deux armées se contentèrent pendant quelque temps de se lancer des boulets, et du côté des Russes il ne fut absolument rien fait de plus, car déjà l'on voyait poindre sur le revers du plateau de

Sébastopol les renforts que les assiégeants envoyaient à l'ennemi. Pour couvrir notre flanc droit contre une nouvelle attaque, les régiments de Rykhof, qui s'étaient déjà battus, furent avancés jusqu'au delà de la redoute n° 4; mais, comme, dans cette position, ils se trouvaient trop exposés au feu de l'artillerie des alliés, ils revinrent derrière les hauteurs et ne laissèrent en avant qu'une division des hussards de Nicolas, pour garder une batterie dressée sur ce point.

Une vive canonnade s'éleva bientôt entre notre corps de troupes des montagnes de Brod et les colonnes auxiliaires ennemies, qui essayèrent même de gravir, du fond de la vallée, les hauteurs en question. Le feu de flanc de la batterie dressée devant la redoute n° 4 ou plutôt entre cette redoute et le n° 3 les en empêcha néanmoins, de sorte qu'il ne restait plus à l'ennemi, s'il ne voulait pas abandonner entièrement son projet, que de se tourner contre cette ligne de canons et de la démonter ou de la prendre. Vers dix heures et demie nous remarquâmes, en effet, que la cavalerie anglaise se disposait à cela. Le général Liprandi, jugeant d'un coup d'œil rapide la circonstance favorable à une embuscade, rappela derrière les redoutes toute l'infanterie qui se trouvait sur ce point et l'y fit former en carré, taudis que les ouhlans, ramenés à la hâte, recevaient ordre de se cacher plus loin encore, entre les redoutes 2 et 3, et que toute la cavalerie de Rykhof se retirait derrière les saillies les plus avancées des montagnes de Brod, afin que, si l'ennemi pénétrait effectivement entre ces montagnes et les hauteurs où

se trouvaient les redoutes, on pût le prendre tout à la fois par le flanc et par les derrières. La division détachée des hussards, chargée de couvrir la batterie avancée, dut, en outre, pousser à droite jusqu'au delà de la redoute n° 4, et l'officier d'état-major qui la commandait reçut ordre de diriger de là une attaque de flanc contre la cavalerie anglaise, afin de donner à l'artillerie le temps de s'éloigner sans danger, après avoir tiré son dernier coup de canon, et afin de pouvoir ensuite, par une fuite simulée, attirer les Anglais dans le piége qui leur était tendu.

A peine ces mesures étaient-elles prises, que les escadrons anglais se mirent en mouvement et qu'une colonne ennemie commença en même temps à se développer dans la vallée et à se porter à l'attaque des montagnes de Brod. Cette fois la seconde ligne de cavalerie anglaise formait le front, tandis que la première suivait au petit trot et à une certaine distance. Celle-là, cependant, ayant pris le galop, et s'étant lancée enfin à toutes brides, l'intervalle qui séparait les deux divisions augmenta à chaque instant, de sorte que la division de cavalerie ennemie la plus avancée ne pouvait, dans le besoin, recevoir le secours à temps.

Notre batterie, obéissant à l'ordre qu'elle avait reçu, tira sa dernière salve à 600 pas, et au même moment nos hussards attaquèrent. Les ennemis restèrent quelques instants indécis, mais comme nos cavaliers, pour exécuter la seconde partie de leur mission, faisaient faire volte-face à leurs chevaux, ils se précipitèrent sur leurs derrières ou se lancèrent entre les redoutes n°s 3

et 4, pour enlever, si c'était possible, notre batterie légère. Sans prendre garde aux carrés d'infanterie russe postés à côté de leur chemin, ces malheureux coururent tête baissée à la mort, et ce ne fut que lorsqu'ils virent dans le ravin au bas des montagnes de Brod les cadavres de leurs camarades, que nos batteries dressées sur les hauteurs venaient d'y précipiter, et nos masses de cavaleries sortir de leur embuscade et fondre sur eux, qu'ils reconnurent leur erreur. Effrayés, ils font volte-face, pour se sauver, mais ils rencontrent nos ouhlans, qui s'élancent de leurs derrières, et ils ont à essuyer en même temps le feu de nos bataillons d'infanterie et celui de notre batterie, qui les avait attirés à leur perte. Ils renoncèrent à toute résistance et se dispersèrent dans toutes les directions, mais peu réussirent à gagner la vallée de Kadikoï.

Pendant ce temps-là, la seconde colonne de cavalerie anglaise essayait, pour sauver les siens, de pénétrer dans le fond de la vallée de Brod, et comme le feu de nos batteries de montagnes ne le leur permettait pas, un détachement s'élançait contre notre front, pour pénétrer entre les redoutes n°s 3 et 4 et forcer ainsi la route de Baktchisaraï. Repoussés ici encore par notre infanterie qui barrait ce passage, le détachement ennemi tout entier se forme dans la vallée de Kadikoï pour une nouvelle attaque ; mais, avant que cette attaque eût lieu, les restes de la cavalerie légère anglaise de la colonne qui avait été dirigée contre les hauteurs de Brod recevaient assistance et appui.

Voyant l'extrémité où se trouvaient les Anglais, un

escadron français de chasseurs d'Afrique, qui formait la tête de cette colonne, s'était lancé à fond de train, sans s'inquiéter de la grosse batterie que nous avions sur le flanc des montagnes de Brod, et était arrivé du premier coup jusqu'à elle. Il expia sa témérité par la perte de son chef et de près du tiers de son effectif; mais une attaque à la baïonnette de deux bataillons russes fut seule capable de faire lâcher prise à ces braves. En entendant sur ses derrières le bruit de ce combat inopiné, Rykhof fit sonner le rappel de ses troupes, et les cavaliers ennemis qui restaient encore se hâtèrent de regagner à la débandade et en toute hâte leur première position.

Le combat proprement dit finit avec ce dernier acte. La colonne ennemie, à laquelle appartenaient les chasseurs français à cheval, se retira, sans rien entreprendre de plus, tandis que, de notre côté, on prenait encore des mesures contre toute éventualité possible. Les redoutes conquises, à l'exception du n° 4, furent occupées par une forte infanterie; la cavalerie fut remise en ordre, et la réserve rappelée; quant à l'artillerie, elle dut, au contraire, se porter en avant, pour tenir en bride l'ennemi qui se renforçait à chaque instant davantage. Celui-ci, néanmoins, resta à distance, attendant l'occasion d'avancer, et la canonnade dura de part et d'autre jusqu'à quatre heures du soir, après quoi une partie des troupes ennemies venues du camp en reprit le chemin, et les divisions restées en face de nous, près de Kadikoï et de Balaclava, gagnèrent leur bivouac. Notre armée passa la nuit sur

le champ de bataille qu'elle venait de conquérir, dans les redoutes et derrière les redoutes enlevées : elle y attendit le jour, dans l'espérance d'un nouveau combat et d'une nouvelle victoire. . . . .
. . . .

14-26 octobre,

Le lendemain matin, vers dix heures, on vit descendre du plateau de Sébastopol de nombreux renforts, qui arrivaient aux troupes ennemies rangées en bataille devant Kadikoï, et bientôt après une batterie, dressée sur l'extrême bord oriental du plateau, ouvrit son feu contre notre division des hauteurs de Brod. Quelques coups de canon furent aussi échangés entre les batteries de notre principal corps et celles du gros des ennemis; mais une canonnade des plus vives s'étant fait entendre, vers midi, du côté de Sébastopol, les alliés cessèrent le combat qu'ils venaient de commencer, et, quelque temps après, nous vîmes les détachements qui étaient venus du camp y retourner pour la plupart. Nos cosaques et les tirailleurs tchernomoriens, enhardis à cette vue, poussèrent en avant et harcelèrent la ligne de combat ennemie, jusqu'à ce qu'enfin quelques compagnies de chasseurs français à pied et de chasseurs d'Afrique sortirent des rangs et fondirent sur les nôtres.

Les Français eurent d'abord l'avantage : leurs chasseurs à cheval rompirent à plusieurs reprises nos cosaques, et leurs tirailleurs repoussèrent les Tchernomoriens jusqu'au delà de la redoute n° 4. Mais l'affaire

changea bientôt de face : tandis, en effet, que les chasseurs d'Afrique poursuivaient nos cosaques, ceux-ci firent tout à coup volte-face et tombèrent, à leur tour, sur les cavaliers français, qui étaient loin de s'attendre à ce mouvement. Leur résolution sauva seule les flanqueurs ennemis, mais il fallut de nouveaux et bien plus grands efforts pour tirer les chasseurs français à pied de la position où venait de les mettre une attaque des Tchernomoriens, qui s'étaient précipités sur eux au moment où nos cosaques reprenaient l'offensive contre les chasseurs à cheval.

Ces Tchernomoriens étaient restés en réserve, depuis le commencement, derrière la redoute n° 4. Lorsque les tirailleurs français, lancés de ce côté par précaution, furent arrivés à la redoute, les sauvages guerriers de la mer Noire bondirent sur eux avec de grands cris, et les attaquèrent au sabre et à la baïonnette, après avoir tiré leurs premiers coups de fusil, à la manière des Tcherkesses. Les Français se battirent vaillamment; mais, peu accoutumés à ces terribles combats, ils furent repoussés avec pertes et en partie taillés en pièces. Tout ce qui voulut fuir du côté des montagnes de Brod, — une centaine, au moins, — tomba, arrivé au pied de ces montagnes, entre les mains de nos escadrons de cavalerie légère, qui débouchaient de là, et fut écrasé ou fait prisonnier. Quant aux pelotons qui étaient restés unis, ils réussirent à se faire jour à travers le champ de bataille et atteignirent non loin du revers du plateau de Sébastopol un mamelon où ils se maintinrent, jusqu'à ce que les chasseurs

d'Afrique, renforcés de deux escadrons, vinrent les dégager. Nos troupes irrégulières, pendant ce temps-là, reçurent aussi des renforts, et, à la retraite des chasseurs français à pied, le combat recommença avec tant de force avec cette cavalerie de soutien, que, pour empêcher que les meilleurs escadrons français ne fussent battus par de simples cosaques, un second régiment de chasseurs d'Afrique et deux bataillons furent envoyés à la hâte pour les appuyer.

Le feu des tirailleurs se prolongea encore jusqu'à la nuit, mais il n'y eut pas d'autre engagement, et quelques Shrappnels tinrent nos troupes légères à distance.

BATAILLE D'INKERMAN.

5 novembre 1854.

Le plateau de Sébastopol se termine, près de la ville et du port, en un nombre de ravins, dont le dernier, le ravin de Kilène-Balka, aboutit à la baie du Calfatage, devant le faubourg des Matelots, et se prolonge en amont, dans la direction du sud, jusqu'à mi-chemin du revers oriental du plateau. A l'extrémité de ce ravin s'en trouve un autre qui le continue dans la direction du nord-ouest et se jette dans la vallée d'Inkerman, après avoir servi un moment de passage à la route de Sébastopol à Balaclava. Au fond de ce second ravin sont les carrières qui fournissent les matériaux de construction de la ville, dont les montagnes de l'est forment l'angle oriental, tandis que celles d'ouest, entre

la place et le ravin de Kilène-Balka, forment l'extrémité septentrionale des mamelons qui entourent la forteresse.

Cette dernière partie du plateau, toute couverte de broussailles, est encore coupée par de petits ravins, et descend à pic, vers le nord, sur l'extrémité de la grande baie de Sébastopol. Le côté oriental consiste en rochers calcaires tous nus, et longe, dans toute son étendue, la vallée d'Inkerman. Dans cette vallée coule la *Tchërnaya riéka* (rivière noire), qui se jette dans la baie. Non loin de là, la route de Baktchisaraï traverse la rivière sur un pont, et à une centaine de pas de ce pont gisent éparses les ruines de la ville qui a donné son nom à la vallée.

C'était de ce point que le général Vlastof devait, le 5 novembre, attaquer les mamelons du côté oriental du plateau de Sébastopol et s'y maintenir. On ne peut, toutefois, de la vallée d'Inkerman, faire gravir ces hauteurs à de grandes masses et à l'artillerie que par le chemin de Baktchisaraï, et comme le ravin, que cette route traverse, avait été fortifié par l'ennemi, qui l'occupait, ainsi qu'on devait s'y attendre, le général Soïmonoff, pour donner le temps et faciliter l'occasion à Vlastof de surmonter ces obstacles, avait ordre de se porter contre l'aile droite de l'armée assiégeante, avant que l'on attaquât le ravin de Kilène, et de chercher, du moins, à distraire son attention, et, s'il était possible, de faire reculer cette aile jusqu'au point où la route débouche sur le plateau.

Lorsque Vlastof serait arrivé au but qui lui avait été

assigné, les deux divisions devaient se soutenir mutuellement, et leur attaque simultanée contre le flanc et le front de l'aile droite de l'armée alliée pouvait et devait même en quelque façon, si la sortie projetée et la tentative de Gortchakoff contre Balaclava arrivaient à temps, amener la déroute totale de l'ennemi. En mettant les choses au pire, on espérait, au moins, que Vlastof, tandis que Soïmonof soutiendrait seul la lutte, aurait le temps de s'établir dans les ouvrages ennemis du côté nord du plateau de Sébastopol, ce qui aurait peut-être suffi pour obliger les alliés à lever le siége.

Il importait donc souverainement que Vlastof arrivât en bon état sur les mamelons. Or, ce général réussit au delà de toute espérance dans cette entreprise, et si, malgré la bravoure et le courage de nos troupes, ce premier succès n'aboutit à rien, il ne faut en chercher la véritable cause ni dans la lenteur avec laquelle Gortchakoff procéda contre Balaclava, ni dans aucune des péripéties de la bataille : il y a dans notre défaite un mystère qui ne sera jamais bien expliqué.

Le 5 novembre, à cinq heures du matin, la colonne Soïmonof s'ébranla. A sa tête étaient les régiments Tomsk et Kolivan de la 10° division, que suivait le régiment Yékathérinenbourg appartenant à la même division que les précédents; puis venaient, comme gros de la colonne, les régiments Boutir et Ouglitz de la 16° et de la 17° division. Les régiments Susdal et Vladimir, de la 16° division également, formaient provisoirement la réserve. Deux compagnies de tirailleurs du 4° bataillon et un fort détachement de Tcherno-

moriens précédaient la colonne en éclaireurs, et enfin le gros de l'artillerie accompagnait le régiment Yékathérinenbourg.

La pluie, qui n'avait cessé de tomber toute la nuit, s'était changée, au départ de la colonne, en un brouillard humide tellement épais, que l'on ne voyait littéralement rien à deux pas devant soi : cette circonstance ne pouvait que nous être favorable sous certains rapports, mais sous d'autres elle nous fut fatale. Les régiments Tomsk et Kolivan, au lieu de déboucher du ravin de Kilène par la droite, tinrent, en effet, la gauche, tandis que le régiment Yékathérinenbourg suivit la direction projetée, ce qui fut cause que les trois régiments vinrent au feu en même temps, et que huit bataillons entiers, égarés sur un terrain où ils n'auraient pas dû mettre les pieds, furent totalement perdus pour le moment de l'attaque décisive. Cette erreur, néanmoins, profita à Vlastof, qui put, après que les Anglais eurent été chassés de cette partie du champ de bataille, pousser jusqu'aux mamelons presque sans obstacle, et peut-être même le mal eût-il fini par tourner à bien, si l'on n'eût pas ensuite oublié entièrement les régiments Kolivan et Tomsk, qu'on laissa se débrouiller seuls sur le milieu du champ de bataille.

Vers cinq heures et demie, notre front reçut les premières décharges de l'ennemi ; mais, quoique le feu ne tardât pas à devenir assez vif, les alliés paraissaient prendre notre attaque pour une simple escarmouche, car ils ne firent absolument rien pour en reconnaître l'importance, et ce ne fut que lorsque les régiments

Tomsk et Kolivan tombèrent sur leurs avant-postes en poussant des hourrahs intrépides, que les tambours battirent la marche dans le camp anglais.

Surpris et déconcertés, les premiers bataillons ennemis furent repoussés jusque derrière les ouvrages avancés ; ils se replièrent, néanmoins, bientôt, et, reprenant leur ordre, ils opposèrent à nos troupes, la résistance la plus vigoureuse et la plus opiniâtre ; mais leurs efforts n'y firent rien ; déterminés à tout, nos braves, méprisant la mort et le danger, se battirent avec un courage, une résolution de désespérés.

La redoute avancée des Anglais fut prise d'assaut par le régiment Tomsk. Le régiment Yékathérinenbourg emporta, de son côté, un second ouvrage plus bas, et poussa sans s'arrêter jusque dans le camp ennemi. Les Anglais, cependant, y étaient sous les armes; mais le brouillard ne permit pas de distinguer s'ils avaient eu le temps de s'y former en bataille, ni comment ils s'étaient rangés. Une seule chose est certaine, c'est qu'ils étaient en nombre ; car bientôt éclata sur toute notre ligne une de ces luttes terribles, comme l'histoire n'en a peut-être jamais enregistré de semblable dans ses sanglantes pages, si l'on en excepte les batailles d'Eylau, de Borodino et de la Belle-Alliance. Durant plus d'une heure, le combat se prolongea sur ce seul point avec une fureur toujours croissante, et l'on ne distinguait, cependant, que les jaillissements rapides de l'artillerie, les éclairs de la fusillade, les ondulations du tumulte ; on n'entendait que les cris des combattants, le cliquetis des armes, et le roulement

sec et brisé des tambours battant la charge. Deux fois nos braves furent rejetés par les Anglais dans le ravin de Kilène, et deux fois ils se replièrent et repoussèrent les Anglais jusque dans leur camp. Des deux parts, on ne cessa pas un seul instant de se tenir aux prises; car, tout en fléchissant, on avait la poitrine tournée vers l'ennemi, et chaque pas en avant était chèrement acheté.

Le jour avait paru; mais la pluie et le brouillard persistaient, et l'on distinguait à peine les objets les plus rapprochés. De nouveaux bataillons russes, — les régiments Ouglitz et Boutir, si j'ai bien vu, — firent en ce moment leur apparition sur le champ de bataille, leur musique jouant l'air *Dieu sauve le Tzar*, dont les soldats chantaient les paroles en chœur, heureux et triomphants, comme s'ils fussent allés à la danse.

Le combat avait fini par prendre petit à petit une allure régulière : les cris sauvages, le tumulte insensé, s'étaient tus, mais le bruit de la fusillade en avait pris la place, et les tonnerres de l'artillerie ébranlaient les vieux rochers au-dessous de nos pieds. Les chances, néanmoins, ne paraissaient plus être pour nous; car, çà et là, nos lignes, qui jusqu'à ce moment avaient été comme perdues au milieu du brouillard, commençaient à se montrer, et les rapports qui arrivaient du combat avaient un caractère de plus en plus alarmant.

On disait que le général Soïmonof avait été tué, et que le général Villebois, qui commandait en second, était grièvement blessé; que les colonels et la plupart des chefs de bataillon des trois régiments engagés dans

le feu étaient morts ou gisaient sur le champ de bataille, ce qui se confirma malheureusement plus tard. Les deux redoutes déjà prises étaient, ajoutait-on, retombées entre les mains des ennemis; mais les nouveaux renforts arrivés aux Russes auraient rejeté les Anglais si loin, qu'il ne pouvait plus, à proprement parler, être question d'eux.

Cependant le général Vlastof atteignait les mamelons vers sept heures, et son apparition, à en juger par ce qu'on pouvait entendre plutôt que par ce qu'on voyait, devait avoir son effet, car l'ennemi changea aussitôt de conduite. A peine les premiers coups de fusil furent-ils tirés sur le côté nord-est du plateau (nos grosses batteries placées sur la hauteur du phare, en face de la position que les Alliés avaient par là, lançaient des boulets depuis le commencement de la bataille), que le feu des Anglais se ralentit sensiblement ici et devint de plus en plus faible, à mesure que le combat s'animait davantage là-haut, de sorte que les régiments Tomsk et Kolivan se virent bientôt maîtres de toute la partie septentrionale du plateau.

Le temps s'éclaircissait de plus en plus; mais la pluie, qui durait toujours, empêchait de voir ce qui se passait au loin, et l'on remarquait seulement, du côté de Vlastof, que le combat se concentrait petit à petit autour d'une grande redoute située à gauche de l'issue du ravin qui débouche dans la vallée d'Inkerman, tandis que, sur notre droite, on se disputait déjà la possession des ouvrages devant le camp ennemi.

Les occupations de mon service ne me permirent

plus, depuis ce moment jusqu'à neuf heures, de suivre les mouvements de la bataille ; mais il arriva à mon ambulance, dans cet intervalle, un bon nombre de prisonniers et même trois canons de gros calibre. Ces prisonniers, au nombre de deux à trois cents, étaient tous Anglais, parmi lesquels beaucoup de gardes, reconnaissables à leurs bonnets à poil, et des soldats des 20e, 68e et 88e régiments. J'appris de l'escorte que nos affaires allaient au mieux ; que la bataille était comme gagnée ; que les trois canons enlevés appartenaient à une batterie prise à l'ennemi, et que la grande redoute était tombée entre les mains des troupes de Vlastof, après une lutte des plus acharnées.

Vers neuf heures et demie, lorsque je revins sur le champ de bataille, la redoute était effectivement à nous, mais il y avait encore du chemin à faire avant d'avoir gagné la journée. Je rencontrai ensuite, derrière l'issue du ravin oriental, les régiments Tomsk et Kolivan, qui, après avoir formé l'avant-garde de Soïmonoff, étaient devenus la réserve de Vlastof et qui ne paraissaient pas très contents de leur nouvelle position. Plus loin, sur la première ligne de combat, dans la redoute enlevée aux Anglais et derrière la redoute, se trouvaient les régiments Taroutino et l'Héritier du trône, et en face, une rangée de canons ennemis ; mais les nuages de poudre et la pluie empêchaient de distinguer ce qui se passait du côté des Anglais. A droite, la longue-vue avait peine encore à percer les vapeurs qui encombraient l'atmosphère, et l'on apercevait seulement que, loin d'avoir fait quelques progrès, nos troupes avaient

perdu beaucoup de terrain et que c'était avec de grandes difficultés qu'elles pouvaient se maintenir sur le bord occidental du ravin de Kilène.

L'ennemi ne tarda pas à revenir à la charge contre les troupes de Vlastof, et l'on se battit avec une fureur de démons autour de la redoute que nous avions prise. C'étaient surtout les gardes anglaises qui combattaient ici, et elles prouvèrent, dans ce combat, qu'elles étaient bien véritablement le corps d'élite de l'armée britannique. Tous leurs efforts, néanmoins, furent vains, et lorsque, débouchant sur le côté oriental du plateau par une issue qui venait de la vallée d'Inkerman et à laquelle on n'avait pas songé encore, une division russe tomba soudainement sur le flanc droit des Anglais, ceux-ci se trouvèrent dans un tel embarras, que tout espoir de retraite semblait se refuser à leur courage.

Sur notre aile droite, la chance était revenue encore de notre côté. Un régiment de la colonne Vlastof, le régiment Okhotzk, si je ne me trompe, était tombé sur les flancs de l'ennemi et l'avait refoulé jusque dans ses tranchées. Mais il devait déjà être arrivé des Français sur cette partie du champ de bataille, car, parmi les prisonniers ramenés de ce combat, il y avait deux ou trois chasseurs de Vincennnes et quelques soldats du 7e régiment d'infanterie de ligne.

En ce moment, environ dix heures, les choses tournaient très bien pour nous, et il n'était peut-être besoin que d'un dernier et faible effort pour assurer tout à fait la victoire. Mais ce dernier effort, on ne le tenta pas même; bien plus, ce fut alors qu'eut lieu cette

pause dont j'ai déjà parlé précédemment et pendant laquelle le combat cessa entièrement des deux parts. Pendant ce temps-là, j'étais retourné aux ambulances, où je fus retenu par les soins à donner au transport de nos blessés, ce qui fut cause que je ne pus constater la cause de cette interruption. Je pus seulement m'apercevoir de loin que nos troupes ne faisaient qu'aller et venir, et lorsque je revins, quelques instants néanmoins après la reprise du combat, sur le champ de bataille, les régiments de Vlastof étaient en position ouverte, comme on dit, ce qui fit que la colonne Soïmonoff, avançant ou reculant, mais toujours sous le feu meurtrier de l'artillerie ennemie, présenta, à partir de ce moment, le tableau d'un désordre complet.

Quelque peine que je me sois donnée pour savoir quelque chose de ce qui se passa dans notre armée entre dix et onze heures, je n'ai rien pu apprendre; plusieurs personnes m'ont même contesté le fait de cette pause dans nos opérations, quoiqu'il soit bien certain qu'elle a eu lieu et qu'elle ait été positivement attribuée, après la bataille, aux tentatives réitérées que nous avons faites pour prendre des positions de combat régulières. Quant à accuser le général Soïmonoff de la perte de la bataille, c'est impossible, car tous les rapports s'accordent à dire que, vers huit heures, durant le furieux combat dont il a été parlé, entre les Anglais et nos troupes, ce chef avait déjà succombé, et je sais moi-même positivement qu'à ce moment-là, outre plusieurs autres officiers supérieurs, j'ai fait transporter à la ville par mes gens deux généraux tués ou blessés,

Soïmonoff et Villebois. Il faut donc renoncer à chercher le coupable, quoique la responsabilité de notre défaite doive remonter à quelque très haut personnage, à en juger par le silence extraordinaire et tout à fait inaccoutumé de notre quartier-général, dont l'indulgence et la réserve ne sont guère les vertus favorites, lorsqu'il s'agit de discuter les mesures des autres.

Le ciel s'éclaircit de plus en plus, vers midi; mais il pleuvait encore par intervalles et le temps était toujours un peu sombre, ce qui empêchait les nuages de poudre de s'élever et la vue, en conséquence, de s'étendre loin. A partir de ce moment, toutefois, on put mieux distinguer les objets rapprochés, ce qui avait été très difficile jusque-là.

Les Français, cette fois, paraissaient être aux prises avec Vlastof; car, à gauche des masses qui combattaient, les zouaves couraient en tirailleurs, et une bande de prisonniers ramenés de ce combat, la dernière que j'aie vue ce jour-là, se composait presque tout entière de cette troupe et de soldats des 6e et 82e régiments de ligne français. La lutte sur ce point consista en un combat à coups de fusil avec attaques répétées à la baïonnette et eut invariablement pour but la possession de la grande redoute précédemment enlevée à l'ennemi.

Depuis longtemps déjà on se battait aussi à l'ouest de Sébastopol; mais, du côté de Balaclava, les deux parties paraissaient se reposer entièrement.

Arriva enfin le dernier épisode de la bataille. Parmi les troupes de Vlastof, le combat prenait petit à petit un caractère d'exaspération, qui ne s'était encore ma-

nifesté que dans la première rencontre de la colonne Soïmonoff avec les Anglais. On se battait pour la possession de la redoute, dont il a été tant de fois question, à coups de fusil, à coups de crosse, avec la baïonnette même à la main et avec la hache; on luttait corps à corps, sans demander ni recevoir de quartier, et même lorsque, obligées d'abandonner enfin la redoute, dix fois perdue et dix fois reprise, nos troupes durent se replier dans le ravin oriental, le combat, loin de se ralentir, sembla s'animer encore.

En ce moment, six ou huit escadrons de chasseurs d'Afrique attaquèrent quelques bataillons de la division russe, qui était tombée précédemment sur le flanc des gardes anglaises et qui cherchait maintenant à rejoindre la colonne Vlastof sur le côté oriental du plateau de Sébastopol. Le courage de nos soldats était encore si solide, que, sans tirer un seul coup, ces bataillons s'avancèrent à la baïonnette contre les cavaliers français et réussirent à les faire reculer en désordre.

Les choses allaient un peu mieux du côté de la colonne Soïmonoff. Les Anglais, sur ce point, étaient trop épuisés par les précédents combats pour pouvoir entreprendre quelque chose d'important; ils se contentèrent de défendre contre les attaques de nos troupes les ouvrages immédiatement attenant à leur camp, que les Russes cherchaient à forcer, non plus par des assauts, cette fois, mais avec le canon.

Comme, à la longue, les choses menaçaient de prendre une tournure tout à fait mauvaise sur notre aile gauche, Menschikoff finit par conduire en personne

de ce côté les troupes fraîches qui restaient encore, les deux régiments Susdal et Vladimir de la colonne Soïmonoff, qui avaient été jusque-là tenus en réserve. Le général Dannenberg les rejoignit en toute hâte, fit croiser la baïonnette au premier de ces régiments et repoussa jusque dans leur principale ligne, par une magnifique attaque, les bataillons français qui se ruaient sur lui. Nous allions donc encore de l'avant, et une fois encore, mais cette fois fut la dernière, nous reprîmes la grande redoute. Menschikoff lui-même, les princes impériaux, les généraux Dannenberg et Vlastof, l'état-major, tout le monde, enfin, partagea ici les dangers de nos troupes, et si la bravoure seule eût pu réparer la journée perdue, la victoire serait assurément restée aux Russes.

Mais le moment était passé; il ne fallait plus songer à gagner la partie, les ennemis recevaient à chaque instant de nouveaux renforts, et, disons toute la vérité, ils se battaient aussi comme des lions. A la fin, les forces de nos soldats s'épuisèrent; le régiment Vladimir, la dernière réserve qui nous restât encore, dut s'avancer pour couvrir la retraite des bataillons que nous avions au milieu du feu, et ce fut au moment où il se mettait en marche que je fus blessé, de sorte que je ne vis plus rien de ce qui se passa ensuite.

Le régiment Vladimir aurait encore exécuté depuis plusieurs attaques, mais ces attaques avaient uniquement pour but de donner aux autres troupes le temps de descendre, sans être inquiétées, dans la vallée d'Inkerman. Quelques détachements de la colonne

Soïmonoff étaient arrivés à la ville avant moi ; le gros de cette colonne était néanmoins encore sur les mamelons et combattait toujours, mais à coup de canon seulement. Toutefois il put opérer sa retraite tranquillement, tandis que celle de la seconde colonne fut inquiétée par l'artillerie ennemie. Une tentative des chasseurs français à cheval contre les derniers bataillons du régiment Vladimir échoua, avant même d'avoir été sérieusement exécutée.

Le maintien et le sang-froid de ce régiment, en couvrant la retraite, sont généralement loués en des termes tout à fait exceptionnels ; mais il est certain qu'il n'a pas pu se comporter mieux que les autres troupes ; car, en fait de courage et de bonne volonté, tout le monde, dans l'armée russe, depuis le général en chef jusqu'aux fifres, a rempli son devoir à Inkerman.

JUSQU'À LA RETRAITE DE MENSCHIKOFF.

5-17 janvier 1855.

L'hiver sévit de toute sa force contre les ennemis ; les vallées sont jonchées d'un pied de neige, et le vent glacé du nord souffle avec fureur sur ce plateau découvert et inhospitalier, où campent, dans des tentes de peaux ou même sans tentes, les troupes anglo-françaises.

La misère semble être à son comble dans cette armée autrefois si fière et si richement pourvue : les nombreux déserteurs, qui, sous forme de piquets, viennent

assez fréquemment trouver nos avant-postes, en font des récits que confirment pleinement, du reste, les joues pendantes et les uniformes en haillons des prisonniers, qui chaque jour ou plutôt chaque nuit sont amenés par nos infatigables troupes légères et par la garnison toujours en alerte de nos ouvrages extérieurs. Ces malheureux ne savent pas comment exprimer ce qu'ils ont souffert dans le camp, et l'on n'a qu'à jeter un regard sur les pantalons de toile blanche des Anglais, pour croire tout ce qu'ils racontent du désordre, de la négligence, de l'incurie qui règnent dans leur armée, et des infâmes trafics de ses fournisseurs.

Après les expériences de la campagne de 1812, la chose ne semblait plus possible, et cependant il est positif et hors de toute contestation que les troupes anglaises ont débarqué en Crimée sans pantalons de drap, avec une seule paire de bottes aux jambes, et que jusqu'à ce jour, 17 janvier 1855, l'administration militaire n'a pas encore trouvé le temps de remédier à ce mal. Il eût été pourtant si facile de faire venir en quelques jours tous les objets d'équipement, que, pour ne pas trop charger les troupes, on avait laissés à Varna! Mais la chose a sans doute paru trop simple à messieurs de l'iuteudance, ou peut-être y ont-ils vu des obstacles quelconques! Voilà donc une vaillante armée qui dépérit là devaut nos yeux; car, si ce trantran continue encore cinq ou six semaines, des 30,000 Anglais qui ont touché terre dans ce pays au mois de septembre, il n'en restera certainement pas 5,000.

Il paraît que les choses vont mieux chez les Fran-

çais. Ce peuple est vraiment né pour la guerre! Ils souffrent aussi, mais ils savent s'accommoder facilement aux circonstances et prendre le bon côté de tout. Leurs officiers donnent l'exemple aux soldats, ce qui est loin d'avoir lieu chez les Anglais, car, ainsi que le prouvent les deux ou trois cas où l'absence des chefs a eu pour résultat la déroute ou la prise de divisions entières, il paraît régner dans cette armée de singulières idées sur les devoirs des officiers, ce qui, du reste, par la manière dont on y arrive aux grades supérieurs, n'a rien qui doive beaucoup étonner.

Nos affaires ne sont pas non plus dans un trop bon état. Nos troupes, il est vrai, ne manquent de rien; elles sont suffisamment pourvues d'habits et de chaussures, et logent dans de bons quartiers, tandis que l'ennemi campe à la belle étoile; mais on n'en est que plus inquiet sur l'état du général en chef, qui semble s'aggraver de jour en jour. Menschikoff, en effet, est toujours souffrant; il est devenu plus inaccessible que jamais, et, pour cacher sa position aux soldats, il habite depuis quelque temps un bateau à vapeur ancré au milieu du port. L'armée, privée de son chef, est là inactive et indécise, attendant avec impatience dans Sébastopol ou dans les environs, à Baktchisaraï et entre cette ville et Simphéropol, dans l'intérieur du pays; mais comme personne n'ose prendre sur soi la responsabilité de décisions qui n'appartiennent qu'au chef, on ne fait absolument rien pour profiter de la mauvaise position de l'ennemi, nonobstant les nombreux renforts qu'on a reçus, car, depuis la bataille d'Inkerman,

outre les troupes de Pérécop, il est arrivé ici deux divisions d'infanterie et la troisième division de cavalerie légère du troisième corps d'armée, trois régiments de dragons, beaucoup de troupes irrégulières, une partie de la réserve du Caucase et de grands corps de troupes de remplacement. On n'a pas même tenté la moindre chose sur Eupatoria, quoique les récits de tous les transfuges et prisonniers et tous les rapports venus d'ailleurs s'accordent à dire que les alliés ont le projet de débarquer sur ce point de grandes masses de troupes avant l'arrivée du printemps et que ce qui est arrivé lors du premier débarquement dût commander plus de circonspection à l'approche du second.

Peut-être qu'à l'arrivée du général Osten-Sacken, annoncée comme très prochaine, les choses prendront une meilleure tournure ; mais on ne sait pas encore très bien la position qu'il aura ici. Ce qui prouve, du reste, jusqu'à quel point la division dans le commandement supérieur empire la situation, c'est que le général Gortschakoff III, pour faire le général en chef, depuis qu'il commande le corps d'armée de Liprandi, s'est contenté d'élever un fort retranché contre Kamara et la redoute n° 1, et n'a rien entrepris du tout contre Balaclava . . . .
. . . .

29 janvier - 10 février.

Le général Osten-Sacken est ici depuis plusieurs semaines, et la position n'a pas changé. Le général Gortschakoff a dû seulement céder de nouveau la place

au général Liprandi, et presque toutes les nuits ont lieu des sorties plus ou moins nombreuses, qui, d'ordinaire, coûtent beaucoup de sang et n'amènent que de bien faibles résultats.

Ce que j'ai prédit, il y a un mois environ, sur les Anglais, s'est vérifié presque à la lettre. Les restes de l'armée anglaise, d'après ce qu'assurent les prisonniers et les déserteurs, s'élèvent à peine à 5 ou 6,000 hommes, qui, obligés de quitter le champ de bataille, campent à ce moment à Balaclava, où ils attendent des renforts. Ceux que les Français viennent de recevoir, ont déjà pris leur place assignée, et ils piochent et travaillent aux parallèles, sans que l'on s'aperçoive d'ici que les travaux du siége aient fait un pas.

Notre négligence, relativement à Eupatoria, a déjà porté ses fruits. Le 3 de ce mois, 10,000 Turcs ont débarqué sur ce point, et, suivant des rapports dignes de foi, 20,000 autres doivent les suivre, sous la conduite d'Omer Pacha. S'il faut en croire les secrets que l'on se confie doucement à l'oreille, car Osten-Sacken n'entend pas, dit-on, raillerie sur ces sortes de choses, un coup de main serait prochainement exécuté par nous contre cette ville.

Pour ce qui me regarde, je ne sais véritablement pas ce qu'il en est de moi; car, pour le moment, je n'occupe aucun poste et vis tranquillement, retiré dans mon intérieur. Immédiatement après ma première sortie, au commencement de janvier, je me mis de nouveau à la disposition du commandement général, mais jusqu'ici je n'ai pas reçu de réponse. Men-

schikoff, à qui j'ai demandé une audience, me l'a refusée, et le général Osten-Sacken ne paraît pas vouloir de moi. On ne me fait de nouveau presque plus de visites, et au café, dans tous les lieux de réunion des officiers, on évite mon abord, de sorte que je suis à peu près seul la plupart du temps, et que je me vois réduit à l'unique société de mon Ivan, mon fidèle serviteur . . . .

. . . .

3-15 février.

L'attaque contre Eupatoria, ainsi que l'annoncent les nouvelles qu'on vient de recevoir, a réellement eu lieu avant-hier, 13 février; mais elle a été repoussée par les Turcs qui occupent maintenant cette place. Au quartier-général on parle de 500 morts ou blessés, tandis que dans la ville et dans le camp on fait monter à plus de 2,000 le nombre des hommes que nous avons perdus dans cette affaire. Le plan et la conduite de cette entreprise sont généralement attribués au général Osten-Sacken et l'on affirme partout que Menschikoff y est complétement étranger.

On parle beaucoup d'une certaine mésintelligence entre les deux généraux, et s'il faut conclure quelque chose de cette circonstance, que les mesures de l'un sont souvent modifiées ou supprimées par ordre de l'autre, il semblerait que les rapports sont réellement très tendus entre eux. On ne sait, néanmoins, rien de plus là-dessus, et peut-être ne serait-il pas prudent, avec le caractère d'Osten-Sacken, de vouloir aller au

fond de cette affaire. — Quant à ma propre position, elle est toujours la même. . . . .
. . . .

10-22 février.

La nuit dernière, Menschikoff a fait élever une redoute à droite du ravin de Kilène, presque au milieu du champ de bataille d'Inkerman, dont elle commande presque toute l'étendue. Toutes les fortifications que les Alliés ont construites pour défendre leur camp et couvrir l'accès du plateau de Sébastopol, deviennent par là inutiles; car, sous le couvert de cet ouvrage, nos divisions peuvent à chaque instant attaquer par derrière et détruire ces fortifications, sans courir de danger sérieux, ou même nous pouvons encore avancer nos retranchements et forcer ainsi l'ennemi à nous attaquer, au lieu de le provoquer incessamment au combat. En vérité, c'est une excellente pensée qu'a eue Menschikoff de pousser de plus en plus nos ouvrages dans le cœur du camp ennemi et de présenter ainsi aux Alliés une partie qu'ils ne peuvent éviter et où les chances ne sont pas pour eux. L'exécution de cette heureuse idée aura pour résultat de faire entrer le siége dans une phase toute nouvelle.

Dans la ville, il règne une grande joie sur la réussite de ce coup, et la gloire de l'amiral, qui avait beaucoup baissé dans ces derniers temps, n'a jamais été aussi généralement reconnue qu'elle l'est aujourd'hui. Tous ceux à qui leur position a pu le permettre ont déjà voulu voir de leurs propres yeux le travail de la

nuit dernière ; c'est, en effet, quelque chose de merveilleux, ce que notre génie a exécuté dans le court espace de minuit au lever du jour. Le retranchement est là debout et solide, et ses canons lancent déjà des bordées sur les Français, qui n'ont pas dû être agréablement touchés de la surprise qu'on leur a ménagée.

Il était temps, du reste, que l'on remédiât d'une façon quelconque au mauvais état de nos ouvrages sur ce point, le plus faible de toute la forteresse. La tour Malakoff, la clef de notre position à l'est de Sébastopol, ébranlée dans ses fondements par les coups répétés de l'artillerie ennemie, menace ruine, et si elle venait à être prise, le faubourg de Karabelnaïa, le port militaire et peut-être la ville tout entière tomberaient au pouvoir des Alliés.

On s'attend, du reste, d'un moment à l'autre, à un assaut contre l'ouvrage que l'on vient de construire, et toutes les mesures ont été prises dans cette prévision. Deux régiments entiers sont logés dans le retranchement ou campent dans le ravin qui est par derrière, et à l'entrée de ce ravin se trouvent encore huit bataillons, prêts à appuyer, au besoin, ce premier corps avancé. Jusqu'à ce moment, midi, il n'y a eu entre la garnison de notre ouvrage et l'ennemi que de légères escarmouches, et lorsque je suis sorti, nos troupes paraissaient plutôt attendre l'attaque que vouloir la commencer elles-mêmes . . . .
. . . .

11-23 février.

La nuit s'est passée tranquillement. Le retranchement avancé a été fortifié encore par quelques ouvrages qu'on y a ajoutés, et, d'après ce que m'a dit confidentiellement un officier du génie, on projette d'élever, la nuit prochaine, à gauche du ravin de Kilène, une seconde redoute, en face de la grande batterie que les ennemis ont de ce côté. . . . .
. . . .

Nuit du 12 au 13 (24-25) février.

Sur les mamelons à l'est de la ville, un combat acharné a lieu en ce moment. L'ennemi a évidemment attaqué notre nouvelle redoute ou la tour Malakoff. La lutte dure déjà depuis plus d'une heure. On n'en a pas encore des nouvelles . . . .
. . . .

13-25 février.

Les Français ont effectivement tenté cette nuit de prendre d'assaut la nouvelle redoute et la tour Malakoff, mais ils ont été vigoureusement repoussés sur tous les points. J'arrive à l'instant même des lieux où s'est passé le combat ; notre redoute est toujours debout et intacte ; les palissades seules ont été renversées en plusieurs endroits, ce qui prouve combien la lutte a été acharnée et le danger sérieux. Il s'en est peu fallu, en effet, que la victoire soit restée à l'ennemi ; car deux de ses bataillons s'étaient déjà établis sur le der-

rière de la redoute, dans le ravin de Kilène, et nos troupes ont dû faire des efforts suprêmes pour les en déloger. Tous les blessés de ce détachement, au nombre de 70 à 80, un capitaine, un lieutenant, 29 soldats valides ont été faits prisonniers. Près de 150 cadavres ennemis, la plupart de zouaves ou de soldats du 19e bataillon des chasseurs et du 3e régiment d'infanterie de marine français gisent étendus dans le ravin et près de la redoute. Nos pertes ne sont pas non plus tout à fait insignifiantes : nous aurions eu 300 morts ou blessés.

. . . .

15-27 février.

Hier en plein jour et sans que rien y eût le moins du monde donné occasion, le monogramme de l'empereur, tracé à fresque sur la tour du palais du gouverneur de cette ville, s'est tout à coup détaché avec la couche de plâtre qui le supportait, et s'est brisé en mille pièces sur le pavé de la rue. Cet événement tout à fait extraordinaire est regardé par la foule comme de mauvais augure, et le clergé, pour éloigner de la ville le danger qui semble, en conséquence, la menacer, a ordonné plusieurs jours de jeûnes et de prières.

Depuis le dernier assaut, l'ennemi n'a plus rien entrepris ; les mines qu'il avait poussées pendant un certain temps avec beaucoup d'activité, auraient même été abandonnées. Il paraît avoir abandonné aussi les ouvrages du bord septentrional du plateau. . . . . .

. . . .

19 février-3 mars.

La redoute à gauche du ravin de Kilène est terminée. Les ouvrages à droite ont été étendus et poussés encore plus avant.

L'ennemi a déjà plusieurs fois essayé ses fusées d'invention nouvelle, avec lesquelles, suivant le dire des prisonniers, il pense faire sauter nos ouvrages. Jusqu'à présent, ces essais n'en sont pas moins restés sans résultat d'aucune espèce. . . . .
. . . .

25 février-9 mars, 3 heures du soir.

Le bruit se répand en ce moment dans la ville que l'empereur Nicolas est mort le 2 de ce mois à Saint-Pétersbourg ; mais on n'a encore rien de certain à ce sujet. La foule voit, cependant, entre cet événement et la chute du monogramme impérial un enchaînement naturel et s'abandonne à toutes sortes de craintes . .
. . . .

Même jour, 4 heures du soir.

Tous les généraux ont été convoqués auprès de Menschikoff. Dans l'état de réclusion où vit le prince, c'est une circonstance, qui semble annoncer quelque événement tout à fait grave . . . .
. . . .

6 heures du soir.

L'empereur est mort! — Les troupes ont déjà prêté serment au nouveau souverain, Alexandre II. — La

confusion est partout dans la ville; les soldats craignent qu'une paix déshonorante ne vienne détruire tout ce qu'ils ont fait pour la défense de Sébastopol. On attend avec la plus grande impatience des nouvelles de Saint-Pétersbourg . . . .
. . . .

2-14 mars.

Le manifeste du nouvel empereur vient d'arriver; il annonce la continuation de la guerre, mais la démission du général en chef Menschikoff est acceptée, et au lieu d'Osten-Sacken, Gortschakoff II, qui avait jusqu'ici commandé notre armée de terre, a été nommé pour le remplacer. Maintenant, que va-t-il advenir, et que signifie cette nomination, à laquelle personne ne s'attendait?

DEPUIS LE MILIEU DE MARS JUSQU'A LA FIN D'AVRIL.

10-22 mars.

Les derniers huit jours ont été riches de combats et féconds en événements de plus ou moins d'importance. Les principaux sont l'arrivée du prince Gortchakoff, le nouveau commandant en chef de toutes les forces russes en Crimée, qui a fait son entrée dans la ville avant-hier soir, et la mort du vice-amiral Istomine, qui, comme son prédécesseur et ami, l'amiral Korniloff, a été frappé, le 19, dans ce même fatal bastion n° 3. Aujourd'hui ont eu lieu les funérailles de ce vaillant soldat, et j'en arrive à l'instant même. La cérémonie ne s'est pas, néanmoins, passée sans trouble,

car les assiégeants, qui, de leurs batteries sur les mamelons qui dominent le port militaire, peuvent plonger dans l'intérieur de la ville, ont lancé sur le convoi des bombes, dont une est tombée au milieu des hommes du 34e équipage de la marine commandés pour le service d'honneur et en a blessé deux ou trois.

Tout le monde est indigné ici que les ennemis n'aient pas craint de tirer sur un convoi funèbre ; il paraît que les Anglais, à qui appartiennent les batteries dont il vient d'être parlé, veulent se venger sur nos morts de n'avoir rien pu contre nos vivants ! Depuis quelque temps, du moins, ils se sont mis à jouer avec les corps de nos soldats abandonnés sur le champ de bataille, et dernièrement encore ils n'ont pas rougi de dépouiller un de nos morts et de le vêtir ensuite de l'uniforme russe des grandes parades, pour le planter debout contre le revêtement de leurs fossés. Ils pensaient sans doute attirer, par ce révoltant spectacle, quelques-uns de nos soldats jusque sous le feu de leur tirailleurs, cachés derrière le parapet; mais tout s'est passé autrement que l'avaient prévu ces nobles messieurs; car à peine le corps avait-il été exposé d'une façon si dégoûtante, qu'un de nos matelots, qui s'était glissé, sans être aperçu, jusque dans les lignes ennemies, s'en empara, et comme les Anglais s'apprêtaient à punir cet acte de généreuse témérité, ils rencontrèrent les carabines de nos Tchernomoriens, qui manquent rarement leur but. Notre brave matelot put regagner son quartier sans avoir été atteint, mais le

corps, qu'il avait chargé sur ses épaules pour se garantir, fut percé de quatre balles.

Du reste, depuis la fin du mois dernier ou le commencement de celui-ci, qu'ils sont rentrés dans leurs positions, les Anglais jouent un triste rôle. Leur inhabileté dans la petite guerre et la négligence qui continue de régner dans le service de leurs avant-postes donnent à nos troupes légères et à nos volontaires une grande supériorité sur eux, et il ne se passe pas de nuit que ces infatigables enfants de la steppe ne leur fassent éprouver quelques dommages. Les Anglais ne montrent pas plus d'activité dans les travaux du siége ; car ce sont les Français que l'on voit presque tous les jours occupés à faire leur besogne, et ce que les prisonniers racontent de la paresse et de l'insouciance des soldats britanniques, de l'ignorance et du laisser-aller de leurs officiers, dépasse tout ce qu'on peut en croire et prouve combien ces orgueilleux insulaires ont perdu dans la considération de leurs alliés. Pour ce qui est de nos soldats, depuis leur première rencontre avec les Anglais, ils ne les avaient pas tenus très haut dans leur estime, quoiqu'ils rendissent justice à leur courage; aujourd'hui, ils le leur contestent même, et ils en sont venus au point de mettre au niveau des Turcs ces ennemis jadis si redoutés. Il en est tout à fait autrement des Français ; car nos Russes les regardent comme des ennemis dignes d'eux, sous tous les rapports, et ils ne cherchent pas seulement à rivaliser avec eux de bravoure et de persévérance, mais à lutter encore de courtoisie et de générosité, ce qui

donne souvent lieu à des actes de magnanimité et quelquefois d'enfantillage, de part et d'autre.

On raconte ici maintes scènes des deux genres; mais ce que l'on vante, néanmoins, le plus, c'est la bravoure. Quelques centaines d'écervelés, qui, sous le nom de volontaires, ont fini par se grouper dans nos ouvrages extérieurs et qui ne manquent pas une sortie, ont soin de fournir les occasions. Les traits de dévouement à la spartiate et de mépris généreux de la mort ne sont pas rares non plus. On dirait vraiment que, avec ce siége, a commencé pour la Russie un âge héroïque, car c'est presque incroyable ce qui a été déployé d'énergie par le soldat et le matelot russes durant le cours de cette lutte gigantesque. Chaque corps de troupes se dispute la garnison des retranchements les plus exposés au feu de l'ennemi, comme on ferait de postes d'honneur, et il est rare qu'il ne s'élève même des discussions entre la garde qui descend et celle qui monte, l'une se plaignant qu'on vienne la relever avant l'heure, et l'autre, qu'on ne se presse pas comme on devrait de lui céder la place. Mais rien encore ne surpasse ce que l'on voit lors des sorties: c'est à qui aura l'honneur d'y prendre part, et il n'est plus possible de faire appel aux volontaires des régiments et de la marine, car les mesures les plus sévères de la discipline russe deviennent insuffisantes à maintenir l'ordre et la tranquillité parmi les prétendants sans nombre.

Depuis longtemps, toutefois, ce ne sont plus seulement les soldats qui affrontent la mort ; car les nou-

veaux bataillons arrivés ont été suivis de beaucoup de familles d'officiers et de soldats, d'un grand nombre de prêtres, fournisseurs et autres employés d'administration, marchands et trafiquants de toutes sortes, ainsi que d'une partie des anciens habitants, et il s'est formé petit à petit dans Sébastopol une population nouvelle, dont tous les individus rivalisent de zèle et de dévouement avec nos plus braves guerriers. Il y a ici des prêtres qui accompagnent les troupes dans le combat, que l'on voit même à leur tête, la croix à la main, dans les moments les plus dangereux, et qui, au milieu d'une grêle de balles, distribuent aux mourants les derniers secours de la religion. Il y a des femmes et des jeunes filles qui se sont consacrées au soulagement des blessés et des malades, et qui, le jour et la nuit, sont constamment là, ne quittant jamais les hôpitaux. Tous ces milliers de personnes cherchent à se rendre utiles le plus possible, chacun suivant ses moyens, et ne contribuent pas peu, du reste, au bon état de la défense.

Quelques-unes des dames de nos officiers supérieurs recevant chez elles en soirée, il s'est formé peu à peu dans cette place une sorte de société, dont les combattants ne peuvent guère profiter, il est vrai, à cause du peu de temps qui leur reste, mais qui n'en exerce pas moins une grande influence sur les affaires. Ces cercles sont comme un lien qui rattache Sébastopol au reste de la Russie, et le désir d'être cité dans leurs causeries est pour ceux-là mêmes qui ne paraissent jamais dans ces cercles un encouragement à bien faire, de façon

que l'émulation toujours nouvelle puisée à cette source a fini par maintenir dans l'armée l'enthousiasme martial à une même hauteur.

Le courage de nos braves ne trouve pour le moment à s'exercer que dans la petite guerre; car, depuis la journée d'Inkerman, il n'a pas été donné d'autre bataille, et il n'y a pas apparence que, avant le printemps, nous ayons de grandes opérations. Les fortifications que l'ennemi a élevées autour de son camp seraient si étendues, qu'une attaque de notre part nous coûterait énormément, sans nous mener à rien, de sorte que le danger qui résulterait pour Sébastopol de toute grande entreprise malheureuse nous oblige à nous tenir simplement sur la défensive. Jusqu'à ce que l'ennemi ait reçu les renforts qu'il attend, il ne pourra guère entreprendre non plus, de son côté; car nos troupes, sur tous les points, sont aussi fortement retranchées que possible, et avec les 80 ou 90,000 hommes, qu'ils auraient, d'après les dernières nouvelles, les Alliés ne peuvent pas plus songer à attaquer en rase campagne qu'à continuer le siége. On raconte cependant qu'ils espèrent avoir, au commencement de mai, une armée de 200,000 hommes, et qu'ils ne pensent à rien moins qu'à conquérir toute la Crimée, ce qui promettrait, pour l'été prochain, une campagne tout à fait grandiose, les forces que nous avons dans Sébastopol ou aux environs n'étant pas de moins de 100,000 à 120,000 hommes, sans compter les troupes de Pérécop et d'Eupatoria.

Ce n'est cependant que par approximation et en

recomposant les différents corps de troupes que je sais positivement être ici, qu'il m'est permis d'évaluer à ce chiffre nos forces de la défense. Nous avons, en effet, tout le 3e et tout le 4e corps d'infanterie, une division du 5e et deux du 6e, une grande partie de la réserve du Caucase, deux ou trois divisions de la réserve nouvellement levée, de 14 à 16 bataillons tchernomoriens, géorgiens, caucasiens et grecs, 6 ou 8 régiments de cavalerie, les équipages de la marine, 10 ou 12 régiments de Cosaques et une immense artillerie. On dit, toutefois, qu'il y a encore au dehors, dans les divers camps de notre armée d'observation, depuis le fort de Sévernaïa jusqu'à Baktchisaraï, ainsi qu'à Tchorgoun et à Kamara, outre les troupes que je viens de nommer, le 2e corps d'infanterie et le 7e de la même arme, composé de la nouvelle réserve, et que des détachements du 1er et du 8e corps se trouvent devant Eupatoria, tandis que les réserves avec tout le 2e corps d'armée et une partie du 1er corps de cavalerie seraient à Pérécop. Je ne saurais dire ce qu'il y a de vrai dans tout cela, attendu que je ne suis pas sorti de Sébastopol depuis plusieurs mois; mais j'ai peine à croire que les choses soient telles, du moins pour ce qui concerne les troupes indiquées comme faisant partie de nos campements extérieurs, car nous aurions certainement vu arriver ici de temps en temps des soldats ou des officiers appartenant à ces corps, et nous n'en avons encore vu aucun.

Il est cependant possible que les 1er et 2e corps d'armée, qui étaient restés jusqu'à ce jour en Pologne,

pour surveiller les mouvements des Autrichiens, soient déjà en marche pour la Crimée ; car on assure de toutes parts que les différends, qui étaient en suspens entre la Russie et l'Autriche, sont maintenant tout à fait aplanis, et que cette dernière puissance a déjà remis son armée sur le pied de paix. Chaque corps d'armée russe comprenant, en principe, 63,591 hommes, si, en tenant compte des maladies et des pertes déjà survenues, on réduit le chiffre nominal à un effectif réel de 36,000 hommes pour chacun des corps d'armée présents, on aura, pour total général des forces réunies ici, un nombre de 200,000 à 250,000 hommes, ce qui suffit grandement pour empêcher d'aboutir les projets des Alliés contre cette ville ou la péninsule, quand même ils auraient une armée de 200,000 hommes.

Ainsi, l'espérance des Anglo-Français de sortir vainqueurs de cette lutte, dans laquelle il s'agit pour eux de la conquête de Sébastopol, repose, comme on voit, sur de très faibles bases ; car, malgré un siége de plus de six mois, ils ne sont pas plus avancés que s'ils n'avaient rien fait du tout. Ils sont plutôt, en ce moment, assiégés, dans leur position, qu'assiégeants ; car, tandis qu'ils n'ont pas fait un pas en avant, nous nous sommes, au contraire, rapprochés d'eux, et ils ont même dû abandonner certains points importants de leur ligne de fortification. Lorsque, après avoir reçu leurs renforts, ils voudront reprendre l'offensive, il leur en coûtera très certainement beaucoup de peine et beaucoup de monde, pour reconquérir seulement le terrain que nous

leur avons enlevé petit à petit, après quoi ils auront encore et toujours devant eux nos ouvrages, infiniment plus forts aujourd'hui, et contre lesquels ils ont échoué dans des circonstances bien plus favorables pour eux.

Quant à leur projet de campagne dans l'intérieur du pays, je ne saurais, en ma qualité de civil, émettre là-dessus un jugement; mais il me semble qu'elle ne présente aucune chance de succès. La position de Sébastopol est peu favorable à ces grands plans de conquête que méditeraient en ce moment les Alliés; car, quoique, par quelque manœuvre hardie, par un investissement ou par suite d'une bataille, notre armée fût contrainte d'abandonner ses positions actuelles, elle en trouverait bientôt de nouvelles au milieu des montagnes environnantes, tandis que, en s'éloignant de la côte, les ennemis éprouveraient mieux encore qu'ils ne l'ont fait jusqu'à ce jour la supériorité de notre cavalerie et de nos troupes légères. Où prendre des subsistances pour une armée de plus de 100,000 hommes, dans un pays où ils ne possèdent absolument rien en dehors de leur camp? Et comment entretenir des communications avec le reste de l'armée, là où tous les chemins, tous les sentiers, les ravins, les vallées et les montagnes, les bois et les marais sont parcourus en tous sens par nos intrépides tirailleurs? Sans leur flotte, les Alliés auraient, depuis longtemps, faute du nécessaire, abandonné le siége, et peut-être même se seraient-ils rendus à merci: or, s'ils s'engagent dans l'intérieur du pays, ils seront bien obligés de renoncer à cet appui. Il faudra donc

qu'ils abandonnent leur base d'opérations, pour en prendre une nouvelle; mais où en auront-ils une qui leur offre les avantages de celle qu'ils occupent ? Du reste, avec la bravoure de nos soldats, qui vaut bien la leur, il n'est pas certain que, dans le cas d'insuccès, ils retrouvassent leur ancienne base; car les chances de la guerre sont variables, et si nous pouvons perdre actuellement dix batailles en rase campagne, sans nous en trouver plus mal, un seul combat perdu, dans l'intérieur des terres, mettrait les Alliés dans une position fort critique et peut-être désespérée.

Cette manière d'envisager les choses ne m'est pas, du reste, particulière; à ce seul titre, je comprends que, ignorant comme je le suis de la position, elle ne mériterait guère que j'y insistasse; mais je ne fais que reproduire la pensée générale de nos officiers. Du côté des Russes, on espère maintenant la victoire avec une sorte d'assurance, et il est certain qu'on peut l'espérer à bon droit; car il n'y a que des fautes grossières de notre part qui puissent permettre à l'ennemi d'arracher des mains de cette armée si forte, si pleine d'enthousiasme et de résolution, que la Russie a concentrée sur ce point, une place, qui, fortifiée par Tottleben, notre grand ingénieur, n'a peut-être pas, après Gibraltar, sa pareille sur toute la terre.

Le prince Gortchakoff, notre nouveau général en chef, a donc là une belle occasion d'acquérir de la gloire, mais il y en a beaucoup qui ne croient pas à son heureuse étoile, et la foule elle-même, soit prévention ou pressentiment, attache à son nom quelque chose

de mauvais augure pour l'avenir. La cause en est sans doute en ce qu'il passe pour un partisan bien décidé de la paix; car la ville commence à se diviser entre les belliqueux et les pacifiques, et tous ceux qui appartiennent à ce dernier parti sont, à tort ou à raison, suspects à la multitude, de sorte que les chefs du parti belliqueux peuvent être considérés aussi comme les chefs du parti populaire. Or, dans la place comme à l'armée, le général Osten Sacken, qui jusque-là avait été fort peu aimé, et l'amiral Nakhimoff passent pour être à la tête des partisans de la guerre et sont aujourd'hui, comme tels, idolâtrés de leurs soldats. Ce sont, à la vérité, des hommes de fer, et ils méritent certainement au plus haut degré l'amour et le respect que les officiers et les soldats ont pour eux. Des héros comme ceux-là sauront toujours, même dans les circonstances les plus malheureuses, forcer l'estime et la confiance de tout le monde.

Durant l'interrègne qui a eu lieu entre le départ du prince Menschikoff et l'arrivée de son successeur actuel, Osten Sacken et Nakhimoff se partageaient le commandement supérieur, celui-ci présidant à la défense de la ville, tandis que l'autre conduisait les sorties et toutes les opérations de l'attaque. Tous les deux ont montré, dans cette occasion, ce que peuvent deux énergies aussi fortes, lorsqu'elles agissent avec la même pensée, et l'ordre du jour par lequel le nouveau général en chef a inauguré, hier matin, son commandement, ordre qui maintient ces deux officiers supérieurs dans leurs rôles respectifs, a causé partout une

grande et sincère satisfaction. Le prince Gortchakoff ne pouvait certainement pas mieux débuter, pour détruire les préventions que l'on a contre lui ; encore quelques mesures comme celle-là, et il sera tout à fait rétabli dans l'opinion. Du reste, pour fêter l'arrivée du général, j'ai entendu dire qu'on devait exécuter, cette nuit, une grande attaque contre les redoutes et les batteries dressées par l'ennemi en face des ouvrages russes nouvellement construits devant la tour Malakhoff, et je me promets de suivre l'état-major pour assister enfin à un de ces sanglants combats qui se répètent presque toutes les nuits sur le même point.

L'espérance que tout le monde avait conçue, lorsque, vers la fin du mois dernier, nous eûmes élevé des redoutes sur le mont Sapoun, de voir l'ennemi abandonner forcément ses ouvrages de l'est et du nord du plateau de Sébastopol, par suite de l'avancement de nos fortifications, n'a pas été réalisée. Nous avons conquis du terrain, pour pouvoir avancer encore ; mais les Alliés ne s'en sont que plus fortement consolidés dans leurs positions, et le combat n'a pas de cesse dans l'espace libre qui se trouve entre nos lignes et les leurs. Nos volontaires, ces jeunes écervelés dont j'ai parlé tout à l'heure, et les tirailleurs tchernomoriens prennent maintenant ici leurs ébats, et ce que mon Ivan, qui rôde dehors des journées entières, pour le plaisir de boire avec ses compatriotes et de se frotter avec les chasseurs français, me raconte des tours que se jouent les deux partis, rappelle, dans les détails, l'Iliade et les récits des combats que les Européens ont

à livrer avec les naturels de l'Amérique occidentale.

Il y aurait notamment vers le milieu du champ de bataille accoutumé, au-dessous de la berge occidentale du ravin de Kilène, une source dont la possession serait une cause incessante de combats acharnés. Or, quand les combattants sont épuisés par la soif, ils suspendent la lutte d'un commun accord et vont boire ensemble, amis et ennemis, à cette même source, pour reprendre, une minute après, le combat avec plus d'animation et d'entrain. Nous n'avons affaire de ce côté qu'aux chasseurs français à pied, aux zouaves et aux tirailleurs indigènes d'Afrique ; les fusiliers anglais n'aiment pas ces escarmouches et se tiennent prudemment à distance. Cependant il arriverait de temps en temps que les Français, par négligence ou dans l'intention toute bienveillante de procurer aux Anglais une heureuse occasion de faire connaissance avec nos enfants perdus, laisseraient ces derniers pousser jusqu'aux lignes anglaises, ce qui rend nos vauriens comme fous de bonheur, quoique, au retour de ces excursions, ils rencontrent d'ordinaire les Français qui leur font payer cher le plaisir.

Il ne se passe pas de jour qu'on ne raconte quelque nouvel épisode de ces combats, dont l'intérêt est si grand, car, bien que toujours sanglants et meurtriers, ils forment le seul côté agréable et plaisant du siége. Tantôt, pour tromper l'ennemi, nos soldats jettent leurs chemises sur leurs uniformes et courent, semblables à des fantômes, sur ces champs couverts de neige ; tantôt, cachés en embuscade, ils attendent les

rondes françaises et anglaises, pour les attaquer au couteau ou les prendre au lacs. D'autres fois, au contraire, ce sont eux qui donnent dans les piéges qu'on leur a adroitement tendus et qui se laissent prendre, comme des bêtes sauvages, dans les fossés couverts de paille et de branchages qu'on a préparés pour eux : à la fin, cependant, toutes ces innocentes plaisanteries se terminent d'ordinaire par une bonne mêlée. Le gros de la troupe et les canons se mettent ensuite de l'affaire. Mais en voilà assez pour aujourd'hui ; il est huit heures, et si je ne veux pas laisser passer l'occasion tant désirée d'assister une fois à un de ces grandioses combats de nuit, il faut que je me hâte d'aller au lieu de rassemblement. . . . .
. . . .

12-24 mars.

Le combat de cette nuit ne m'a satisfait qu'à demi, ce qui provient sans doute de ce que je m'étais attendu à des choses dont je m'exagérais l'idée. Je ne sais vraiment pas et j'ai peine à m'expliquer maintenant comment j'ai pu me laisser aller à cette illusion, mais il est positif que je n'espérais rien moins que de voir se vérifier sous mes yeux tout ce qu'on ne cesse de raconter, dans nos réunions, de l'héroïsme de nos soldats, et je ne pensais pas que, de la position favorable que j'avais prise, je n'aurais tout bonnement qu'à suivre comme toujours les mouvements généraux de nos troupes. Il est vrai que l'obscurité, souvent presque impénétrable, qui a régné tout le temps de

l'action, ne m'a guère permis de voir ce qui se passait et de suivre les détails de l'affaire, ce qui m'oblige, quoique témoin oculaire, de recourir aux ouï-dire, pour en pouvoir faire le récit.

D'après ce que racontent ceux de nos officiers qui ont pris part au combat, nous aurions fait éprouver à l'ennemi une perte énorme en hommes et en matériel; nous aurions enlevé ses canons, détruit ses nouveaux ouvrages, fait environ cent prisonniers, parmi lesquels un colonel anglais et plusieurs autres officiers, et remporté, en un mot, une victoire complète. Pour ce qui est des prisonniers, le fait est positif, car ils avaient d'abord été déposés dans la tour Malakhoff et ont été amenés en ville aujourd'hui matin, de sorte que tout le monde a pu les voir; mais quant à la destruction des nouveaux ouvrages et à l'enclouure des canons qui s'y trouvaient, il faut que, le combat fini, les Français aient déployé, durant le reste de la nuit, une activité incroyable, ou qu'il se soit glissé quelque peu d'exagération dans le récit de nos officiers, car, au lever du jour, les redoutes en question ne présentaient pas trace d'endommagement et le feu de l'ennemi n'a pas cessé un seul instant de toute la journée d'hier.

En tout cas, il est certain que si nous avons obtenu des avantages, nous les avons payés cher; car, à en juger par le nombre de nos blessés, ramenés ici, nos pertes ne doivent pas être de moins de 12 à 1,500 hommes, parmi lesquels certainement de 20 à 30 officiers supérieurs. C'est la baïonnette, paraît-il, qui a fait ici encore le plus de victimes, et de

loin même, en effet, on ne pouvait se méprendre sur l'incessante activité de cette arme terrible; car, depuis neuf heures et demie jusqu'à trois heures du matin, tout le temps qu'a duré le combat, il n'y a presque pas eu de fusillade soutenue, et la fixité des combattants sur la même place, les cris et le tumulte qui s'élevaient constamment du milieu du champ de bataille indiquaient assez la nature de la lutte.

L'effet d'ensemble, que produisait ce combat pour le spectateur éloigné, ne manquait pas d'une certaine grandeur, mais il était trop peu varié pour qu'il pût intéresser longtemps. On apercevait dans l'obscurité, à la lueur des feux croisés de nos ouvrages et de ceux de l'ennemi, une masse noire et informe, dont les ondulations bondissaient en avant ou se précipitaient en arrière, et du milieu de laquelle s'élevait un vague et sombre tumulte que dominaient à peine les coups de fusil qui éclataient çà et là. A leur lumière, on distinguait de temps en temps des formes noires qui se mouvaient en désordre; mais les ténèbres venaient soudainement tout envelopper, et l'on ne savait plus si ce qu'on avait vu n'était pas une illusion des sens. Au bout d'un quart d'heure j'avais assez de ce spectacle, et pour tuer le temps, je passai le reste de la nuit à panser nos blessés avec tant de zèle que j'eus à peine le loisir de jeter encore quelques coups d'œil à la dérobée sur le champ de bataille.

Je n'ai pas assisté au départ de nos soldats pour cette affaire, mais je me suis dédommagé à leur retour dans

la ville, lequel a eu lieu au petit jour, du sacrifice inutile que j'avais fait de mon sommeil. Il n'y avait pas là, dans ces bataillons, un seul homme qui ne portât les traces du combat le plus sauvage et le plus acharné. Harassés de fatigue, les soldats se traînaient à la suite les uns des autres, le schako tout déformé ou percé de balles, les habits déchirés, la baïonnette recourbée; mais ils relevaient fièrement la tête en passant devant le général Osten-Sacken, qui les attendait derrière les deux petites tours situées devant le bastion Malakoff, pour les remercier de leur bonne conduite. A cette occasion, l'attachement de nos soldats pour ce chef s'est montré avec éclat; les hourras que poussaient les pelotons en défilant sous ses yeux, couvraient presque le bruit des tambours et des fanfares; les bataillons baissaient devant le général leurs drapeaux, dont la pointe portait encore les touffes d'herbes et de mousse qui prouvaient qu'ils avaient, eux aussi, pénétré dans les ouvrages ennemis. Un détachement des chasseurs du régiment d'Okhotzk amenait avec lui un drapeau de batterie anglais, autre preuve, mais plus glorieuse encore, de courage et de résolution; et nos volontaires enfin, qui fermaient la marche, portaient presque tous à la pointe de leurs baïonnettes en signe de victoire des schakos anglais et français ou des turbans de zouaves.

Il y avait en tout douze ou treize bataillons, la plupart appartenant aux régiments qui composent en ce moment la garnison de Karabelnaya, quelques détachements de nos matelots et des volontaires. Ces derniers,

troupe de toutes nuances, marins pour la plupart ou soldats des divers bataillons de tirailleurs irréguliers qui se trouvent ici, ne rentraient néanmoins dans la ville que pour s'y approvisionner de nouvelles munitions et de vivres, et devaient aller reprendre immédiatement leur poste auprès de l'ennemi.

L'extérieur de ces infatigables guerriers portait les traces évidentes des fatigues et des dangers auxquels ils sont continuellement exposés. Ils étaient crottés des pieds à la tête, et leur barbe hérissée, que le rasoir n'a pas touchée depuis plusieurs mois, et leur chevelure, pendant en désordre sur leur front et sur leurs joues, donnaient à leur figure un aspect des plus sauvages. Au premier abord, on aurait pu les prendre pour une bande de brigands; mais l'œil de feu qui brillait sous ces épais sourcils, leur fier et noble maintien, la propreté de leurs armes, ne permettaient pas de méconnaître ces vaillants guerriers qui tous les jours portaient à l'ennemi des coups si redoutables. Leur chef, tout couvert de poussière et de boue, mais jeune encore, à en juger par sa barbe, et de moyenne taille, me fut désigné comme étant le major Bibekof. Le matelot Koschka, le plus célèbre de ces volontaires, homme dont on raconte des choses presque incroyables et que pour cette raison je tenais surtout à voir, ne se trouvait point alors au milieu d'eux. . . . . .

. . . .

16-28 mars.

Avant-hier notre nouveau général en chef, le prince

Gortschakoff, a fait une ronde autour des remparts, et à cette occasion, il a lui-même, en présence de la garnison sous les armes, attaché la croix de son ordre propre de Saint-Georges sur la poitrine du général Khrouleff, chargé de la défense des nouveaux ouvrages que nous avons élevés devant le bastion n° 1 et la tour Malakoff, et où il s'est déjà distingué, notamment dans la dernière sortie commandée par lui. Au retour du prince à la ville j'ai eu l'occasion de le voir pour la première fois. Il était à cheval sur un beau coursier de couleur baie, dans une attitude presque nonchalante, et paraissait, à en juger par le gracieux sourire de son visage, s'entretenir de choses très agréables avec le général Osten-Sacken qui l'accompagnait. A côté de la figure si fière, si caractérisée d'Osten-Sacken, celle de Gortschakoff n'avait rien que d'insignifiant, et si j'étais le général, je ne me ferais pas trop souvent accompagner d'un homme avec lequel le contraste ne serait pas en ma faveur.

Les ennemis s'occupent, dit-on, avec beaucoup d'ardeur de compléter leurs ouvrages, et l'on pense qu'ils ont l'intention de procéder très prochainement au bombardement tant de fois annoncé déjà. A part ces continuelles escarmouches et les sorties plus ou moins nombreuses qui se renouvellent toutes les nuits, il ne s'est rien passé depuis le combat du 23.

Dans la saison où nous sommes et sous le ciel de Crimée, la nature devrait avoir revêtu sa parure de printemps; mais la pluie qui ne veut pas cesser et les gelées de la nuit ne permettent pas à la végétation de

se montrer, et sur les quelques arbres que la hache de nos sapeurs et les boulets ennemis ont épargnés, on n'aperçoit encore ni feuilles ni fleurs. On dirait que le printemps n'ose pas aborder ces plages, d'où le tumulte des combats semble le tenir éloigné, tant la nature est froide et glacée ! Les vieilles gens assurent qu'on n'a jamais eu ici dans cette saison un temps si rude et si orageux !

L'état de l'atmosphère ne manque pas, naturellement, d'exercer son influence sur les hommes. Tout le monde paraît souffrir, et dans les cafés et les cercles la conversation languit ; c'est à peine si l'on continue de boire et de jouer. L'ennui semble vouloir devenir pour les Russes un ennemi plus dangereux que tous les Anglo-Français et les Turcs pris ensemble. Fasse le ciel que cet état d'attente et de somnolence finisse bientôt d'une manière ou d'autre. . . . .
. . . .

24 mars - 5 avril.

Jusqu'ici la situation est restée ce qu'elle était : on espère néanmoins avoir bientôt une bonne bataille ; car l'activité a remarquablement diminué dans les ouvrages ennemis et l'on assure que les Alliés veulent différer le bombardement projeté jusqu'à l'arrivée de tous leurs renforts, pour donner ensuite l'assaut ou, si ce n'était pas possible, tenter une invasion dans l'intérieur du pays.

On mande d'Eupatoria qu'il y a eu ces jours derniers dans les environs de cette ville plusieurs combats

de cavalerie très animés, où les Russes ont toujours eu la victoire. D'après ce que j'ai ouï dire, nous avons devant cette place deux ou trois divisions des troisième et huitième corps d'infanterie, la deuxième division de dragons et la division de réserve de uhlans, en tout plus de quatre-vingt-quatre escadrons avec huit ou dix régiments de cosaques. Que toute cette cavalerie, parfaitement équipée et montée, ne se soit pas laissé intimider par les deux mille chevaux, tout au plus, que les Turcs peuvent leur opposer, il n'y a rien là qui soit bien héroïque.

Depuis quelques jours il est arrivé à Sébastopol 7 à 8,000 hommes de remplacement, qui sont allés immédiatement combler les vides que les boulets ennemis et les maladies ont fait dans les rangs des régiments de la garnison de cette forteresse. Il était grand temps, en effet, que ce renfort arrivât, car, bien que tous les bataillons présents ici aient déjà été, vers la fin de décembre, complétés une fois, ils ne comptaient guère plus en moyenne, à cause des pertes immenses survenues dans cet intervalle, que 2 à 300 hommes chacun, et même dans quelques régiments avait-on été obligé de fondre en un seul les quatre bataillons, pour pouvoir les employer devant l'ennemi.

Ce que coûte ce siége est chose presque incroyable. Sans compter ceux qui succombent dans les combats, la moyenne des cas de mort constatés ici est d'environ cent et même plus par jour, une vingtaine ou une trentaine par suite de blessures, et le reste, des maladies qui règnent dans la place.

Le typhus, engendré par l'encombrement des hôpitaux, fait le plus de victimes; mais on espère que, dès que le temps aura permis de transporter dans l'intérieur du pays une partie de nos blessés et de nos malades, l'état sanitaire pourra s'améliorer . . . .
. . . .

28 mars - 9 avril à midi.

Depuis hier le feu a presque entièrement cessé des deux parts. Au dire de quelques prisonniers amenés ici ce matin, les ennemis auraient intention d'ouvrir le bombardement demain ou après-demain et seraient en ce moment occupés à faire venir de Kamiesch et de Balaclava les munitions nécessaires. De nos ouvrages on ne distingue rien de ces préparatifs; mais à en juger par le mouvement qu'on remarque dans le palais du gouvernement et à l'amirauté, et par la foule d'aides de camp et d'ordonnances qui vont et viennent du camp extérieur à la ville et de la ville au camp, il paraîtrait en effet qu'on s'attend à quelque chose de grave.

Il est, du reste, vraiment étonnant qu'on ait tant de peine à avoir des nouvelles certaines du camp ennemi. Depuis longtemps le bruit court ici que les Alliés avaient le projet de construire un chemin de fer de Balaclava à leur camp, et un capitaine français, fait prisonnier dans la derniere grande affaire que nous avons eue, et qui vient de mourir il y a quelques jours dans notre lazaret, m'assurait même que ce chemin était déjà conduit jusqu'à la montée du plateau de

Sébastopol. La voie ferrée en question doit, à raison de la configuration du pays, passer nécessairement par Kadikoï, point qui peut très bien être observé par le détachement russe qui occupe les montagnes de Brod. Si l'assurance qui m'a été donnée est vraie, on doit nécessairement avoir connaissance de ce grand événement ici, et il n'est pas présumable qu'on puisse le tenir longtemps caché. Néanmoins personne ne sait encore rien de précis sur cette affaire, que beaucoup regardent pour ce motif comme une de ces fanfaronnades familières à nos ennemis.

Depuis que le général Osten-Sacken a pris le commandement, rien, il est vrai, ne pénètre plus dans le public que ce qu'il veut bien laisser circuler, et il serait bien possible, en conséquence, que le chemin de fer existât réellement et que les ennemis s'en servissent même déjà pour le transport de leurs munitions. . .
. . . .

28 mars-9 avril, à midi.

Le bombardement a effectivement commencé ce matin à cinq heures. L'ennemi aurait, dit-on, fait jouer plus de quatre cents pièces, et cependant jusqu'ici notre artillerie a eu l'avantage. Il paraît que les Alliés en veulent moins cette fois à nos ouvrages qu'à la ville elle-même; car depuis l'ouverture du bombardement, Sébastopol est sous une pluie de projectiles et le nombre des bombes qui ont éclaté se monte déjà très sûrement à plus de mille. On ne respire plus ici que dans une atmosphère de salpêtre, de soufre et de mitraille;

mais les oreilles sont tellement étourdies de ces terribles détonations, que dans ce vacarme d'enfer on a peine à distinguer les explosions les plus fortes. Trois ou quatre de ces grandes explosions ont eu lieu dans le courant du jour, mais je ne saurais dire si c'est à notre avantage ou à notre désavantage. Toutefois, comme la garnison entière de Sébastopol dans l'attente d'un assaut est sous les armes depuis le matin dans les rues et sur les places publiques, nos pertes doivent être très considérables. . . . .
. . . .

30 mars-10 avril, 9 heures du soir.

Depuis environ une heure le feu a considérablement diminué, et l'on dit que notre artillerie a réduit enfin au silence l'artillerie ennemie. Fasse le ciel qu'il en soit réellement ainsi et que cette nuit soit meilleure que l'autre; car la nature épuisée réclame impérieusement ses droits de tous également, et nos hommes ne peuvent presque plus se tenir sur leurs jambes. La surexcitation a été trop forte durant ces dernières vingt-quatre heures, pour qu'il soit possible de continuer plus longtemps des efforts, auxquels un corps de géant ne pourrait résister. . . . .
. . . .

30 mars-11 avril, 6 heures du matin.

Quelle nuit! Et cependant la canonnade continue de tonner de part et d'autre, comme si le ciel et la terre éclataient à la fois. Il n'y a plus une seule cham-

bre dans notre lazaret que les bombes ennemies n'aient atteinte, et le feu a bien pris dix fois dans l'espace des cinq ou six dernières heures en divers endroits du bâtiment. Nos blessés sont hors d'eux-mêmes; pour tranquilliser ces malheureux et signaler à l'ennemi la destination de cette maison, on a hissé sur le toit un grand drapeau jaune. . . . . .

. . . .

1-13 avril.

Il y a déjà cinq jours que le bombardement dure, sans avoir eu plus de quelques heures de répit. Depuis ce matin, néanmoins, le feu de l'ennemi ne se fait presque plus entendre, et chacun profite de cette faveur inespérée pour prendre quelques moments de repos. J'ai essayé d'en faire autant, mais tout mon système nerveux semble avoir été ébranlé par les événements qui viennent d'avoir lieu; je suis malade, j'ai la tête brisée, les membres tout tremblants, et quoique épuisé de fatigue, je ne puis pas dormir. Je vais donc me mettre à la fenêtre et baigner mon front dans la fraîcheur de l'air du soir. Cela me fait du bien, et je jouis de mon bien-être avec d'autant plus de plaisir que, dans le cours des cinq journées qui viennent de passer, ce n'a guère été qu'au prix de son sang qu'on achetait un peu de cet air du ciel.

Il m'est impossible d'écrire, et quand je le pourrais, que raconterais-je? Les ennemis, par ce terrible feu si longtemps prolongé, ont-ils obtenu quelque avantage, ou les Russes se sont-ils jusqu'ici maintenus

dans leurs positions? Je n'en sais rien, et je crois que, à part les officiers supérieurs de notre état-major, personne ici n'en sait rien non plus; car depuis l'ouverture du bombardement, qui a eu le loisir, qui a eu l'envie de s'occuper d'autre chose que de ce qui le touchait de près? Il peut se faire qu'il en soit autrement à l'extérieur, sur les remparts, mais dans la ville l'épuisement est la seule chose qui caractérise l'état présent. Les soldats ne faiblissent pas dans leur devoir, mais insensibles à tout, ils font leur service presque sans en avoir conscience; ils n'agissent plus que comme des automates, et s'ils bravent toujours le danger, c'est surtout parce que, dominés par la pensée constante de la mort, ils sont devenus indifférents à tout, à la mort elle-même. . . . .
. . . .

3-15 avril, environ 5 heures du soir.

Jusqu'ici il n'y avait eu dans les batteries que les médecins appartenant aux détachements qui en avaient la garde; mais comme, le nombre de nos blessés croissant toujours, ces médecins ne suffisaient plus pour les premiers pansements, on a dû établir des ambulances derrière tous les principaux bastions. On m'a donc confié la direction de celle qui dépend de la tour Malakoff, et je suis allé en prendre possession hier dans la soirée.

Quoique mon lazaret soit situé dans les ouvrages mêmes, dans un des grands blockhaus destinés au logement de la garnison, et que, par conséquent, le

danger soit encore plus sérieux ici que dans la ville, je suis très content de ce changement. A la ville l'éternelle monotonie de ces épouvantables scènes de désolation me suffoquait; ici je reste en plein air et je me trouve de nouveau en face de l'ennemi, bien que ce ne soit guère ce qu'il me fallait pour me remettre de toutes mes émotions.

Depuis ce matin, la canonnade, de part et d'autre, gronde plus terrible que jamais, et l'on s'est battu toute cette après-midi pour la possession des fossés qui défendent l'approche de nos ouvrages. J'ai été tantôt sur la plate-forme de la tour, pour suivre, s'il était possible, dans ses détails, cette remarquable petite guerre entre les deux lignes de feu; mais peine inutile, la fumée de la poudre cachait tous les objets auprès et au loin, et sans avoir rien vu au milieu de cette atmosphère impénétrable que les éclairs jaillissant de nos canons et des canons ennemis, je dus à la fin céder aux instances de l'officier commandant ce poste et redescendre l'escalier.

L'aspect que présente l'intérieur de nos ouvrages est des plus animés. Derrière l'issue qui donne entrée dans chacune des redoutes, deux ou trois compagnies sont accroupies sur leurs genoux ou couchées à plat ventre, et un peu plus loin se tiennent d'autres troupes en plus grand nombre. Le bonnet sur la terre, l'arme au poing, nos soldats boivent, mangent, causent aussi tranquillement que s'ils étaient là en toute sûreté et que si les boulets ennemis ne tombaient pas à chaque instant autour d'eux et au milieu d'eux. Cependant

les officiers vont et viennent, recommandant ici le repos, mettant de l'ordre un peu plus loin, et entre les combattants du dehors et les bastions voisins, ce n'est qu'un échange continuel d'estafettes. Les demandes et les réponses ne font que se croiser; un groupe crie à l'autre ce qu'il vient d'apprendre, et quand les nouvelles sont bonnes, elles sont accueillies par d'immenses hourrahs. Au-dessus du parapet se montre une tête noircie par la poudre qui a l'air de vouloir s'enquérir de ce qui se passe, et au milieu des détonations du canon on entend nos artilleurs, que cachent des nuages de vapeur et de fumée, se demander les uns aux autres comment et où ils ont frappé l'ennemi et comment ils doivent s'y prendre pour le frapper plus fortement encore.

Une chose est vraiment étonnante, c'est la facilité avec laquelle ces Russes savent se faire aux plus affreuses positions. Mais en voilà assez pour aujourd'hui; il paraît qu'un malheur est arrivé là-bas devant l'issue de nos ouvrages extérieurs. La foule se rassemble sur ce point, et tout le monde continue d'y courir : assurément il y aura là quelque officier supérienr tué ou blessé. — En effet, trois petites troupes de quatre hommes portent chacune, sur leurs armes, un blessé ou un mort, et deux ou trois autres blessés les suivent, escortés également. Le malheur est donc plus grand que je ne pensais : six hommes d'un coup! Les ennemis peuvent en vérité se frotter les mains. .

. . . .

10 heures du soir.

Les blessés, apportés dans l'après-midi de ce jour, étaient le colonel Sagoskine, qui commandait cette partie de la défense ; le colonel Louschkof, commandant du régiment d'infanterie Volhynie ; un capitaine et un lieutenant du même régiment, et deux matelots. Un de ceux-ci et les deux derniers officiers sont déjà morts, et le second matelot ne passera probablement pas la nuit. Quant aux blessures des deux colonels, elles ne sont pas assez graves pour qu'on doive désespérer de la guérison.

D'après ce que j'ai appris de l'escorte, la mise hors de combat de ces hommes et la mort de cinq autres, parmi lesquels un lieutenant de marine, ont eu lieu ainsi : au moment où un détachement de matelots portait, dans des corbeilles destinées à cet effet, des munitions aux artilleurs sur les remparts, un boulet ennemi tomba dans une des corbeilles, derrière les officiers qui causaient ensemble, et en incendia le contenu. Les brûlures que l'on remarque sur le corps des matelots et du capitaine laissent supposer qu'une explosion a été la cause du malheur. Cependant le lieutenant qui vient de mourir avait eu le côté droit déchiré par un boulet ; le colonel Sagoskine a été blessé à la joue gauche et à l'épaule droite par des éclats de grenade, et le colonel Louschkof a eu l'avant-bras cassé par un petit boulet.

Le feu ennemi a cessé de notre côté depuis plus d'une heure, mais la canonnade n'en est que plus per-

sistante et plus vive entre les ouvrages des Alliés et nos bastions 4 et 5. Il paraît que de ce côté-là, à l'issue et sur la berge du grand ravin qui vient aboutir au port militaire, un combat d'infanterie des plus animés a lieu en ce moment, car on aperçoit sur ce point les éclairs de la fusillade qui ne décessent pas, et les hourrahs, les en-avant, le tambour et le clairon, ne discontinuent pas de se faire entendre.

Nos troupes avancées ont conservé les fossés contre toutes les attaques de l'ennemi ; vers huit heures, elles ont amené ici une trentaine de blessés et une vingtaine de prisonniers, parmi lesquels un lieutenant des chasseurs français. . . . .
. . . .

5-17 avril, 4 heures du soir.

Devant notre front, d'un bout à l'autre, le combat est des plus acharnés. Les ennemis sont tombés en désespérés avec de grandes forces sur nos tranchées et en ont repoussé les soldats. Renforcés de quatre bataillons du régiment Volhynie, les Russes cherchent maintenant à enlever aux Français cette conquête ; mais leur succès paraît encore très douteux. Nos ouvrages continuent de soutenir la lutte avec les ouvrages ennemis, et le feu est toujours très vif. . . . .
. . . .

Une heure plus tard.

Le combat prend une mauvaise tournure ; les ennemis conduisent incessamment au feu de nouvelles

troupes, et la lunette Kamtchatka serait même menacée. Le général Khrouleff vient de partir à la tête de toutes les troupes disponibles qui nous restent, pour appuyer les nôtres. . . . .
. . . .

7 heures du soir.

Le général Osten-Sacken est tombé sur le flanc droit des ennemis avec une partie de la garnison du bastion n° 3 ; de grands renforts vont arriver ici, et la victoire peut maintenant être tenue pour assurée. . .
. . . .

Minuit.

Les Français ont essuyé une déroute complète et plus de quatre-vingts prisonniers, parmi lesquels trois ou quatre officiers, sont tombés entre nos mains. Leurs pertes s'élèveraient à près de mille hommes. Pour notre part, trois cents blessés environ ont déjà été amenés ici. . . . .
. . . .

7-19 avril.

Hier, depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à minuit, on s'est battu pour la possession de l'embuscade devant le bastion n° 5 et de la batterie de la Quarantaine. Les Français ont été attirés par une fuite simulée de nos tirailleurs dans un piége qu'on leur avait tendu, et ont laissé deux cents prisonniers, au nombre desquels plusieurs officiers. Le bombardement

dure néanmoins toujours; mais notre artillerie a décidément l'avantage sur l'artillerie ennemie. Il n'y a pas encore un seul ouvrage russe qui soit tombé entre les mains des Alliés.

On dit que, dans la journée d'hier, la flotte ennemie a pris part au combat. Ce serait la première fois, depuis le 17 octobre de l'année dernière, qu'elle aurait agi; mais sa coopération ne peut pas cependant avoir été très sérieuse, car nous, qui de cette élévation dominons tout le port, nous aurions dû très certainement en voir quelque chose. . . . .
. . . .

8-20 avril, 9 heures du matin.

La canonnade n'a pas cessé un seul instant de toute la nuit devant le front de nos ouvrages. Cette fois ce sont les Anglais qui ont essayé de s'emparer de nos tranchées; mais ils n'ont pas été plus heureux que les Français. Les canons, néanmoins, continuent de mugir sur tous les tons, mais personne ici n'y prend plus garde; on s'accoutume à tout; pourquoi ne s'accoutumerait-on pas à ces orages de projectiles enflammés?
. . . .

9-21 avril, 8 heures du matin.

Les Anglais ont encore essayé leur chance la nuit dernière ; mais ils ont été, si c'est possible, plus malheureux encore qu'hier. Quinze prisonniers qu'on leur a faits viennent, il n'y a qu'un moment, d'être conduits au quartier-général. Hier, après onze heures du

soir, la flotte ennemie a tenté encore une attaque contre nos forts du côté de la mer ; on a très bien pu distinguer le feu de leur artillerie du point où nous sommes ; mais ce combat a duré à peine un quart d'heure et n'a même été entretenu, durant ce court espace de temps, que d'une manière assez faible.

Les batteries ennemies du côté de la terre paraissent avoir épuisé leurs munitions, car, depuis hier dans l'après-midi, leur feu s'est singulièrement ralenti. Quelques-unes d'entre elles sont, du reste, dans un si mauvais état, qu'on peut les regarder comme tout à fait hors de combat. . . . .

. . . .

12-24 avril.

Depuis deux jours, le bombardement a cessé, et ces éternelles escarmouches semblent même vouloir finir. Le terrible jeu de cette dernière quinzaine peut donc être considéré comme terminé ; cependant on a de la peine ici à se persuader la chose, et, au moindre coup qu'on entend, on s'imagine que c'est la canonnade qui recommence. Cette crainte n'est pas du tout fondée, car, si l'ennemi avait eu assez de munitions pour continuer la lutte, il se serait bien gardé de nous donner le temps, par cette interruption prolongée de son feu, de réparer les brèches que ses boulets ont faites à nos ouvrages, et de nous préparer à une nouvelle résistance . . . .

. . . .

16-18 avril.

Les canons ennemis continuent de se taire, et il n'est pas douteux que les Alliés n'aient provisoirement renoncé à prolonger le bombardement. Sébastopol a ainsi traversé cette seconde épreuve, et ses ouvrages sont toujours debout, à moitié ensevelis sous les boulets ennemis, il est vrai, mais invaincus comme auparavant. Cette grêle de projectiles, cette tempête de feu, comme il n'y en a pas encore eu de semblable depuis l'invention de la poudre, n'ont pas conquis aux Alliés un pied de terrain, car ils n'ont même pu se rendre maîtres de nos fossés, pour lesquels ils ont livré tant de combats sanglants de jour et de nuit et sacrifié des milliers de leurs plus braves soldats ; et maintenant ils sont condamnés à regarder, les bras croisés, faire leurs ennemis, qui, à deux pas des lignes franco-anglaises, élèvent de nouveaux retranchements devant ceux qui défendent déjà la forteresse. Oui, le triomphe de la Russie est complet ; car, enfin, quels moyens les Alliés peuvent-ils encore mettre en œuvre pour emporter cette place ?

LA TOUR MALAKHOF.

17-29 avril.

Ce matin une grand'messe a été célébrée, dans la ville et dans les bastions, en commémoration de la naissance de l'Empereur, dont c'est aujourd'hui l'anniversaire, et maintenant nos soldats s'égayent avec la ration extraordinaire d'eau-de-vie qu'on leur a distri-

buée à l'occasion de cette fête, mais plus encore de la rage avec laquelle l'ennemi fait gronder ses tonnerres, comme pour se venger du mal que lui ont fait nos artilleurs.

Une salve de cent un coups de canon, tirés par les batteries extérieures qui entourent la place, a dû annoncer la clôture de la fête. A cette occasion, nos artilleurs ont essayé d'un petit tour de maître; chacun de leurs coups a porté avec une telle précision dans les meurtrières ennemies, que beaucoup d'entre elles ont été complétement détruites, et que plusieurs de leurs canons ont été démontés. Les alliés paraissent avoir été tellement étourdis de ce salut tout à fait inattendu, que dix bonnes minutes se sont bien écoulées avant qu'ils nous aient envoyé leurs premiers boulets; mais depuis ce moment ils n'ont pas cessé un seul instant leur feu, et, comme pour donner une sorte de satisfaction à leur fureur, ils ont lancé une partie de leurs tirailleurs contre nos avant-postes.

Les fusiliers anglais étaient aujourd'hui les premiers en position, tandis que les Français, contre leur habitude, combattaient en seconde ligne. De notre côté, à la première nouvelle de l'approche des Anglais, tout s'est précipité sur les remparts; mais comme on n'a pas permis à nos soldats d'y rester, ils sont maintenant réunis en foule sur les places d'armes et devant les issues qui conduisent à nos ouvrages extérieurs, pour apprendre de ceux qui reviennent du combat ce qui se passe dehors.

Tout à l'heure, à l'ouverture de la canonnade, je me

trouvais par hasard sur la tour Malakhof, de sorte que j'ai pu voir le commencement de ce spectacle ; mais les nuages de poudre qui s'élevaient de nos batteries n'ont pas tardé à me cacher la vue du champ de bataille, et d'ailleurs mon devoir m'obligea bientôt à retourner à mon poste. Lorsque j'ai quitté la tour, les Anglais, trompés par une fausse retraite de nos flanqueurs, paraissaient donner dans le piége : une division des nôtres, en effet, après une résistance habilement calculée, leur abandonnait une à une et comme forcément toutes ses positions, pour les exciter à pousser toujours en avant ; tandis que l'autre, se glissant à plat-ventre comme une troupe de serpents, circonvenait déjà tout leur flanc gauche, et se dressait d'un bond pour les prendre par derrière et sur le côté. A en juger par les sauvages hourrahs, qui se sont élevés un instant après du champ de bataille, le choc a dû avoir lieu, et tout, dans l'air et les gestes de nos soldats, me porte à croire que l'avantage est resté aux Russes.

Au fait, j'apprends à l'instant même de mon Ivan que les Anglais ont été sur tous points enfoncés par les nôtres, et que, pour prévenir des conséquences plus graves, les Français ont dû accourir à leur aide. Encore ces derniers n'auraient-ils combattu que pour protéger la retraite, dont ils n'auraient maintenu le bon ordre qu'avec la plus grande peine.

Comme les choses ont changé de face depuis la bataille de l'Alma ! Alors nous fûmes vaincus à cause de la supériorité des troupes légères de l'ennemi sur les nôtres, et aujourd'hui nous sommes tellement supé-

rieurs aux chasseurs et aux tirailleurs français, que, lorsqu'ils veulent se mesurer avec nous en pleine campagne, leur déroute est certaine. Et cependant les ennemis ont des armes infiniment meilleures que les nôtres : leurs carabines portent, en effet, à douze et à quinze cents pas, tandis que celles de nos tirailleurs réguliers portent à peine à six cents pas, et les longs fusils des Tchernomoriens, des Grecs, des Monténégrins et des autres troupes irrégulières, à trois ou quatre cents tout au plus. Que ne pouvons-nous donc pas espérer, lorsque,— ce qui aura, dit-on, bientôt lieu,— on combattra de part et d'autre avec les mêmes armes.

19 avril, 1er mai.

Le feu s'affaiblit tous les jours davantage entre nos ouvrages et ceux de l'ennemi ; hier, par exemple, il n'a pas été échangé de ce côté-ci plus de cent coups dans toute la journée. Un peu plus loin, devant les bastions 4 et 5 et vers la batterie de la Quarantaine, il paraît y avoir plus d'animation ; cependant on entend par-là autant d'explosions que de coups de canon, et l'on prétend savoir ici et dans la ville que les ennemis, désespérant de réduire Sébastopol par la seule artillerie, ne se servent plus du canon que comme d'une chose accessoire et poussent avec la plus grande activité leurs travaux de mine.

Les Alliés réussiront-ils mieux avec ce nouveau système d'attaque? C'est là la question. Il est certain, du reste, que, du côté des assiégés, des mesures ont été prises sur la plus grande échelle pour faire face à

un nouveau bombardement ou à tout autre genre d'agression, et que les préparatifs sont en partie terminés. C'est ainsi que, à part les ambulances de campagne derrière les bastions principaux, et un certain nombre d'infirmeries provisoires dans Sébastopol et au faubourg de Karabelnaïa, tous les hôpitaux ont été transférés de ce côté-ci de la baie, et que nos maladeset nos blessés ont été transportés dans les lazarets, beaucoup plus commodes et construits tout exprès, qui couronnent les hauteurs entre le fort Severnaïa et le Belbeck. En outre, on active la nouvelle ligne de défense devant le front de nos ouvrages, ligne qui s'étend tous les jours davantage, et qui très certainement, quand elle sera achevée, rendra fort difficiles les opérations de l'attaque.

Hier, dans l'après-midi, pour la première fois depuis le dernier bombardement, je suis allé à Sébastopol, afin de faire mon rapport sur la situation de mon lazaret au docteur Schneider, chirurgien-major en chef de notre armée, et au conseiller d'État Mansourof, premier président du conseil de santé de la place. La ville a beaucoup souffert, mais beaucoup moins qu'on n'aurait dû le craindre, après le terrible feu qu'elle a eu à soutenir pendant si longtemps. Le théâtre, l'ancienne et la nouvelle amirauté, tout le côté sud de Sébastopol et la plus grande partie de Karabelnaïa, ont été maltraités fort durement. La Karabelnaïa même, à proprement parler, n'existe plus, et il n'y a pas, dans toute la ville, une seule maison qui ne soit plus ou moins endommagée, un seul carrefour où l'on

ne voit entassés des monceaux de boulets ennemis ramassés avec soin. . . . .
. . . .

Minuit, même jour.

Dans les environs de notre bastion n° 5, on se bat depuis une heure avec acharnement. Les ennemis paraissent avoir voulu attaquer les nouveaux ouvrages que nous avons élevés de ce côté; mais il serait bien possible aussi, comme beaucoup le pensent, que nos troupes eussent exécuté une sortie pour reprendre le cimetière, situé presque en face du bastion n° 5, et dont les Français, depuis le commencement du siége, sont restés les maîtres. Depuis quelque temps, il était beaucoup question ici de la nécessité de cette mesure; mais je ne comprends pas que, avant d'entreprendre une affaire de cette importance, on n'en ait point donné avis à tous les chefs de poste. . . . .
. . . .

20 avril-2 mai, midi.

Le combat de la nuit dernière n'a été effectivement qu'une attaque de l'ennemi contre nos nouveaux ouvrages. La lutte a été des plus animées, et quelques personnes prétendent même savoir que les Français se sont emparés d'une redoute avancée. D'autres disent que non, et les récits diffèrent tellement sur le lieu et la manière, qu'il est impossible de savoir au juste à quoi s'en tenir. . . . .
. . . .

5 heures du soir.

Je viens d'apprendre quelque chose de plus circonstancié sur la dernière affaire par le major Axenof, du régiment des chasseurs de Kolivan, qui y assistait. Nous avons perdu une redoute sur le repli de nos fossés devant le bastion n° 5, avec quelques petits mortiers; mais la chose ne vaut pas la peine qu'on en parle, et les Français, pour avoir voulu s'aventurer trop loin, ont éprouvé des pertes énormes. On leur a tué ou blessé deux cents hommes au moins, et toutes les mesures sont prises pour leur enlever leur conquête, dès que la nuit sera venue. . . . .
. . . .

21 avril - 3 mai.

L'attaque projetée contre l'ouvrage que l'ennemi nous a pris dans la nuit d'hier a été différée, parce que la redoute, au bout du compte, ne vaut pas ce qu'elle pourrait coûter de monde. Nos batteries n'ont cessé cependant jusqu'au matin de lancer des boulets et des fusées sur les masses serrées et compactes de l'ennemi, et, sous le couvert de ce feu, nous avons pu élever plus loin de nouveaux ouvrages, qui ne remplacent pas seulement celui que nous avons perdu, mais qui peuvent être même d'un bien plus grand service. . . . . . .
. . . .

4 heures du soir.

Le bastion n° 5 fait feu de toutes ses pièces. Dans l'intervalle des éclats du canon, on entend les décharges

d'une vive fusillade ; à coup sûr, les nôtres essayent de reconquérir la redoute.

Notre attaque a été repoussée. . . . .
. . . .

24 avril - 6 mai.

La nuit dernière, de nombreuses sorties ont eu lieu contre les lignes anglaises : tout le résultat s'est borné à la capture de quelques soldats et d'un capitaine blessé, qui, du reste, est mort ce matin dans ce lazaret. Le corps de ce pauvre officier n'était qu'une plaie. Tombé dans une embuscade de nos volontaires, il avait refusé de demander quartier et essayé de se frayer un passage avec son épée. Nos soldats parlent de lui avec les plus grands éloges : avant de succomber, il aurait mis sept de ses agresseurs hors de combat.

Les ennemis commencent à se tenir un peu mieux sur leurs gardes, et les Anglais, notamment, sont devenus d'une vigilance tout à fait inusitée, ce qui a été cause que presque toutes les sorties exécutées contre eux depuis quelque temps ont échoué ou n'ont servi à rien. Les deux ou trois de la nuit dernière nous ont coûté en hommes blessés seulement, et en ne comptant que ceux qui ont été portés ici, sans parler des morts, dont le nombre ne m'est pas connu, trois officiers et soixante et un soldats. . . . .
. . . .

1-13 mai.

Les ennemis ont pris la mer, il y a quelques jours, avec toute leur flotte et plus de 10,000 hommes de

troupes de terre pour je ne sais quelle expédition; mais ils sont revenus, au bout de trois fois vingt-quatre heures, sans avoir rien entrepris. On assure qu'ils en veulent à Kertch; c'est tout ce que l'on sait de certain.

Depuis les combats des 1er et 2 mai, les travaux du siége et le bombardement n'ont été poursuivis par l'ennemi que pour l'honneur. Chaque canon tire ses deux ou trois coups par jour, et de temps en temps on fait çà et là sauter une mine, mais seulement sur le terrain de nos bastions 4 et 5; car ici, devant les nos 1, 2 et 3, il n'a rien encore été tenté de ce genre. Le général Khroulef a été chargé de diriger toutes les sorties qui peuvent avoir lieu; le général Osten-Sacken a été élevé à la dignité de comte, en récompense des nombreux services qu'il a rendus à la défense de Sébastopol, et le colonel Tottleben, pour le même motif, a été fait général-major. Quant au prince Gortchakoff, est-il dans la ville, dans le camp, sur les rives du Belbeck ou à Simphéropol? C'est ce que personne, ici dans les bastions, ne saurait dire d'une manière précise.

. . . .

3-15 mai.

La première tentative des Alliés vient d'avoir une issue assez piteuse. Arrivés devant la ville de Kertch, contre laquelle ils ont effectivement dirigé leur dernière expédition, et dont toute la garnison se composait d'une division du régiment des hussards de Weimar, de trois ou quatre sotnies de Cosaques, d'un détachement

d'artillerie et de quelques compagnies du guet, ils se sont ravisés après avoir reconnu les ouvrages de la place, et, sans tirer un seul coup, ont jugé plus prudent de retourner à Balaclava et à Kamiesch. Pour renoncer à l'attaque d'une petite ville aussi peu fortifiée que l'est Kertch, il faut que les amiraux aient singulièrement rabattu de cette confiance, qui leur faisait croire, il y a huit mois à peine, qu'ils viendraient à bout de Sébastopol sans avoir besoin de l'armée de terre. .

. . . .

7-19 mai.

Depuis quelques jours, le feu des batteries ennemies est plus vif qu'il ne l'a encore été jusqu'ici ; quant à la petite guerre, il n'en est plus question sur ce point. Nos volontaires et les tirailleurs irréguliers, depuis que le combat s'est de nouveau resserré autour des bastions 4 et 5, nous ont quittés pour se porter de ce côté-là. Nous n'avons donc plus pour le moment ce que j'appellerais volontiers l'élément essentiel des petites excursions, et comme d'ailleurs le prince Ourousso, qui commande par intérim cette section de notre ligne de défense, depuis que le général Khroulef a pris possession de sa nouvelle position, ne paraît pas être fort ami de ces courses aventureuses, dont les résultats ne compensent point les dangers, les rencontres avec l'ennemi, entre nos ouvrages et les siens, se bornent à quelques accidents fortuits et n'ont plus ce caractère d'acharnement et de vivacité qu'on leur voyait naguère.

Ce siége commence, franchement, à traîner en longueur. Le printemps est là, les montagnes et les forêts se sont depuis longtemps parées de leur verdure ; la mer, aussi loin que la vue puisse porter, se montre tous les jours couverte d'innombrables voiles, qui amènent toutes constamment à l'ennemi de nouveaux renforts ; et cependant il ne bouge pas ; c'est toujours la même vieille et misérable tactique, qui sacrifie des milliers d'hommes, sans rien amener de décisif pour aucune des parties. Comme il me tarde de sortir de là ; comme il tarde à tout le monde de voir les choses se caractériser davantage ! Mais avec ce système de temporisation, adopté des deux parts, que peut attendre de décisif l'impatience générale ? . . . .
. . . .

11-23 mai, un peu après minuit.

Depuis neuf heures et demie, on se bat, comme on ne s'est pas battu depuis longtemps, devant les bastions 4 et 5. Les coups successifs du canon se distinguent à peine au milieu du terrible et vague mugissement de ce tumulte sourd et prolongé de l'artillerie, et la fusillade, après avoir été des plus vives, a cessé tout à coup, pour faire place sans doute, à en juger par les cris, les hourrahs et les bruits de charges, à une lutte corps à corps non moins acharnée. On prétend que l'ennemi tente un assaut contre les ouvrages que nous avons de ce côté. Il est dommage que l'on ne puisse voir d'ici le champ de bataille. . . . .
. . . .

Environ 4 heures du matin.

Le combat dure toujours. Il y a plus de six heures que l'on se bat, sans s'être donné un instant de répit. A en juger par l'animation du feu, les pertes doivent être énormes de part et d'autre. D'après les nouvelles arrivées ici tout à l'heure, l'avantage était alors de notre côté.

. . . .

12-24 mai.

Le combat de l'avant-dernière nuit a été de beaucoup le plus meurtrier qu'il y ait eu depuis la bataille d'Inkermann. Tous les hôpitaux et tous les corps de troupes de la garnison ont dû fournir une partie de leurs médecins pour le service de nos ambulances de campagne, et le transport de nos blessés dans les lazarets nouvellement établis de l'autre côté de la baie a duré jusque bien avant dans la nuit. D'après mon estimation approximative, le nombre de nos blessés ne s'élève à guère moins de 3,000, mais l'ennemi aurait perdu bien davantage encore.

Les bruits les plus contradictoires circulent sur l'issue du combat d'avant-hier. Quelques officiers de l'état-major, qui se trouvaient ici, il n'y a pas longtemps, n'avaient pas assez d'expressions pour célébrer les avantages obtenus ; toutefois, deux sergents du régiments Jitomir, légèrement blessés, avec qui j'ai eu occasion de causer hier matin en allant à la ville et qui arrivaient directement du lieu du combat, parlaient de l'affaire tout différemment ; car, d'après ces hommes,

les Français se sont effectivement maintenus dans une partie des ouvrages attaqués par eux, et la grande redoute du point de réunion des bastions nos 4 et 5 serait même tombée à peu près entre leurs mains. Ces sous-officiers, vieux soldats éprouvés, ne trouvaient pas de termes assez forts pour dépeindre l'horreur de ce combat ; mais ils se plaignaient beaucoup aussi du déplorable désordre qui avait régné parmi nous dès le début, et plus encore de ce que l'on avait laissé presque sans aucun secours jusqu'au matin les troupes russes engagées contre un ennemi deux fois plus nombreux. Peut-être les blessures qu'ils avaient reçues opéraient-elles d'une façon peu bienveillante sur la manière de voir de ces hommes, et peut-être aussi, après leur éloignement du champ de bataille, nos pertes de la nuit ont-elles pu être compensées. Cependant, cette dernière hypothèse n'est guère probable et je crois que l'on doit attendre la confirmation de la nouvelle des avantages et du grand succès obtenus par nous, nouvelle propagée par des moyens si peu ordinaires.

Quoi qu'il en soit, on s'est de nouveau battu hier soir sur le même emplacement; le combat en lui-même n'a pas, toutefois, duré une demi-heure, après quoi a commencé une vive canonnade, qui s'est prolongée jusqu'au matin. Il est étonnant que nos hôtes, les officiers dont il a été question plus haut, prétendissent ne rien savoir de ce feu. . . . .

. . . .

13-25 mai.

Il n'y a plus à le dissimuler, les ennemis pendant la nuit du 22 au 23, se sont établis dans nos ouvrages extérieurs devant le bastion n° 5, et cette conquête est bien le résultat du combat d'avant-hier. Notre état-major ne se donne même plus la peine de cacher la chose, mais il cherche à en amoindrir considérablement l'importance. Le fait est, cependant, que nos pertes, dans ces deux combats de nuit, n'ont guère été moindres que si l'on eût perdu une bataille, et que l'ennemi, par ce coup heureux, a gagné plus de terrain en vingt-quatre heures qu'il n'aurait pu le faire autrement en deux mois de temps.

Le mécontentement qu'avait excité la dernière affaire ne sera certainement pas calmé par ce nouveau combat malheureux, d'autant mieux que la responsabilité de nos défaites, d'après tout ce qu'on entend dire, appartiendrait tout entière au commandement général. Les hommes qui ont assisté au combat ne savaient comment expliquer pourquoi, au milieu des avantages à peu près obtenus, ils avaient subitement été arrêtés par des ordres tels quels, et dirigés sur d'autres points. Les premiers renforts ne seraient effectivement arrivés sur le lieu du combat qu'au point du jour, et on ne les aurait même employés qu'à couvrir la retraite : du reste, il paraît que les fameuses positions de bataille ont ici encore joué leur rôle. Dans de telles circonstances, il n'y a nullement lieu de s'étonner que les bruits qui avaient d'abord couru sur le prince

Gortchakof, bruits qui commençaient depuis quelque temps à se calmer, se soient réveillés de nouveau, et il échappe, sur le compte du général en chef, dans les conversations entre amis, des expressions fort peu flatteuses pour lui.

Le départ du général Osten-Sacken pour Simphéropol, où il va prendre le commandement général de l'armée de réserve réunie dans cette ville, a été comme de l'huile jeté sur du feu. L'amiral Nakhimof n'aurait plus, lui aussi, depuis longtems l'influence qu'il exerçait; mais cette dernière conjecture repose uniquement sur ce que, depuis deux semaines déjà, l'amiral ne fait plus parler de lui, ce qui, en effet, avec le caractère énergique qu'on lui connaît, s'explique difficilement. Dans tous les cas, il serait grandement temps que, de notre côté, on fît quelque chose de régulier ; car jusqu'à présent ce sont les régiments des quatrième, cinquième et sixième corps, formant, à proprement parler, depuis l'automne dernier, la garnison de cette ville, qui ont supporté tout le poids de la lutte, et les hommes de ces régiments se plaignent qu'on n'ait absolument rien fait faire encore à l'armée de campagne, renforcée de toute la seconde division, et qu'on ne leur ait pas donné un peu de répit.

Au fond, ce n'est pas à tort que les troupes de la garnison de Sébastopol se trouvent surchargées. Il y a au dehors plus de 120,000 hommes campés qui, de toute la campagne, n'ont pas encore tiré un coup de fusil, tandis qu'elles, depuis huit mois, sont restées littéralement jour et nuit sous les armes. Cela seul suf-

firait à justifier, de leur part, un relâchement; mais personne n'y pense, et on les laisse même manquer des secours absolument nécessaires dans de semblables fatigues. Tout ce qui a été fait, depuis plus de quatre semaines, pour soulager la garnison, se borne, en effet, à un renfort de deux régiments de la neuvième division, qui appartient au troisième corps, en tout 4000 hommes, tandis que, dans le même temps, les pertes survenues par suite du bombardement, des terribles combats de nuit dont il a été accompagné, et des maladies, toujours meurtrières, n'ont certainement pas été de moins de 10 à 12 000 hommes, de sorte que l'effectif de la défense, dans le moment critique présent, est moindre que jamais et que les soldats, rien que pour remplir strictement leur devoir, doivent redoubler de vigilance et d'efforts.

Un changement, naguère désiré, dans le système de défense ne fait qu'accroître aujourd'hui le mécontentement général. Jusqu'à l'arrivée du général Gortchakof, et même depuis, il avait été de règle que la défense des ouvrages fût confiée séparément, une fois pour toutes, à certaines troupes; mais il y avait, à côté de cela, dans la ville, une haute réserve, où pouvait se refaire de temps en temps la garnison des points plus particulièrement menacés. Par là, soldats et officiers pouvaient réparer leurs forces et suffire à leur besogne, et quand les attaques ennemies cessaient pour un moment, les hommes, tout en remplissant leur devoir, avaient le temps de pourvoir à leurs besoins. Aujourd'hui tout cela est changé. Sous prétexte d'épargner

les troupes, on fait changer de poste tous les trois jours aux régiments et aux brigades. Ainsi, par exemple, la division qui jusque-là a occupé la tour Malakhof, ira, au terme en question, occuper la batterie de la Quarantaine ou toute autre position, et trois jours après, elle rentrera dans la ville ou ira au faubourg des Matelots, pour recommencer ensuite la même ronde. Que ce nouveau système obtienne l'objet qu'on a en vue, c'est ce que personne ici ne veut accorder, et l'on en conteste même l'utilité et l'opportunité, car on objecte que, par là, l'émulation si active des garnisons des divers ouvrages entre elles a fait place à l'indifférence et que les troupes, ne se connaissant plus mutuellement et ignorant la position de combat du moment, sont beaucoup plus exposées. Pour comprendre toute la portée des deux dernières objections, il faut savoir que les divisions, à peine formées pendant leur séjour dans la ville et au faubourg des Matelots, où elles composent dans leur ensemble la réserve des ouvrages, sont d'ordinaire, soit parce que leur destination immédiate l'exige ainsi ou pour tout autre motif stratégique, dissoutes de nouveau et réparties différemment, ce que l'on ferait bien cependant d'éviter autant que possible.

Il y a ici, en effet, bien des gens qui mettent sur le compte de ces changements nos derniers échecs; mais tout le monde sans exception s'accorde à reconnaître que les choses étaient beaucoup mieux comme elles allaient auparavant. On raconte que le général Osten-Sacken, dès l'introduction du système actuel, aurait proposé de l'étendre de manière à former, en y faisant

entrer les troupes du camp au nord de la baie, des sections de défense régulièrement déterminées, qui, après un service de six jours dans la ville, retourneraient sur l'autre rive se reposer trois jours, pour reprendre ensuite la besogne à tour de rôle et alterner avec la garnison de la place. On prétend même que son départ pour Simphéropol a été motivé par le refus opposé à son projet; mais ce ne sont probablement là que des bruits sans fondement : le général Osten-Sacken n'est certes pas homme à rien laisser transpirer de ce qu'il veut. . . . .
. . . .

16-28 mai.

Des bruits de nouveaux échecs essuyés par nous courent sourdement la ville et la garnison. Les ennemis auraient attaqué et pris Kertch et Ienikalé. On ajoute que les nôtres auraient évacué ces points sans tirer l'épée; on assure même qu'une partie de la flotte alliée a déjà pénétré dans la mer d'Azof, pour couper nos communications par mer avec le continent. Tout cela, néanmoins, a besoin de confirmation, et des nouvelles qui attribuent aux Alliés de si grands avantages sans combat rendent fort suspecte toute la chose. .
. . . .

19-31 mai.

Rien de nouveau encore sur les événements de Kertch et de la mer d'Azof. Le bruit de la prise de la ville en question prend cependant de la consistance.

Le feu des batteries ennemies paraît vouloir peu à peu s'éteindre entièrement. Dans une récente sortie assez peu importante, la première et la seule depuis plusieurs semaines, nous avons encloué aux Anglais deux ou trois canons et fait quelques prisonniers. . . . .
. . . .

22 mai-3 juin.

Kertch, Ienikalé ont été pris par l'ennemi ; Arabat, Genitchi, Brediansk et beaucoup d'autres endroits encore ont été bombardés et presque entièrement incendiés par suite. Nulle part il n'a été opposé, de notre côté, la moindre résistance. Ces importantes nouvelles seraient arrivées ici par Simphéropol et Baktchisaraï. Personne encore n'a de détails là dessus. Les officiers de notre état-major démentent naturellement la chose, ce qui, d'après les antécédents, ne serait qu'une raison de plus pour y croire. Si l'on y va de ce train, les affaires de la Russie, en Crimée, ne tarderont certainement pas à prendre une singulière tournure ! . . .
. . . .

25 mai-6 juin, 10 heures du matin.

Depuis quatre heures du matin, l'enfer semble être déchaîné contre nos ouvrages; le bombardement du 9 avril lui-même n'était qu'un jeu d'enfant à côté de ce qui se passe en ce moment; déjà plus de 150 blessés ont été apportés ici . . . .
. . . .

28 mai - 9 juin, entre 10 et 11 heures du soir.

L'ennemi a donné avant-hier un assaut et tous nos ouvrages extérieurs, à l'exception seulement de la grande batterie située sur le bord de gauche du ravin de Kilène-Balka, ont été emportés à la baïonnette. Nos pertes s'élèvent à plusieurs milliers d'hommes, et nous avons bien laissé de 50 à 60 pièces d'artillerie. La rage de la garnison est extrême. . . . .

. . . .

1-13 juin.

Enfin, depuis avant-hier soir, il s'est tu, ce feu terrible, qui, à part une suspension d'armes de six ou huit heures, le 8 juin, pour l'enterrement des morts, n'avait presque pas discontinué un seul instant depuis le 6 au matin. On regardait ici ce bombardement comme le prélude d'un assaut général, et l'on se préparait, en conséquence, à y tenir tête. De grandes masses de troupes avaient pour cela été concentrées ici aussi bien que dans les bastions voisins n°s 1 et 3, et, comme elles ne pouvaient toutes y être à l'abri, plusieurs divisions campaient à découvert, partie en dedans des ouvrages, partie immédiatement derrière. Nos pertes n'en ont été naturellement que plus considérables; mais pour en donner une idée générale, il suffit de dire que, avant même le combat du 7, nos hôpitaux de campagne ne suffisaient déjà plus que difficilement à contenir la foule des blessés, et si peu encore étaient en état de subvenir aux exigences du moment, que des centaines d'hommes devaient tous les

jours être ramenés à la ville sans avoir été pansés, parce qu'on manquait ici de tout et que les forces et les bras avaient fini par ne plus suffire à une besogne sans cesse croissante.

L'institution de nos ambulances de campagne n'a pas justifié, durant le dernier bombardement, tout ce qu'on en attendait. On n'avait, du reste, eu en vue, en les établissant, que des circonstances ordinaires; mais pour une éventualité aussi extraordinaire que ce qui vient d'avoir lieu, on n'avait absolument rien prévu. Aussi, des milliers de blessés ayant été amenés à la fois du champ de bataille dans la nuit du 7, et particulièrement dans la matinée du 8, toutes les pièces déjà disposées et celles qu'on a dû exceptionnellement détourner pour leur usage n'ont-elles suffi qu'à demi à les contenir. Le nombre des médecins était aussi trop petit pour donner des soins à tant de monde en même temps. La plupart des malheureux blessés sont donc restés des heures entières en plein air, sous une grêle incessante de bombes, sans autre secours que la bonne volonté de camarades compatissants, et même, lorsque le feu se fut tu des deux côtés, les médecins et chirurgiens venus de la ville et tous ceux qui sont attachés aux divisions présentes ayant joint leurs efforts aux nôtres, les choses ne changèrent qu'en ce que les malades cessèrent de perdre du sang; car, à cause du manque de moyens convenables de transport, ce ne fut guère que vers le soir qu'ils se trouvèrent enfin tous à l'abri dans nos lazarets principaux, situés de l'autre côté de la baie.

On procéda ensuite, dans toute la journée du 9, à l'évacuation des blessés restés encore dans les lazarets; mais à chaque instant il arrivait de nouveaux malades, et dans la soirée de ce même jour toutes les places avaient été reprises. Lorsque, dans la journée du 10, on recommença cette manœuvre et qu'on voulut descendre aux navires ceux mêmes dont les blessures souffraient à peine le transport, les soldats finirent par murmurer, et pour ne pas les indisposer davantage, il fallut en rester là. Plus tard on imagina de faire cette besogne de nuit, mais les nuits ne suffirent point, car ce qu'on évacuait dans une heure, l'heure d'après le remplaçait deux fois. Les hôpitaux se maintinrent donc constamment à la même hauteur d'effectif; mais à la fin les forces des médecins s'épuisèrent, et pour prévenir une répétition des scènes du 8 et pour ne pas laisser tout à fait sans secours les malheureuses victimes de ce combat, on se vit obligé de recourir à l'expédient indiqué plus haut. Par là le travail de nos ambulances se trouva de beaucoup réduit, et elles embarrassèrent plus qu'elles ne furent utiles, car sans offrir d'avantage réel, elles privèrent les troupes d'une partie des abris qui auraient pu les mettre à couvert et leur épargner de nouvelles pertes.

Dans de semblables circonstances, il est douteux qu'après une expérience aussi chèrement achetée on conserve les lazarets de campagne. En général, les modifications nouvellement introduites dans notre système d'infirmeries ne sont pas heureuses, car, si,—ce qu'on est malheureusement trop fondé à craindre, — la tour

Malakhof, qui commande tout le port, venait à nous échapper, toute communication, autant vaut dire, serait interceptée entre la ville et la rive opposée, et il n'y aurait plus lieu de songer à envoyer nos malades et nos blessés dans les barraques dressées pour eux de l'autre côté de la baie. D'après ce que j'ai entendu dire hier, on s'occuperait déjà, à Sébastopol, de remettre en état les anciens hôpitaux, ce qui est certainement l'indice le plus significatif de la gravité de notre situation présente.

Au milieu de tout cela, c'est une sorte de consolation de voir le général Osten-Sacken reprendre son ancienne position ici. Hier, il a visité les ouvrages en compagnie de notre grand ingénieur Tottleben, aujourd'hui général, et à cette occasion il a harangué les troupes, ce qu'il n'avait, à ma connaissance, jamais fait encore. Je me trouvais malheureusement trop éloigné du général pour saisir ce qu'il disait ; j'ai cependant entendu, en dehors du cercle qui l'entourait, qu'il promettait aux soldats de se mettre à leur tête, au moment du danger, et de vaincre ou de mourir avec eux.

L'effet produit sur nos hommes par ce discours ne saurait se décrire. A peine le général avait-il fini, qu'on les vit, au milieu des cris mille fois répétés de : « Vive la sainte Russie ! » courir à leurs drapeaux et à leurs canons et jurer sur eux de ne pas abandonner vivants leur poste à l'ennemi, quoi qu'il dût arriver, mais de le défendre homme par homme jusqu'au dernier. Cet enthousiasme a duré toute l'après-midi.

Les soldats séparément, les compagnies, les bataillons, les régiments entre eux se juraient de ne pas céder, au prochain combat, un pouce de terrain; les prêtres bénissaient les troupes, et celles-ci, ivres d'enthousiasme, appelaient sur elles-mêmes la vengeance du ciel, si elles devaient jamais faillir à leur devoir et à leur serment.

A la première rencontre avec l'ennemi, ce sera un carnage sans exemple; l'acharnement avec lequel les soldats russes savent garder leurs impressions ne permet là dessus aucun doute; mais les Alliés ne donneront certainement pas l'assaut avant que leurs canons aient réduit nos pièces au silence et abattu nos ouvrages. Nous pouvons donc nous attendre, avant que cet assaut ait lieu, à essuyer un feu comme nous n'en avons pas eu encore de pareil : la question est de savoir si nos troupes seront toujours en état de disputer avantageusement à l'ennemi la possession de ce point important. Dans tous les cas, la perte de nos ouvrages extérieurs a complétement modifié la situation, et si le ciel et notre armée de campagne n'y aident, tous nos efforts, au point où en sont les choses, pourront difficilement détourner un désastre final.

En attendant, on a successivement introduit dans la ville, depuis le début du dernier bombardement, près de 20,000 hommes de troupes fraîches, et plusieurs divisions de ces troupes ont même pris part au combat du 7. Un de ces nouveaux régiments a déjà eu la mauvaise chance de se laisser écraser par l'ennemi et d'être taillé en pièces; plus heureux néanmoins que le

régiment Moscou à la bataille de l'Alma, il a sauvé ses drapeaux du pêle-mêle général, et comme le code militaire russe, sans tenir compte de la déroute, ne punit que la perte des étendards, on pense que sa conduite sera jugée moins sévèrement à Sébastopol, où il a été immédiatement rappelé, que celle du régiment Moscou, dont les deux derniers bataillons ont assez durement expié l'histoire du plateau de Loukoul et n'ont plus été employés depuis lors qu'au service de retranchement et à d'autres travaux semblables, avec danger et sans beaucoup de gloire.

Pour ce qui est de la dernière affaire, on en sait ici fort peu de chose ; il me paraît, toutefois, résulter du récit des officiers qui en ont été, que la garnison de la redoute Kamtchatka, à laquelle appartenait le régiment précité, s'est laissé surprendre par l'ennemi, et que, dans ce premier moment de désordre, elle a été chassée de sa position. Avant que les premières réserves eussent le temps d'arriver, le poste était déjà perdu, et l'attaque simultanée des Anglais contre les retranchements du ravin d'Ortchakof et l'apparition d'une colonne française devant les redoutes Volhynie et Selenghinsk ont ensuite jeté le trouble parmi les nôtres, au point qu'on a dû songer uniquement à sauver avant tout les principaux ouvrages, en y rappelant toutes les troupes présentes. Peut-être aurait-on réussi encore à enlever à l'ennemi sa conquête, car le régiment Vladimir, le même qui, à Inkermann, fit l'admiration de toute l'armée, avait effectivement dans l'intervalle repris la redoute Kamtchatka ; mais abandonné

à ses seules forces, il ne put s'y maintenir, et une troupe ennemie, débouchant du ravin, étant tombée sur ses flancs, il dut battre en retraite. Pressé de toutes parts et dix fois invité à se rendre, ce brave régiment continua toujours à se battre, se retirant comme font les lions, la poitrine tournée vers l'ennemi. A la fin cependant il eût peut-être été anéanti, si le général Timofeyef, cet héroïque commandant de la sortie du 7 novembre, n'eût ramassé à la hâte, à ses risques personnels, tout ce qu'il avait de monde sous la main, pour tomber à son tour sur les Anglais et les Français et les repousser une fois encore au delà de la redoute Kamtchatka. Une batterie de campagne française, qui accompagnait la colonne ennemie, fut en outre prise par nos troupes, mais l'attelage ayant été tué en grande partie, il ne put être ramené ici que deux pièces. On fit aussi beaucoup de prisonniers ; cependant, comme les ennemis recevaient toujours de nouvelles réserves, notre attaque ne tarda pas à s'arrêter, et les bataillons russes finirent même par être réduits à se défendre à leur tour. Le général Timofeyef succomba dans cette lutte inégale, et le colonel Dallwig, l'intrépide chef du régiment Vladimir, fut blessé trois fois coup sur coup, et ce ne fut qu'à grand'peine que l'on put à la fin regagner les ouvrages. Pendant ce temps-là, les autres colonnes ennemies avaient réussi à s'emparer de tous les points précités et même à pénétrer jusqu'à la tranchée principale. Nos généraux crurent à un assaut général et se contentèrent de faire jouer les canons. Ce ne fut qu'après dix heures du soir, quand ils fu-

rent enfin revenus de leur erreur, qu'ils reprirent l'attaque; mais l'ennemi, qui avait eu le temps de se fortifier dans les nouvelles positions conquises, s'y défendit avec tant d'acharnement que nos efforts n'aboutirent à rien. A la fin, nos troupes, pour éviter d'être entièrement anéanties, durent se replier, et après une dernière tentative exécutée vers une heure du matin contre la redoute Kamtchatka, il n'y eut plus de part et d'autre, durant tout le reste de la nuit et jusqu'à près de midi du jour suivant, qu'une vive canonnade.

Nos pertes dans cette affaire n'ont guère été de moins de 4 à 5,000 hommes; mais on est loin de s'accorder sur le nombre de canons perdus, car les uns n'en avouent que vingt ou trente, tandis que d'autres parlent de soixante, de soixante-quatre et de soixante-dix. Ne connaissant pas nos ouvrages avancés, je ne puis entrer dans de plus longs détails à ce sujet, et je ferai remarquer en général que je n'ai rien vu de ce que je viens de décrire, et que mon récit du combat du 7, je l'ai écrit en combinant les différents rapports de personnes qui y ont pris part. On n'a pu naturellement m'apprendre que ce qu'on avait eu sous les yeux, et quiconque a assisté à un combat sait qu'on n'a jamais trop vu et qu'il reste toujours quelque lacune à remplir. Peut-être aurais-je plus tard d'autres détails sur le cours et les phases de ce combat... Mais en voilà assez pour aujourd'hui. Le jour commence à poindre et l'on bat déjà le réveil. Que je suis bon de passer la nuit

entière à écrire, au lieu de dormir comme tout le monde ! . . . .
. . . .

2-14 juin.

Un sous-lieutenant du régiment Kastroma, qui dit avoir relevé le discours prononcé avant-hier par le général Osten-Sacken, m'a permis d'en prendre une copie. En voici la teneur :

« Soldats ! l'ennemi a dirigé tous ses efforts contre ce point ; il a déjà fait des progrès et il espère pouvoir planter bientôt son drapeau sur cette tour. Soldats ! ce poste vous a été confié par notre très gracieux czar ; les regards de toute la Russie sont arrêtés sur vous ; notre sainte église nationale compte sur vous comme sur ses plus vaillants défenseurs. Voudriez-vous tromper de si grandes, de si hautes espérances ? Voudriez-vous, pourriez-vous tourner le dos à l'ennemi, pour sauver lâchement une vie désormais vouée à la honte, lorsque la patrie élève la voix, que l'honneur vous invite, qu'une récompense éternelle attend ceux qui succomberont dans cette lutte sainte ? Non, vous ne voudrez pas fuir, vous ne fuirez point. Vous êtes Russes, les Russes meurent mais ils ne fuient pas. Pensez à vos pères en allant au combat. Moi, je marcherai à votre tête, et, Dieu aidant, je n'abandonnerai cette place que vainqueur ou mort. »

Je n'aurais véritablement pas cru que ce général si sec et si monosyllabique possédât un semblable talent d'orateur ; mais je dois faire observer qu'il circule

ici d'autres copies de ce discours moins pompeuses et moins poétiques, et il y a tout lieu de penser que mon sous-lieutenant n'est pas entièrement étranger à la rédaction de celle qu'il m'a communiquée. . . . . .
. . . .

3-15 juin.

Une nouvelle attaque ennemie paraît imminente, car, depuis hier soir, on a été occupé la nuit et le jour à fortifier le mieux possible nos ouvrages et à mettre en état de défense ceux de la seconde ligne, qui s'étend immédiatement devant le faubourg Karabelnaïa. On a même déjà employé à ces travaux quelques détachements de marins de la mer d'Azof, dont les transports nous amènent journellement des quantités plus ou moins nombreuses, et que l'on destinerait à combler les vides de notre flotte, si durement traitée par les Alliés dans les eaux de la mer Noire. Il est vrai que ces hommes appartiennent pour la plupart à la marine marchande, mais ils montrent la meilleure volonté, et il se trouve parmi eux tant de marins éprouvés et d'artilleurs de la flotte, qu'il ne faudra certainement pas beaucoup de temps pour les mettre au courant de la manœuvre. Ils seraient ensemble près de 6,000, mais il n'en est encore arrivé que 1,000 ou 1,200.

Pour des motifs faciles à comprendre, on attache en attendant ici une importance tout à fait extraordinaire à l'arrivée de ces nouveaux renforts, et quelques-uns vont même jusqu'à y voir une compensation suffisante des pertes que nous avons subies dans la mer d'Azof.

Néanmoins, comme on ne sait rien encore de l'étendue de ces pertes, ce jugement paraît tant soit peu prématuré; car, indépendamment de tout le reste, nous avons perdu, par notre retraite de ces parages, nos plus faciles communications avec le continent, ce qui, pour une armée comme celle qui se trouve actuellement concentrée dans Sébastopol ou les environs, ne saurait être estimé peu de chose. Cependant il y a en ce moment dans nos magasins, ou plutôt dans les magasins de l'autre rive et de Baktchisaraï, abondance de vivres et de munitions. En général, les événements de la mer d'Azof sont tellement rejetés sur l'arrière-plan, qu'on en entend à peine dire un mot çà et là, et que personne ne se donne la peine d'en calculer les conséquences. On prétend savoir, du reste, que les Français et les Anglais, à la prise de Kertsch et d'Iénikalé, comme partout où, dans leur expédition sur le Méotide, ils ont abordé, se sont livrés aux excès les plus révoltants, à des actes de la barbarie la plus raffinée contre des populations sans défense. Pour le moment, on n'a toutefois là-dessus que des bruits fort vagues, et ces bruits sont même tellement empreints d'exagération que je ne puis me résoudre à y croire sans contrôle ou à les reproduire ici . . . .

. . . .

5-17 juin, 9 heures du matin.

Aujourd'hui, dès le point du jour, les ennemis ont ouvert leur quatrième bombardement. Le feu est extraordinairement vif, mais nos pertes, comparative-

ment à celles de la dernière affaire, peu considérables encore. Ceci proviendrait de ce que les Alliés, pour arriver plus rapidement à l'assaut, concentrent exclusivement cette fois leur feu sur le front de nos ouvrages.

. . . .

6-18 juin, vers minuit.

L'ennemi a aujourd'hui donné l'assaut et subi un effroyable échec. Il a voulu trop précipitamment escalader nos ouvrages, sans attendre l'effet de ses canons, et il a été, sans s'en douter, au-devant de nos vœux les plus ardents. Les Français se sont trouvés un moment dans l'intérieur de nos ouvrages, mais ils en ont été bientôt chassés de nouveau par nos intrépides soldats et refoulés ensuite jusque dans leurs tranchées. On assure que dans cette malheureuse tentative l'ennemi aurait perdu plus de 10,000 hommes, tant morts que blessés; on lui aurait pris deux aigles et fait de 6 à 800 prisonniers. Nos pertes, à nous, sont loin d'être aussi considérables que celles du combat du 7, mais, cependant, bon nombre de nos braves ont succombé, entre autres le capitaine Bouditchef, un des plus vaillants chefs de nos volontaires. Le général Sacken a tenu parole; après lui, le général Khroulef est salué comme le héros de la journée.

Pour ce qui me concerne, je me suis trouvé un moment au milieu de la bagarre et je puis cette fois, en partie du moins, parler de la chose comme témoin oculaire; mais je dois remettre mon récit à un autre jour, car je suis à présent trop occupé pour songer à quoi que ce soit.

LE COMMENCEMENT DE LA FIN.

14-26 juin.

Une semaine s'est déjà écoulée depuis la glorieuse journée du 18 sans que j'aie encore trouvé le temps d'écrire, ainsi que je me l'étais proposé, le récit détaillé des événements auxquels j'ai assisté ce jour-là, comme en général de tout ce qui s'est passé. La vérité est que, depuis l'assaut, je ne suis pas rentré chez moi; car, dans les premiers jours qui suivirent, les soins à donner à nos blessés m'absorbèrent entièrement, et, le 21, je fus envoyé par le chef du service de santé, le conseiller d'État Mansourof, en tournée d'inspection à Baktchi-saraï et à Simphéropol, d'où je ne suis revenu qu'hier.

Ma position, dans ces derniers temps, je ne sais ni comment ni pourquoi, a changé considérablement à mon avantage. Le conseiller Mansourof et le docteur Schneider, notre médecin-major, me consultent fréquemment sur telles ou telles modifications à introduire dans l'organisation de nos lazarets, et nos officiers supérieurs eux-mêmes me traitent avec des égards et une prévenance dont l'habitude s'était tout à fait perdue depuis la bataille d'Inkermau. Peut-être dois-je cet heureux revirement à la médiation de l'amiral Nakhimof et du vice-amiral Pansilof, qui ont eu l'occasion l'un et l'autre de me voir à l'œuvre à la tour Malakhof et au bastion n° 3, où celui-ci commande en chef depuis environ quatre semaines et dont le pre-

mier paraît en ce moment affectionner le séjour de préférence. Cependant, je pourrais bien me tromper, car l'amiral ne m'a pas donné jusqu'ici la moindre marque de bienveillance, et même, lorsque j'étais de service sur la flotte, m'a-t-il, au contraire, témoigné d'une manière assez nette son peu de sympathie. D'un autre côté, il serait au moins étrange que le vice-amiral, qui n'a jamais eu l'air de prendre garde à moi et dont on connaît l'éloignement pour tout ce qui n'est pas russe, me recommandât et me protégeât secrètement.

Quoi qu'il en soit, celui ou ceux qui se sont si généreusement intéressés à moi méritent ma reconnaissance et je suis leur obligé. Bien des choses me font présumer que je ne tarderai pas à être de nouveau employé en campagne, ce qui serait pour moi une fortune inespérée, qui couronnerait tous mes vœux.

La tournée que je viens de faire a réveillé en moi le désir de changer de position. L'éternelle monotonie de la place commence de nouveau à me peser, car je me figure que c'est au dehors que tout doit se décider, et e ne sais pas ce que je ne donnerais point pour en être.

Sous le rapport matériel, ce changement ne m'apporterait pas de grands avantages ; car, dans nos campements extérieurs, il manque assez de choses, beaucoup de choses même. Il y a autant de découragement qu'ici, mais avec cette différence que l'on s'y plaint de trop de repos, tandis qu'à Sébastopol on se plaint de trop de fatigue. Les troupes des camps se plaignent, en outre, des subsistances, tant pour la qualité que pour la quantité, et j'ai pu me convaincre, en effet, de mes propres

yeux que la garnison de la place était, comparativement à elles, dans l'abondance, quoique, depuis quelques semaines, les bouchées commencent à devenir ici encore beaucoup plus petites et qu'on ait toutes les peines du monde à se procurer avec son argent du vin, de l'eau-de-vie, du tabac, du thé et en général les articles de luxe.

Avec un si grand entassement d'hommes dans un espace relativement si restreint, cette disette du moment n'a véritablement rien qui doive étonner. Il est loin, toutefois, d'y avoir au dehors, en rase campagne, autant de troupes qu'on se l'imagine à Sébastopol; il y a même certains camps, comme sur la hauteur d'Inkerman, entre et derrière les deux phares et le long du Belbek, qui ne sont que de faux campements ou qui ne servent tout au plus qu'à recevoir en passant quelques détachements plus ou moins forts. Le camp au-dessous du fort de Severnaya, par exemple, qui, de la tour Malakhof, paraît si imposant, ne renferme, à part la réserve de la garnison de Sébastopol, formée depuis les événements du 7, aucune autre troupe fraîche, les hommes complémentaires étant exclusivement tirés, dans le besoin, de la ferme Mackenzie et des autres positions. Néanmoins, l'effectif total de l'armée russe de campagne, présente actuellement dans cette partie de la Crimée, ne doit se monter à guère moins de 70 à 80,000 hommes, avec 15 ou 20,000 malades et blessés, qui, à défaut de moyens de transport, n'ont pu être évacués et qu'on a dû loger, soit dans les villages et les localités à dix milles à la ronde, soit dans des bara-

ques dressées exprès pour les recevoir. En ajoutant à ce chiffre celui de la garnison de Sébastopol, qui est de 25 à 30,000 hommes, on a, pour l'effectif total des forces russes de Crimée, de 110 à 120,000 hommes, dont l'approvisionnement, qui a lieu en chariots par le nord de la presqu'île, n'est certainement pas une petite affaire. Aussi ne faut-il pas s'étonner des petits retards et des contre-temps inévitables, qui occasionnent parfois des disettes temporaires de vivres, de fourrage et autres articles de nécessité.

On attend cependant tous les jours l'arrivée de plusieurs grands transports de l'intérieur de l'empire, qui doivent assurer l'approvisionnement de l'armée jusqu'à la fin de l'automne, et emporter en même temps, par le retour, nos malades et nos blessés. On se raconte encore que l'on est en train de construire un chemin de fer de Pérécop à Simphéropol, et que déjà plusieurs bonnes routes de terre ont été livrées à la circulation entre ces deux villes et de certains autres points à la dernière des deux. Je ne saurais dire ce qu'il y a de vrai dans tout cela; je sais seulement une chose, c'est que les chemins de Sébastopol à Baktchisaraï et au delà sont en ce moment dans un état affreux.

La Crimée entière, du reste, se trouve, sous ce rapport, dans des conditions assez misérables. La guerre a marqué ses traces partout, et quelles traces! L'armée russe ne se serait pas comportée sur un territoire vaincu avec aussi peu de ménagement qu'elle l'a fait ici. L'innombrable bagage, ce boulet de galérien que les armées de ce pays traînent toujours après elles, et

les bandes sauvages de cavaliers du Caucase et de l'Oural s'y sont pris de leur mieux pour désoler cette riche contrée et l'empêcher de se relever de longtemps encore. Les champs sont en jachère, les vignes, privées de leurs échalas, rampent en désordre ou servent à l'entretien des feux de bivouac; tous les hameaux et villages, où l'armée régulière a logé ou dans lesquels ont séjourné ses malades, sont dévastés, et les habitants, dépouillés de tout et sans abri, rôdent errants dans les forêts. Baktchisaraï lui-même, cette antique cité tartare si fréquentée, paraît presque désert, et des ruines enfumées marquent en maints endroits la place où s'élevaient, il y a quelques mois, des palais magnifiques encore dans leur délabrement et de superbes mosquées. En voyant cette désolation générale, on croirait à un plan de destruction organisée. Il paraît, néanmoins, que « c'est la guerre », comme disent les Français!

Ce n'est cependant pas seulement le pays, avec ses villes et ses villages, qui se montre ainsi désolé; nos camps offrent, eux aussi, un aspect tout singulier. Je ne sais à quoi cela tient, mais il est positif qu'au temps de Menschikof, alors que, à la veille du combat de Balaclava et de la bataille d'Inkerman, le quatrième corps d'infanterie, qui venait d'arriver, après une de ces marches forcées comme il n'y en eut jamais de pareille, campa sur les hauteurs au nord de Sébastopol et dans la vallée de la Tchernaya, nos troupes avaient un tout autre air. Alors elles brûlaient d'en venir aux mains avec l'ennemi, elles étaient gaies et de bonne

humeur ; le plus grand ordre régnait dans les bivouacs comme dans les camps, le service se faisait rigoureusement sans fatiguer ni décourager. Aujourd'hui, au contraire, soldats et officiers de divisions qui n'ont pas combattu encore se traînent nonchalamment, ennuyés et impatients d'eux-mêmes; les sentiers à travers les camps sont boueux et sales; la perspective de combats prochains trouve tout le monde froid, la victoire elle-même n'excite que fort peu d'enthousiasme. Quel effrayant contraste avec l'allégresse si bruyante de toute l'armée russe le lendemain du combat de Balaclava !

A Sébastopol, cette insouciante apathie se remarque beaucoup moins; car, devant l'ennemi, le Russe demeure toujours le même, intrépide et brave. Cependant, on ne rencontre plus ici cette franche gaieté que l'on voyait sur tous les visages, dans l'armée, au commencement même de ce printemps; l'inquiétude sur l'issue de cette lutte gigantesque a gagné peu à peu jusqu'au simple soldat. Cette longue défense sans résultat commence à peser sur tout le monde comme un cauchemar. Je ne sais quel grand stratége a dit que la défense était plus forte que l'attaque. Il serait aisé de se convaincre ici du contraire, car plus j'y réfléchis, plus j'incline à penser que c'est précisément dans cette éternelle expectative, dans cette tactique, dont les seuls et les plus grands triomphes consistent à parer les coups de l'ennemi, qu'il faut chercher la cause de cette défaillance de notre armée.

Cette triste méthode remonte, à vrai dire, jusqu'à

l'époque de Menschikof, mais, chez ce général, ainsi que le prouvent les batailles de l'Alma, de Balaclava et d'Inkerman, c'était plus encore une conséquence de la nécessité qu'un plan arrêté d'avance. Les renforts qu'il reçut dans le courant de l'hiver étaient insuffisants pour porter, quelque part que ce fût, à l'ennemi le coup de grâce; car le 3e corps d'infanterie, par exemple, qui arriva les jours qui précédèrent et suivirent le premier de l'an, ne comptait, ainsi que je l'ai appris depuis peu d'une manière certaine, au moment de son entrée, guère plus de 20,000 hommes, au lieu de 60,000 ou, tout au moins, de 50,000. Or, ce chiffre était loin de suffire pour combler les vides que le feu des assiégeants et les maladies avaient faits dans nos rangs, et les divisions qui vinrent dans la suite étaient trop isolées ou trop faibles pour jeter un poids quelconque dans la balance. Quand arriva février, Eupatoria absorba, de son côté, une portion considérable de nos forces, de sorte que l'amiral, abstraction faite de son état de souffrance, fut en réalité, durant toute la période de son commandement, fort mal servi par les circonstances. Du moins, il sut se ménager des chances pour une forte offensive, en se maintenant dans la vallée de la Tchernaya et sur les hauteurs de Baïdar, et maître de cette position, qui menaçait les communications les plus essentielles de l'ennemi, Balaclava et Kamiesch, il pouvait, au besoin, attendre les événements.

Ce qui fut une nécessité pour Menschikof, son successeur en a fait une sorte de système. La Tchernaïa,

que nous avions toujours crue ici occupée par le jeune Gortchakof ou Liprandi, n'est plus à nous. Cette position a été livrée spontanément et sans combat à l'ennemi, et nos troupes, ainsi que j'ai pu m'en convaincre de mes propres yeux pendant mon séjour dans les campements de ce côté, sont retranchées jusqu'aux dents à un mille environ en arrière dans les montagnes. Durant tout le cours de cet été, il y a eu à peine entre elles et l'ennemi quelques coups de fusil échangés de loin; de combat sérieux, pas même l'idée; car les avant-postes russes ont ordre de se replier incontinent à l'approche de toute force ennemie, et même, d'après ce que m'assuraient quelques officiers appartenant à ces troupes, il aurait été recommandé aux Cosaques de ne pas inquiéter les patrouilles des Alliés et de s'abstenir de maraudage sur le territoire occupé par ceux-ci. Il n'en est, du reste, pas autrement dans la place, où une sortie de 30 hommes et un caporal est le plus grand effort auquel nous puissions nous élever. Comment, diable! avec un pareil système, la plus brave armée du monde résisterait-elle aux tentations de découragement!

Les choses vont, dit-on, prendre une autre tournure, et c'est ce qui me fait désirer d'aller joindre nos troupes de campagne; on assure, du moins, de tous côtés que le général Gortchakof n'attend que l'arrivée de deux divisions actuellement en marche et des transports dont il a été question plus haut, pour tomber sur les ennemis et les anéantir d'un coup. Qui vivra, verra! Il y a cependant quelque anguille sous roche; car,

bien que le 19, le lendemain de l'assaut, un service d'actions de grâces ait été célébré dans Sébastopol et dans tous les bastions, demain ou après-demain aurait lieu de nouveau une grande cérémonie religieuse, pour laquelle en particulier est arrivé un archevêque, celui d'Odessa, je crois, et dont l'objet n'est certainement pas sans quelque importance. Mais en voilà assez pour aujourd'hui : avant d'entreprendre la description du dernier grand combat, je veux étudier une fois encore de près le théâtre de l'action. Le moment est des plus propices, car on entend à peine çà et là un coup de canon, le temps est assez serein pour permettre à la vue de s'étendre au loin, et le vice-amiral Pansilof va inspecter le bastion Kornilof et la tour Malakhof, de sorte que je n'ai qu'à me joindre à sa suite pour atteindre mon but.

15 - 27 juin.

La fête religieuse d'hier a été singulièrement brillante; mais l'objet n'en a été connu qu'aujourd'hui. La garnison vient d'être mise à la demi-ration!.... Les innombrables approvisionnements qui, à la première nouvelle des événements de la mer d'Azof, auraient été entassés dans les magasins de Sébastopol, à Baktchisaraï ou ailleurs, n'importe où, se sont donc déjà fondus!

J'apprends, au reste, d'un officier du génie de mes amis que, depuis le dernier assaut, on s'occupe activement à miner tous nos ouvrages, ainsi que les édifices publics les plus importants; car, en mettant les choses

au pire, on ne veut laisser à l'ennemi qu'un amas de ruines désertes. D'un autre côté, cependant, un bon quart de la garnison travaille sans répit nuit et jour à compléter la ligne de défense intérieure tout autour de la Karabelnaïa, et l'on ne parle de rien moins que de disputer le terrain pied à pied aux Alliés, au cas où ils pénétreraient dans la ville. Comment concilier tout cela? Les choses seraient-elles effectivement aussi désespérées!. . . . .
. . . .

18-30 mai.

Il ne s'est rien passé de nouveau, mais puisque j'ai le temps ce soir, je vais essayer de décrire, ainsi que je me le suis promis, le combat du 18.

Je dois d'abord faire remarquer que bien que j'eusse voulu, comme l'année précédente, pour les batailles de l'Alma, de Balaclava et d'Inkerman, donner aussi de ce combat une esquisse détaillée, et reléguer tout à fait au second plan les choses qui me sont propres, j'ai été obligé d'agir autrement. Par suite de l'isolement où je me suis trouvé, je n'ai à peu près rien vu de l'assaut proprement dit, des préparatifs qui avaient dû être faits, des mouvements de l'ennemi, de ses différentes attaques et de leur issue, ni, en un mot, de tout ce qui est indispensable pour une semblable description, et si j'avais espéré un moment pouvoir suppléer à mon ignorance par ce que m'apprendraient les autres, je n'ai pas tardé à me convaincre qu'il était impossible d'arriver à la vérité par cette voie. Dans l'action, chacun

ne voit que ce qu'il a immédiatement devant lui ; mais cette fois, soit à cause de l'obscurité qui régnait encore quand l'ennemi a commencé à attaquer, soit peut-être par suite de la surexcitation générale, la plupart n'ont même rien vu du tout. Malgré toutes mes questions, il ne m'a pas été possible de savoir, par exemple, les troupes ou les régiments qui, de notre côté, ont défendu les différents ouvrages ; car il n'y a peut-être pas, dans toute la garnison, un bataillon qui, depuis l'heureuse issue de l'affaire, ne prétende y avoir eu part, et comme, en dehors de l'ordre du jour tout à fait général de Gortchakoff, il n'a rien été publié d'officiel à ce sujet, il m'est absolument impossible de distinguer, au milieu de tant de prétentions, celles qui sont fondées de celles qui ne le sont point.

Néanmoins, dans ma récente tournée, à la suite de l'amiral Pansilof, je me suis assez bien rendu compte des communications et de la position des ouvrages en avant de Karabelnaïa, ainsi que des accidents du terrain, et j'hésite en conséquence d'autant moins à faire précéder mon récit de la description de ces lieux, que cette description est en partie nécessaire à son intelligence, et que les lieux en question demeureront probablement longtemps encore le principal théâtre de la lutte.

Il y a donc en tout, du côté de Karabelnaïa, quatre bastions, qui portent tous, cependant, d'une manière visible le cachet de leur construction par pièces et morceaux, car au fort principal sont appuyés de nombreux retranchements plus petits, qui joignent, à pro-

prement parler, les bastions entre eux. Ces bastions sont les n°s 1, 2, le bastion Kornilof ou tour Malakoff, et le n° 3. C'est, je crois, ce dernier que les Alliés appellent le grand redan, donnant le nom de petit redan au n° 2.

Le n° 1 comprend les travaux de fortification sur la baie du carénage et au delà du bord occidental, de même que devant la dernière ramification latérale du ravin de Kilène Balka. Au moyen d'une caserne située sur la hauteur et élevée pour la défense, il communique avec le n° 2, qui commence immédiatement au-dessus du bord oriental de la même baie, et qui, de son côté, communique avec le bastion Kornilof au moyen d'une de ces deux petites tours à droite et à gauche du bastion, dont j'ai déjà parlé maintes fois, s'il m'en souvient bien. Cet ouvrage s'élève en trois terrassements jusqu'à son réduit, la tour Malakhof, à laquelle il ne reste plus aujourd'hui qu'un étage, les autres ayant été abattus depuis quelque temps, et il forme tout autour une sorte de grande redoute fermée, qui est le bastion Kornilof proprement dit. Les deux lignes inférieures de fortification consistent chacune en une série de retranchements particuliers qui vont aboutir, du côté du ravin d'Ortchakof, à la batterie Gervais, laquelle, cependant, n'était pas entièrement terminée au moment de l'assaut, le fossé ayant alors à peine atteint, à cause des difficultés que présente le terrain, une profondeur de 3 ou 4 pieds, et le parapet se trouvant encore en fort mauvais état. De l'autre côté du ravin s'élèvent enfin les ouvrages du n° 3, qui se pro-

longent sur les hauteurs et à travers le ravin Vorontzof jusqu'au port militaire, et se composent presque partout d'une double et même d'une triple rangée de redoutes.

En dedans de ces fortifications, les maisons ou plutôt les ruines de Karabelnaïa, sur quelques points, comme au n° 3, au n° 1 et au bastion Kornilof en partie, arrivent jusqu'au centre des ouvrages. Sur ce dernier point, par exemple, c'est ce qui a lieu derrière la batterie Gervais. Les blockhaus, dans lesquels se trouve, entre autres, notre hôpital de campagne, forment en quelque sorte l'extrême pointe des groupes de maisons qui montent de la ville et communiquent à droite, le long du ravin d'Ortchakof, avec les édifices derrière le bastion n° 3. Ces blockhaus sont situés en partie sur un mamelon qui descend en pente douce vers le ravin précité, et en partie derrière le mamelon, et ils sont séparés du quartier des matelots par une seconde ligne de défense tout à fait reculée, dont on n'a commencé que maintenant à s'occuper d'une manière sérieuse. Leur distance de la batterie Gervais peut être de 3 à 400 pas.

A gauche de ces constructions s'étend, entre la Karabelnaïa et le bastion Kornilof, une chaîne de hauteurs qui tombent en certains endroits à pic sur le faubourg et où ont été élevées aussi des fortifications.

Le chemin qui conduit de nous au bastion Kornilof passe au-dessous de l'ouvrage, à droite, et rencontre immédiatement au pied de la tour Malakhof proprement dite la grande route qui suit le pont jeté sur le port militaire. Quelques redoutes situées encore un peu

plus bas et faisant saillie sur l'intérieur, ferment la vue de ce côté, ce qui n'existe que depuis peu de temps, car on pouvait autrefois, de notre hôpital, apercevoir presque tout le front intérieur de nos fortifications jusqu'à la caserne entre le n° 1 et le n° 2.

A l'extérieur, les trois ou, en y comprenant celui du port militaire, les quatre ravins déjà mentionnés dans la description des ouvrages coupent tous les tranchées ennemies dans la direction du sud. Celui de Kilène-Balka est le plus rapproché du bassin du port; cependant il n'atteint à notre bastion n° 1 que par une de ses ramifications latérales; le second et le troisième, au contraire, traversent nos fortifications et se prolongent jusqu'au port militaire. De l'extrémité de ce port, mais plus particulièrement du bastion n° 4, qui appartient déjà aux ouvrages de défense de la ville proprement dite, part le ravin qui porte le nom du bassin en question; toutefois, il est hors de notre rayon et nous n'en faisons mention ici que parce que, dans sa partie basse, il touche au ravin Vorontzof et que ce point aurait été précisément, dans la journée du 18, le théâtre d'un combat particulier.

La première attaque de l'ennemi, d'après tous les renseignements obtenus et suivant ce que j'ai moi-même appris, fut dirigée contre notre bastion n° 1. Une seconde attaque, dont l'objet était probablement d'appuyer celle-là, eut lieu contre la caserne qui relie le n° 1 au n° 2. Un peu plus tard, le bastion n° 3 et le bastion Kornilof furent aussi attaqués, tous les deux à peu près en même temps. Les tentatives des Alliés pa-

raissent avoir échoué dans l'ordre même suivant lequel elles eurent lieu.

Le combat devant le bastion n° 1 et celui du bastion Kornilof furent les plus acharnés. Sur le premier point, nos troupes auraient été chercher l'ennemi vaincu jusqu'en rase campagne et l'aurait battu ici encore, après lui avoir enlevé un drapeau et fait plusieurs centaines de prisonniers. Néanmoins, d'autres rapports que j'ai reçus de là, ne disent rien de toutes ces choses, se bornant à raconter que les Français, après plusieurs assauts inutiles, avaient fui à la débandade et s'étaient réfugiés en partie dans le ravin de Kilène-Balka, en partie dans nos anciennes redoutes de Selenghinsk et de Volhynie. Aussi ne me rappelé-je pas avoir entendu d'ici d'autres coups de fusil, dans aucune période de combat ultérieure, mais cette action n'en est pas moins merveilleuse, parce que, pour la première fois dans toute cette guerre, depuis Sinope, notre flotte y a trouvé l'occasion de se faire craindre de l'ennemi. Cette coopération de nos bateaux à vapeur à ce combat est un fait positif, et l'on cite notamment le *Vladimir* pour la précision et l'excellence de son tir.

L'attaque du bastion n° 3 paraît avoir été la plus faible. Les Anglais, qui combattaient de ce côté, ont déployé, au jugement unanime de tous ceux qui ont été témoins oculaires de l'action, leur inhabileté ordinaire, sans rien montrer de ce courage et de ce mépris de la mort, dont ils avaient eu coutume jusqu'ici de racheter leur maladresse. Celui qui les aurait vus sur l'Alma, à Balaklava et à Inkerman ne les aurait pas

reconnus ici. Ils ne mordirent à rien et ils fuyaient encore au delà de la portée de nos canons.

La colonne d'attaque ennemie se serait portée d'abord contre le bastion Kornilof en deux groupes distincts. L'une de ces divisions aurait pénétré par la batterie Gervais dans l'intérieur de nos ouvrages, où l'autre l'aurait suivie plus tard, après avoir échoué dans sa besogne propre. A en juger par les morts, les blessés et les prisonniers laissés entre nos mains, la masse ennemie entière se serait composée du 5ᵉ bataillon de chasseurs français et des 19ᵉ, 26ᵉ et 39ᵉ régiments d'infanterie de ligne. De notre côté, la batterie en question avait d'abord été occupée par un bataillon du régiment Poultava, mais dans le cours du combat que nous allons décrire, à ce bataillon vinrent se joindre successivement un détachement de volontaires, une compagnie du régiment Levsk, deux bataillons du régiment Iakoutzk, un bataillon du régiment Ieletzk et de forts détachements isolés, sinon des bataillons entiers, des régiments Minsk et Odessa, avec une batterie de campagne de pièces de douze, comme aussi plusieurs détachements de tirailleurs réguliers et irréguliers.

Une division anglaise, enfin, aurait encore débouché du ravin Vorontzof et pénétré jusqu'au ravin du port militaire, pour tenter de là une attaque contre le bastion nº 4. Ce n'est qu'hier, cependant, que j'ai appris cette circonstance, et encore n'ai-je pu jusqu'à ce moment réussir à me renseigner suffisamment à ce sujet.

Le combat commença vers deux heures et demie du

matin et dura de deux à trois heures en tout. Ce fut au bastion Kornilof qu'il se prolongea le plus; néanmoins, dans le ravin du port militaire, il continuait encore au lever du jour. Je ne veux point hasarder une estimation même approximative des pertes des deux parts, et je ne suis pas non plus en mesure d'affirmer que, de notre côté, outre les prisonniers que l'on a faits et dont 3 ou 400 sont restés entre nos mains au bastion Kornilof, il ait bien réellement été enlevé deux aigles ou trophées quelconques, ainsi qu'on l'avait d'abord assuré.

Pour passer du général au particulier, on avait, par exception cette fois, été assez bien informé à Sébastopol des dessins de l'ennemi; car, dès le 16, par conséquent avant l'ouverture du bombardement, toute la garnison savait qu'au premier jour, le 20 au plus tard, les Alliés devaient tenter un grand assaut contre Karabelnaïa. Le bruit s'était ensuite répandu que le général Pélissier, qui avait remplacé Canrobert dans le commandement de l'armée française et qui passait pour être l'âme véritable du nouveau système si énergique adopté par les Alliés, méditait en même temps un grand coup contre notre armée de campagne, ce qui aurait peut-être été cause du départ du général Gortchakof pour cette armée, le commandement ayant été confié par intérim, dans la place et les ouvrages, au général Sacken.

Lorsque, le 17 au matin, la canonnade s'éleva, tout ici était prêt pour les éventualités. Pour ne pas donner l'éveil aux ennemis, nos pièces répondirent vers le

soir de plus en plus négligemment, et à la fin, comme si elles eussent été démontées et réduites au silence, elles furent en partie retirées des créneaux; mais à la nuit, les troupes, jusque-là cachées derrière les blindes et rangées en bataille tout à fait en arrière, reçurent ordre d'avancer immédiatement dans les ouvrages, mais de ne pas faire le moindre bruit, de ne pas parler, de ne pas fumer, de ne pas regarder par-dessus les parapets, de ne pas trahir, enfin, leur présence d'une manière quelconque aux postes d'observation, sous peine de mort pour le contrevenant.

Il était à peine besoin de cette menace pour obtenir des hommes le plus strict silence. Chacun comprenait de quelle importance il était que l'ennemi ne découvrît pas à temps le piége qui lui était tendu, et le désir de lui infliger des représailles était beaucoup trop général, pour que personne, au moment où l'on pouvait être sûr de les exercer largement, songeât à se plaindre des épreuves auxquelles on mettait sa patience, ces épreuves eussent-elles été plus rigoureuses. Lorsque les troupes se furent avancées, le silence fut tel, en effet, dans nos ouvrages, que, n'eussent été ces noirs fantômes immobiles étendus à terre et leurs armes en faisceaux, les initiés eux-mêmes auraient pu douter qu'il y eût âme qui vive.

Vers onze heures du soir, on vit s'élever du côté de la ferme Mackenzie, une fusée isolée, et aussitôt officiers et ordonnances de se croiser dans toutes les directions. Quelques compagnies sortirent incontinent devant les ouvrages, pour appuyer celles de nos troupes

qui s'y trouvaient et qui avaient déjà eu à souffrir, la veille, du feu de l'ennemi. On entendait dans la ville le lourd pas gymnastique des masses serrées d'infanterie, les cris de commandement et le roulement des armes mises au repos. Pour cacher ces mouvements à l'ennemi, nos canons durent, à certains moments, activer leur feu; mais à peine les choses avaient-elles repris leur calme à l'intérieur, qu'ils se turent de nouveau, et les artilleurs français, s'imaginant avoir remporté sur les nôtres quelque triomphe, lancèrent dans le silence de la nuit un immense cri de : Vive l'Empereur!

A une heure du matin, l'attente générale était à son plus haut point. D'une minute à l'autre on espérait entendre le signal d'alarme; le moindre coup de feu, le plus simple tumulte accidentel donnait l'éveil et l'on croyait voir déjà l'ennemi approcher. Je n'y tenais plus, dans mon hôpital; il me fallut aller en plein air.

Les étoiles scintillaient dans les profondeurs d'un ciel d'azur et les eaux de la baie en réflétaient la clarté en se jouant; sur les hauteurs opposées, la ville semblait, dans ces ténèbres à demi éclairées, se prolonger à l'infini. Le spectacle était magique; dans tout autre moment, je serais resté là des heures entières, abîmé dans la contemplation; mais cette fois c'était l'ombre du tableau qui m'intéressait, et, pour mieux y pénétrer, je me dirigeai à la hâte vers le chemin qui monte à la tour.

En avant de ce chemin, deux ou trois Tartares de la garde du corps à cheval étaient placés en sentinelles;

plus loin était un piquet d'infanterie, et une chaîne de postes empêchait toute approche. Mécontent de ne pouvoir exécuter mon projet, je tournai à droite, dans l'espérance de trouver par là un point d'où il me fût possible de plonger dans les lignes ennemies; mais partout les gardes me repoussèrent. Il fallut me résigner et regagner mon poste. Tout à coup je vis apparaître devant moi, sur la hauteur, mon Ivan, qui me cherchait de tous les côtés. Je l'appelai doucement; il me reconnut, poussa un cri de joie et, descendant à la course, vint me saisir au poignet et m'entraîna avec tant de violence que je faillis en perdre la respiration. Il y avait une seconde que j'étais rentré au logis, lorsque se présenta un aide-de-camp qui m'apportait l'ordre de me rendre auprès du général Sacken. Sans Ivan, cet officier ne m'eût certainement pas trouvé chez moi. Le brave garçon venait cette fois de me sauver plus que la vie; il m'avait sauvé l'honneur.

Comment Ivan a-t-il été mis à même de me rendre ce service? C'est ce que je n'ai encore pu tirer bien au clair. Il tient beaucoup à jouer dans les affaires qui me concernent le rôle d'un homme au courant de tout, et quand je l'interroge, dans des circonstances comme celles-ci, il fait le sourd à toutes mes questions ou ne répond qu'à demi-mots. Je veux bien lui laisser cette marotte, mais il est probable que, devant la tour, où il avait été comme moi et où il m'a vu, il aura entendu parler de la mission dont l'aide-de-camp avait été chargé pour moi.

A mon arrivée sur la plate-forme au-dessous de la

tour, j'y trouvai réunis presque tous nos officiers généraux. A gauche, adossé contre le parapet, était l'amiral Nakhimof, le bonnet sur la tête, mais vêtu de l'uniforme de grande tenue, comme aux jours de danger. Entouré de plusieurs autres officiers, il penchait avidement l'oreille du côté du général Tottleben, qui observait avec la lunette d'approche les ouvrages ennemis, ce qui, néanmoins, ne l'empêchait pas de placer de temps à autre quelque histoire plaisante. Du moins, à peine avait-il fini, que de joyeux éclats de rire partirent de ce groupe, au point que le général Osten-Sacken, qui se promenait seul de long en large sur le milieu de la demi-lune, se retourna vivement et avec mauvaise humeur; mais, en reconnaissant les auteurs de ce trouble, il se rapprocha, sur un signe de Nakhimof, et quand celui-ci lui eut communiqué en gros les réflexions de Tottleben, il ne put retenir non plus un sourire, ce qui fit que les autres ne se gênèrent plus. L'amiral Pansilof, qui, avec quelques officiers, me donnait des ordres, se dressa sur ses jambes d'un demi-pied plus haut qu'à l'ordinaire et grommela entre ses dents, tout en piétinant d'impatience, que quelque loustic allemand faisait sans doute danser le plancher. De son côté, le général Khroulef qui, en bas de la montée, écrivait sur une table de campagne à la lueur d'une lanterne, leva les yeux tout étonné, sans paraître comprendre d'où pouvait provenir l'hilarité de ces messieurs.

En ce moment — il pouvait être environ une heure et demie du matin — un officier arriva en toute hâte

et demanda le général commandant; Sacken se retourna et reçut de ses mains un papier plié. Il s'avança ensuite vers la table à laquelle était assis Khroulef, et après avoir lu en silence et pour lui seul, il fit passer à celui-ci. Le général lut à son tour, réfléchit un instant, puis il se leva et dit froidement : « Eh bien! nous sommes prêts. » Nakhimof, qui s'était aussi approché, prit le billet fatal qu'il parcourut des yeux, partit ensuite d'un éclat de rire, et, prenant à part Osten-Sacken, il s'écria tout joyeux : « Ils viennent donc! Ah! ils viennent! C'est Dieu qui nous les livre? Pour la gloire de Dieu et de la sainte Russie, nous ferons en sorte qu'il n'en retourne pas trop! »

A ces mots, toutes les personnes présentes se pressèrent autour des généraux. Il se fit un tel silence qu'on eût pu entendre voler une mouche. Sacken était assis à la table et écrivait de sa propre main quelques ordres qu'il remettait au fur et à mesure, avec indications secrètes, aux aides-de-camp qui l'entouraient déjà. Lorsqu'il eut fini, il s'adressa aux médecins, c'est-à-dire à moi, au professeur Hubenet, premier chef de tout le service de santé du faubourg Karabelnaïa, et aux médecins principaux des trois autres hôpitaux : « Messieurs, dit-il d'une voix assez haute, pour être entendu même hors de la demi-lune, dans une heure au plus l'ennemi donnera l'assaut; il y aura à fairé, je n'en doute pas. Avez-vous pris vos mesures pour secourir immédiatement nos blessés? Puis-je être rassuré sur le sort des braves qui, dans ce combat, vont répandre leur sang pour Dieu,

le Czar et la sainte Russie ?...C'est bien, messieurs, — ajouta-t-il, avant que nous eussions pu répondre, — outre les jeunes médecins que j'ai affectés hier aux différentes ambulances pour toute la durée de ce bombardement, j'ai encore mis aujourd'hui à votre disposition tous les docteurs et chirurgiens des corps de troupes réunis ici. A votre retour, vous les trouverez déjà en lieu et place. Adieu, messieurs! J'ai votre parole et je remets avec confiance entre vos mains le soin de nos blessés. La Russie vous sera reconnaissante pour chacun de ses braves enfants que vous lui conserverez. »

Nous nous retirâmes, et en traversant la foule, le long de l'escalier, nous entendîmes le général dire à ses officiers : « Maintenant, messieurs, à vos postes! Tout est prêt et la victoire est à nous, si tout le monde fait son devoir. » Il parla encore, mais nous n'avions pas de temps à perdre, si nous voulions avoir terminé tous nos préparatifs avant l'ouverture du combat, qui devait avoir lieu dans une heure, et nous dûmes nous hâter de nous rendre à nos postes.

La première demi-heure, je l'employai à des occupations de tous genres, et elle passa comme un instant. Les blessés qui se trouvaient encore à l'hôpital durent être évacués à la hâte du côté de la baie, pour faire place à d'autres arrivants; les ambulances furent disposées, et il fallut donner des instructions aux médecins et chirurgiens adjoints à notre service. Partout régnait la meilleure volonté; il suffit de quelques indications à peine; des difficultés, qui eussent peut-être

demandé, en d'autres circonstances, des heures entières, s'aplanissaient à présent comme d'elles-mêmes. Je n'ai jamais eu de ma vie semblable besogne entre les mains.

Un hourrah à demi étouffé et un bruyant va-et-vient de troupes au dehors, un peu après deux heures, me firent conjecturer qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Tout le monde se précipita aux fenêtres et à la porte, et le spectacle qui s'offrit à nos regards était véritablement si particulier dans son genre que je ne l'oublierai certes pas facilement. Le général Sacken, accompagné de Khroulef et de Tottleben, passait la revue des soldats; dix à douze prêtres suivaient les généraux et bénissaient les combattants, qui, se frappant la poitrine et les yeux fixés sur leurs chefs, étaient tous agenouillés à terre. Plus bas, devant le front de la redoute Poultava, les drapeaux venaient également d'être déployés; la foule des soldats se pressait autour de ces vieux étendards criblés de balles, les mains levées et tendues pour un serment solennel. Les armes brillaient déjà entre les mains des combattants, les tambours s'apprêtaient à battre la charge; cependant, on n'entendait pas le moindre bruit encore; tout était profondément silencieux, quoiqu'il dût en coûter beaucoup d'étouffer tant de fortes émotions.

Cinq ou dix minutes après, les premiers coups de fusil éclatèrent au delà de la grande baie. Tout le monde prêta l'oreille en retenant son haleine; un coup de canon se fit entendre, puis un second, puis

un troisième, et enfin toute une salve de cinquante coups retentit à la fois. Le silence était désormais inutile; les tambours battirent la générale, les drapeaux s'agitèrent, un triple hourrah des plus énergiques couvrit les tonnerres même de l'artillerie. Les cris de commandement résonnèrent, la troupe s'ébranla et les postes furent occupés. Un quart d'heure plus tard, on en venait déjà aux mains devant le bastion n° 1, tandis que, en face de nous, tout demeura tranquille jusqu'au moment où jouèrent les batteries ennemies. Ce ne fut qu'après trois heures du matin, que les premiers boulets tombèrent devant notre front, mais plus à gauche, à peu près au point où le bastion n° 2 et le bastion Kornilof se relient. Quelques instants plus tard, les éclairs de l'artillerie brillèrent aussi devant le bastion n° 3, puis enfin la tempête s'étendit sur toute notre ligne; tout autre bruit fut entièrement couvert, et l'on put craindre en vérité, au milieu de ce fracas, de ces grondements, de ces sifflements aigus et de ces mugissements sans fin, de perdre l'ouïe à tout jamais.

A quatre heures et quart, à en juger par ce qu'on entendait, le combat d'artillerie dut être à son plus haut point; à partir de là, le feu de mousqueterie prit peu à peu le dessus sur la canonnade, et, par intervalles, on distinguait les vibrations du cor, les tambours ennemis battant la marche et les cris de bataille des combattants. Quoique le jour vînt de se lever, les vapeurs de la poudre encombraient tellement l'atmosphère, que, près comme loin, il était absolument impossible de rien découvrir devant soi.

La haute ville, au contraire, avec ses dômes et ses églises, baignait dans les demi-teintes du crépuscule; mais sur la basse ville et sur la grande baie planaient toujours d'épais nuages, du milieu desquels jaillissaient çà et là d'innombrables éclairs. La flotte alliée et nos forts du rivage échangeaient, de ce côté, des coups de canon; l'engagement des deux parts parut prendre ici en ce moment un caractère sérieux; le feu des navires ne tarda pas, néanmoins, à se ralentir, et bientôt il n'y eut plus entre eux et nos ouvrages, jusqu'à la fin de l'action, que quelques coups çà et là donnés et rendus.

Le combat durait toujours cependant devant notre front avec le même acharnement; le feu ne cessa pas non plus un seul instant devant le bastion n° 3; mais tout était maintenant à peu près parfaitement calme devant le n° 1 : l'attaque de l'ennemi paraissait avoir déjà échoué de ce côté. Cinq minutes plus tard, retentirent dans nos ouvrages, au delà du ravin d'Ortchakof, les hourrahs de nos soldats, et l'on put voir en même temps sortir du milieu des nuages de vapeur les premiers fuyards anglais. Bientôt toute la campagne au loin brillait d'habits rouges qui, en pleine débandade, se ruaient vers leurs tranchées, et ce réjouissant spectacle mit chez nous tout sens dessus dessous. Tout ce qu'il y avait de non-combattants dans le voisinage courut sur le bord du ravin, pour suivre aussi loin que possible l'ennemi, et, dans l'ivresse de la joie, au milieu des battements de mains, on ne prit pas garde à ce qui se passait auprès. Tout à coup, en effet, un immense

cri de : vive l'Empereur ! vint tirer la foule de cette sécurité enthousiaste, et les coups de fusils éclatèrent de tous côtés : les chasseurs français étaient au milieu de nous.

Au premier moment, tout ce monde sans armes bondit en arrière et se dispersa ; mais il était impossible que dans des cœurs surexcités jusqu'à l'enthousiasme une terreur panique trouvât place ; aussi, après avoir reculé quelques pas, nos hommes s'arrêtèrent et présentèrent de nouveau la poitrine à l'ennemi. Il s'agissait d'abord de se défendre : le combat devint une lutte corps à corps. Quelques efforts qu'ils fissent, les Français ne purent gagner un pouce de terrain de plus ; peu à peu, au contraire, il furent rejetés en bas du mamelon, jusqu'aux maisons qui s'y trouvent.

Heureusement nos adversaires avaient dirigé leurs principales forces contre l'entrée du bastion Kornilof. La garnison de la batterie Gervais, où l'ennemi venait de pénétrer, ne mit pas, il est vrai, trop d'opiniâtreté à le combattre, mais le désordre était depuis longtemps dans ses rangs et elle avait déjà perdu sûrement, dans une lutte des plus acharnées, la moitié de son monde au moins ; aussi la résistance qu'elle opposa ne suffit-elle pas pour arrêter les progrès des Français. Vainqueurs, ils poussèrent de plus en plus en avant, et quelques écervelés s'élancèrent même sur les derrières des nôtres, vers le chemin de la tour.

Le rôle que nous autres, médecins, jouâmes dans tout cela, fut véritablement triste. La plupart d'entre nous, comme aussi presque tous les hommes du service de

santé, avaient couru au ravin, au moment de la fuite des Anglais, et se trouvaient maintenant au milieu de la bagarre. Quant à moi et à cinq ou six autres, qui étions restés à la maison, nous ne savions, au milieu de ce désordre général, où donner de la tête, et avant que nous eussions pu mettre seulement en sûreté nos instruments, les chasseurs français, relancés par les nôtres, s'étaient déjà répandus entre les bâtiments et tiraient sur quiconque paraissait en avant de leurs carabines.

Il n'y avait donc pas de temps à perdre, si nous ne voulions pas être tous tués ou pris; car les ennemis semblaient sortir de dessous terre, et de quelque côté qu'on se tournât, on donnait partout sur eux. Enfin, nous réussîmes à trouver une issue par la tangente, à gauche; mais, au lieu de suivre cette direction, nous fûmes entraînés à droite par quelques hommes armés que nous rencontrâmes en chemin, et nous n'échappâmes à un danger que pour tomber dans un pire.

En effet, au pied du mamelon, où nous nous précipitâmes en aveugles, dans la hâte insensée que nous mettions à nous sauver, le combat se continuait encore entre la garnison de la batterie Gervais et les bataillons français qui avaient forcé la position. Nous tombâmes, à la lettre, au milieu des combattants, qui, tout déconcertés de cette sauvage irruption, s'arrêtèrent un instant des deux parts; mais ils s'élancent bientôt de nouveau les uns contre les autres, et nous nous trouvons pris comme entre les deux mâchoires d'un étau. Avec le tumulte et l'acharnement qu'offrait le

combat, il n'y avait pas à songer à se tirer de là; il s'agissait donc de vendre sa vie aussi cher que possible.

C'était, dans le sens le plus strict du mot, une véritable mêlée. Le fusil et le sabre n'avaient que faire; c'était à la baïonnette, au poing et au couteau que l'on se battait. N'ayant pas d'armes, nous dûmes, nous autres, avoir recours aux moyens de défense naturels; mais nous aurions assurément péri tous jusqu'au dernier, si une reculade momentanée de l'ennemi, occasionnée probablement par l'arrivée de renforts russes, ne nous eût donné le temps de prendre nos pistolets de poche et nos revolvers et d'établir quelque peu de proportion entre nous et nos adversaires.

A partir de ce moment, la fortune tourna le dos à ceux-ci. Les Russes avaient dû frapper quelque terrible coin au milieu de leur colonne d'attaque, car les Français les plus avancés plièrent devant le choc impétueux des nôtres, reculant, non pas vers la batterie Gervais, mais plutôt à droite, vers les maisons en bas du mamelon; d'un autre côté, cependant, le combat allait en se resserrant toujours davantage autour de l'ouvrage en question, dont on se disputait évidemment la possession. Les bonnets fourrés pointus qui dominaient les casquettes françaises, disaient assez clairement à qui nous devions ce secours tant désiré. Néanmoins, à côté de nos volontaires combattaient aussi des troupes régulières fraîches, signe que déjà nos renforts commençaient à arriver.

Le détachement français le plus en avant, pressé de

toutes parts, s'était maintenant glissé dans les maisons et entre les maisons. Le reste des Français, au nombre de 4 à 500, autant qu'il était permis d'en juger, chercha, malgré le feu meutrier des ouvrages voisins et les attaques sans cesse renouvelées de nos tirailleurs irréguliers, à s'installer dans la batterie enlevée et semblait attendre du renfort. Le vaste espace compris entre les champs de combat nous offrit, à nous, soldats de circonstance, la facilité de gagner la chaîne de hauteurs derrière le bastion Kornilof, d'où nous pûmes suivre sans le moindre danger les péripéties ultérieures de la lutte. Il nous manquait un jeune médecin belge du régiment Tchernigof, arrivé depuis peu de jours seulement à Sébastopol, lequel fut plus tard trouvé mort sur la place, où il avait été percé au cœur d'un coup de baïonnette. Deux autres avaient reçu des blessures assez graves. Moi et un autre, nous fûmes les seuls qui nous tirâmes de là sains et saufs.

Depuis la première irruption des Français au-dessous de nos retranchements jusqu'à cette nouvelle phase, il avait pu s'écouler à peine dix minutes; puis vint une sorte de pause de quelques instants, pendant laquelle les choses restèrent dans le même état. On se battait surtout en ce moment pour la possession des maisons, où une compagnie du régiment Levsk et des détachements de la garnison de notre bastion n° 3, dont le vice-amiral Pansilof avait envoyé la moitié sur ce point, appuyaient les nôtres; mais les chasseurs français se démenant comme de vrais démons, notre attaque ne faisait pas le moindre progrès.

Sur ces entrefaites, l'autre détachement ennemi, qui, dans l'intervalle, avait été renforcé de deux ou trois bataillons, se porta de nouveau à l'attaque, pour débarrasser les chasseurs. D'un autre côté, cependant, un haut général russe, Sacken lui-même, dit-on, arriva dans le même moment avec deux bataillons du régiment Iakoutzk, de la réserve, pour reprendre les ouvrages perdus, et en même temps une seconde colonne s'approchait presque au grand trot. Les Français reçurent sans broncher le choc des premiers, mais ils ne purent tenir contre l'attaque de flanc de la seconde masse. Au bout de quelques secondes, les casques de nos braves brillaient déjà sur le parapet de la redoute; l'aigle française en fut arrachée et ce qui restait d'ennemis chercha son salut dans la fuite. Les nôtres les poursuivirent et ramenèrent même des tranchées françaises une foule de prisonniers.

Il y avait déjà longtemps que les troupes russes avaient repris la batterie Gervais, lorsqu'il sonna quatre heures aux clochers de la ville; mais si l'affaire avait été si prompte à se décider sur ce point, elle n'en fut que plus lente à le faire sur l'autre. Quoique certains de leur déroute définitive, les chasseurs français refusèrent tout quartier, ne voulant rien entendre, si on ne les laissait se retirer librement. Les nôtres durent attaquer à la baïonnette les maisons, les chambres, les moindres recoins l'un après l'autre, mais ils firent des pertes effroyables dans cette manière de combattre et ne purent même avancer que pas à pas. La compa-

gnie du régiment Levsk perdit certainement, à l'assaut des premières maisons, les deux tiers de son monde, et la moitié de nos volontaires joncha bien le carreau de ses cadavres. Cependant, de nouvelles troupes arrivaient toujours pour remplacer nos morts; une batterie russe de campagne, qui avait paru trop tard pour agir efficacement sur le principal théâtre, ouvrit une brèche aux assaillants : on enleva un poste après l'autre, et enfin, vers cinq heures, le reste de ces admirables braves, à peine une centaine d'hommes en tout, se constitua prisonnier.

Pendant ce combat, l'ennemi, au dehors, ne fit absolument rien, quoiqu'il dût nécessairement, au bruit et au tumulte de la lutte, savoir ce qui se passait. Il est vrai que çà et là, autant qu'on pouvait en juger du point où nous étions, des troupes se montraient aux tranchées, et même une fois un petit détachement fit mine de vouloir avancer, mais au premier coup de canon il se hâta de regagner ses gabions et les officiers parurent même avoir beaucoup de peine à les retenir dans cette position couverte. Il est certain que si, dans l'état évident de découragement où se trouvait l'ennemi, les Russes eussent opéré une forte sortie, ils auraient obtenu des résultats considérables; mais quoique d'abord tout semblât faire croire qu'il allait effectivement en être ainsi, l'attaque s'arrêta, peut-être parce que là-haut, sur le plateau d'Inkermann, le télégraphe ne cessa pas un seul instant de jouer.

A partir de cinq heures et demie, on ne fut plus occupé du côté des Russes qu'à réparer les dommages

occasionnés par le combat. Les troupes avaient formé les faisceaux et préparaient leur déjeuner ; on enleva les morts, et les blessés furent emportés par des détachements commandés à cet effet. Quant à nous médecins, nous retournâmes à l'hôpital pour reprendre notre besogne, mais bien avant d'y arriver, j'entendis la voix d'Ivan qui, n'ayant pu apprendre de personne ce que j'étais devenu, me croyait perdu à jamais et, tout en me cherchant parmi les morts, m'appelait avec désespoir, criant mon nom sur tous les tons et dans toutes les directions.

Que ce soit à l'occasion de ces recherches ou seulement plus tard qu'Ivan ait ramassé les différentes bourses plus ou moins garnies, la montre, la croix de la Légion d'honneur et Dieu sait combien de bidons et de bijoux dont il est si fier, c'est ce que je n'essayerai point d'approfondir, mais en tout cas il est certain que je ne l'ai jamais vu aussi complétement rond que le soir de ce même jour. Ce n'est pas, du reste, bien étonnant ; car depuis le moment où il me trouva jusqu'à ce que la voix lui manquât tout à fait, il ne cessa d'avoir autour de lui un auditoire dont chacun des membres tint naturellement à honneur de partager avec cet incomparable héros sa ration extraordinaire d'eau-de-vie. C'est, d'ailleurs, parmi les gens de l'hôpital et je crois même parmi la garnison tout entière de Karabelnaïa, un fait acquis que, dans le combat du ravin et à l'assaut des maisons, Ivan a tué de sa propre main un nombre infini de généraux ennemis, et hier encore des officiers de l'état-major me faisaient com-

pliment de l'intrépide vaillance de mon domestique, de sorte que je ne serais pas étonné de voir un de ces jours la croix briller sur la poitrine du drôle !

A partir de neuf heures du matin, l'ennemi ouvrit contre la place un feu peut-être plus vif, si c'est possible, que celui du jour précédent. Il dura jusque bien avant dans la nuit, et même pendant la nuit les batteries alliées continuèrent de jeter des bombes dans la ville et dans les ouvrages. De notre côté, nos artilleurs prouvèrent suffisamment que leur silence de la veille n'avait été qu'une ruse de guerre. Il y en a cependant beaucoup qui pensent qu'ont eût pu tirer autrement parti de l'embarras et des craintes que ce bombardement dénotait évidemment chez nos ennemis.

Pour ce qui regarde nos chefs, il a déjà été dit que le général Sacken conduisit contre l'ennemi les bataillons du régiment Iakoutzk.

Le général Khroulef se trouvait tout à fait au milieu de l'action, derrière la batterie Gervais; je l'y vis pendant l'affaire comme après. D'autres généraux russes qui me sont inconnus combattaient également en cet endroit. Tottleben, qui était sur l'avancée du bastion Kornilof, eut dès le début du combat une partie du mollet emporté par un éclat de bombe et il aurait failli être pris tandis qu'on le transportait à notre ambulance. Je n'ai point aperçu Nakhimof durant tout le temps de l'affaire, mais il paraît que, suivant son habitude, il n'a cessé d'agir sur tous les points dangereux, car tout le monde a quelques traits d'héroïsme à citer de lui. On raconte, entre autres

choses, que, une bombe étant tombée dans le bastion n° 2 et l'ébranlement de l'air ayant renversé l'amiral, les soldats et les matelots qui étaient près de lui se jetèrent aussitôt sur son corps et lui sauvèrent la vie en sacrifiant la leur propre, action qui, ailleurs, serait très certainement célébrée sur tous les tons par les poëtes, mais qui est beaucoup trop dans le caractère russe pour être ici l'objet d'autre chose que d'une remarque en passant.

Dans la matinée du 19, les vainqueurs descendirent en procession à la ville pour y remercier le Très-Haut, devant la cathédrale, de l'assistance qu'il leur avait donnée. La longue file des combattants mit plus d'une heure à traverser le pont qui, à l'extrémité du port militaire, relie à Sébastopol le faubourg Karabelnaïa. Les bombes ennemies firent maintes trouées sanglantes dans cette procession sans fin. Avec les hommes que nous coûta cette parade religieuse, nous aurions peut-être la veille reconquis la redoute Kamtchatka . . . .

24 juin - 6 juillet.

Une attaque de choléra, dont j'ai été frappé le soir même du jour où j'écrivais les lignes qui précèdent, m'a forcé à rentrer en ville depuis cinq jours déjà, et il n'est pas probable, dans l'état de faiblesse où je me trouve encore, que je puisse reprendre mon poste avant une semaine. Peut-être ne le reprendrai-je pas du tout. Il est presque certain, en effet, que j'aurai très prochainement un emploi dans notre armée de campagne. Le docteur Schneider, qui vint hier me faire visite,

me l'a lui-même assuré, et je compte que, si je suis placé, ce sera dans la milice nouvellement créée, dont on attend quelques divisions dans huit ou quinze jours.

Du reste, il est venu à mes oreilles que tous les médecins de la flotte allaient, comme moi, être affectés à l'armée de terre; on dit même que la marine de la mer Noire serait prochainement dissoute en entier et transformée en régiments spéciaux de canonniers et de chasseurs. Cependant je doute que, à raison de la position toute particulière de ce corps et des services éminents qu'il a rendus à la défense de la place, on en vienne à cette extrémité tant que Sébastopol tiendra bon.

Peut-être la chute de la forteresse est-elle, au bout du compte, moins problématique qu'on ne le croit encore généralement. A côté des préparatifs en apparence très sérieux qui se font pour défendre la place à outrance, il se manifeste çà et là des indices avant-coureurs qui laisseraient croire aisément à un prochain abandon volontaire ou forcé de la place. Ainsi que je l'ai appris de source certaine, on s'occupe depuis plusieurs semaines à évacuer en silence sur la rive septentrionale les pièces les plus précieuses de l'arsenal; d'autre part, on travaille très activement à mettre cette même rive, qui fait face à la ville, dans le meilleur état de défense, et d'après ce qu'on entend dire des mines, elles auraient une telle extension et seraient poussées avec tant de hâte que l'on pourrait se croire à la veille du jour où l'on doit y mettre le feu.

Ce n'est pas tout encore. On parle de la construction d'un pont de bateaux sur le grand port, juste au-dessous du fort Severnaïa, et l'on ne cache même plus que l'objet de ce pont est d'assurer une retraite prompte et facile en cas de désastre. En outre, on s'est mis tout à coup à exagérer les difficultés de l'approvisionnement par voie de terre, et tandis que jusque-là une simple allusion à la possibilité d'une retraite sur un autre point était considérée comme une trahison, un crime digne de mort, aujourd'hui les officiers de notre état-major et d'autres personnages considérables en parlent ouvertement et sans se gêner, comme de ce qu'il y a de mieux à faire. Quelques-uns de ces messieurs vont même jusqu'à recommander la retraite sur Simphéropol ou Pérécop comme le seul moyen de refaire notre position, en ce moment si mauvaise, la déroute de l'ennemi ne leur paraissant pas douteuse en rase campagne.

Il est certain que tout cela cache quelque secret dessein, et ce dessein, il n'est pas difficile de le pénétrer dans l'état où se trouvent nos affaires. On veut préparer peu à peu le soldat à la pire des éventualités, et peut-être même n'attendra-t-on pas jusque-là ; car, autant que j'aie appris à connaître la diplomatie de notre quartier-général, depuis tantôt neuf mois que je suis ici, les courants qui s'en échappent précèdent ordinairement de fort peu les événements qu'ils présagent.

Il va sans dire qu'on accompagne le tout d'allusions à Moscou et à l'année 1812 ; en Russie, on ne va pas sans cela, et il faut avouer que nos soldats semblent

oublier entièrement les dangers qu'ils courent sur ce sol miné et prêt à les effondrer, en pensant à faire sauter l'ennemi au milieu de son triomphe ou à ne lui laisser qu'un monceau de ruines achetées au prix de torrents de sang . . . .

La population civile, ou du moins le peu qui en était resté, a cependant pris la fuite à la première nouvelle des mines que l'on a pratiquées. La ville est abandonnée et déserte; on ne voit plus que des soldats dans les rues; les restaurants même et les cafés, à part deux sur les quais et un dans la rue Catherine, ont cédé à la panique générale, et de la brillante société qui s'y réunissait au commencement du printemps il ne reste pas la moindre trace. Les prêtres seuls et les sœurs de charité sont restés. Le dévouement et le courage que les uns et les autres n'ont cessé de déployer durant tout le siége leur ont acquis le droit de bourgeoisie dans l'armée, et ils peuvent être considérés comme en faisant partie . . . .

27 juin - 9 juillet.

Mon état s'est considérablement amélioré, et j'espère pouvoir retourner après-demain au plus tard au bastion Khornilof. Ce ne serait cependant pas fort nécessaire, car j'attends tous les jours d'être transféré à l'armée de campagne, et la place que j'ai occupée jusqu'ici est déjà remplie provisoirement par un certain docteur Benoît, désigné pour m'y succéder. La vie m'est insupportable dans cette ville de silence et de

mort; j'y mourrais de tristesse et d'ennui; au dehors, j'aurai au moins quelque chose à faire.

Sébastopol est actuellement le plus affreux séjour qui se puisse imaginer. Pour me distraire et faire un peu d'exercice, je parcourus hier la ville dans tous les sens, ou plutôt j'errai au milieu des ruines, car cet amas de décombres ne peut plus s'appeler une ville. Les bombardements du 5 au 7 juin et des 17 et 18 ont laissé des traces vraiment effrayantes. Des rues entières ont disparu sous les boulets ennemis; ce qui reste debout dans la haute ville et dans le faubourg Karabelnaïa n'a plus la forme de rien. Si les boulets, épars çà et là par centaines et par milliers au milieu des ruines, étaient réunis en monceau, ils dépasseraient aisément la hauteur des murs qui existent encore. Dans ce bouleversement général, il s'élève cependant encore, sur certains points, des barricades et de légères fortifications qui ne s'appuient plus à rien et qui, dans cet état d'isolement et d'abandon, semblent railler toutes les précautions de la prudence humaine.

La haute ville avait beaucoup moins souffert que la basse ville. Il y a bien, il est vrai, en ruines et en amas incendiés, de quoi rassasier l'artiste le plus avide de scènes de désolation, mais la plupart des maisons y montrent encore quelque côté passable et l'on peut sans trop de peine se faire jour dans les rues. Le quartier situé près de la mer, entre autres, conserve à peu près en entier sa physionomie originelle; en revanche, les maisons voisines du fort Saint-Nicolas jusqu'à l'ancienne amirauté, en descendant, ont été assez mal-

traitées, et l'amirauté elle-même paraît avoir été un point de mire contre lequel les artilleurs ennemis ont déployé tout leur savoir-faire.

De tout ce grand bâtiment il ne reste plus, à proprement parler, que des pans de mur; l'aile qui s'avance du côté du grand port et dont j'occupais jadis un appartement à l'étage supérieur est néanmoins un peu mieux conservée. Je m'arrêtai quelques instants devant cette ruine et je levai les yeux vers mes anciennes fenêtres. Nues et désertes, elles me produisirent l'effet des orbites immobiles d'une tête de mort Cette vue cependant réveilla en moi les heureux souvenirs d'un passé dont tous les jours avaient été des jours de fête, et je voulus revoir ces lieux pour une dernière fois; mais en entrant un frisson me glaça des pieds à la tête. L'incendie avait tout ravagé: le toit, le sol, les murs menaçaient de s'effondrer ou de s'écrouler. Ces décombres, au milieu desquels je ne me reconnaissais point, ne me rappelaient plus rien, et je me hâtai de redescendre.

Du grand escalier du port, je considérai les bassins du grand port et du port militaire. Le temps était calme et lourd; le soleil pesait de tout le poids de ses feux sur les eaux, qui battaient mollement le rivage, comme si elles eussent eu peine à se traîner. Les vaisseaux de ligne de notre flotte étaient là amarrés à l'ancre devant le fort Constantin et jusqu'en face de la 34ᵉ batterie; mais, délabrés et percés de boulets, ils n'avaient pas meilleure apparence que les maisons de la ville. Quelques matelots de garde étaient noncha-

lamment assis sur le pont; un chien japait à bord d'un navire, et ce bruit fut le seul qui, pendant un quart d'heure, me vint de ce côté.

Sur les quais tout semblait également mort. Un détachement de soldats arrivait du fort Saint-Nicolas; leurs pas résonnaient comme dans un écho, tant la rue était solitaire, abandonnée et déserte. Plus bas, devant le petit escalier, la vie renaissait; mais quelle vie! Deux chariots et quatre ou cinq brancards portaient à l'ambulance établie de ce côté les nouvelles victimes de cette épouvantable lutte; une barque attendait pour passer sur l'autre rive cette charge de morts-vivants. Les gémissements et les cris de ces malheureux, la vue de ces épouvantables blessures me firent rebrousser chemin; je me détournai à gauche, pour m'enfoncer de nouveau dans l'intérieur de la ville.

Partout, mais partout sans exception, c'était le même spectacle de désolation générale, de tristesse et d'abandon. Le théâtre, que le premier coup de vent semblait devoir emporter, le palais du gouvernement, dont les quatre murs étaient comme calcinés, la grande bibliothèque, le Casino, les clochers et les dômes de presque toutes les églises, criblés de boulets, tout menaçait de s'écrouler. Seule, la vieille et vénérable cathédrale levait encore fièrement la tête comme autrefois; les canons ennemis en avaient à peine effleuré l'extérieur; à part l'entrée principale, qu'une bombe avait déchirée à la base, rien, à l'intérieur, ne portait trace de destruction. On aurait presque été tenté de

croire, à ce spectacle, que la foi des Russes avait eu raison et que saint Vladimir, le patron de la ville, avait étendu son manteau sur ce sanctuaire vénéré.

L'église était à peu près déserte; çà et là on rencontrait, à genoux devant quelque image de saint, un fidèle en prière, le plus souvent un homme relevant de maladie comme moi ou guéri de ses blessures. Ce recueillement, ce silence profond, où l'âme est comme abîmée, avait, sous les sombres voûtes de ce temple et dans ces immenses nefs, quelque chose de plus solennel encore que la morne solitude des places et des rues de la ville.

Trois cercueils, couverts de velours rouge et ornés de riches écussons, étaient là, dans une chapelle latérale, pour rappeler l'instabilité des choses de la terre. Au-dessous de l'autel, cependant, les pierres redisaient en termes plus éloquents encore le *Sic transit gloria mundi !* Là, en effet, une tombe touchait l'autre. Les épitaphes portaient les noms de Kornilof, d'Istomine, de Timofeyef, et à côté de ces caveaux fermés était une place ouverte, sur laquelle on lisait en grosses lettres : NAKHIMOF ! Je me penchai pour regarder dans ce sombre caveau ; il y avait une bière. Un rayon de soleil, qui frappait obliquement sur les vitraux peints de la galerie, se jouait avec les nuances rouge et or du coussin sur lequel reposera bientôt la tête de ce brave.... Tout cela n'aurait-il été qu'une illusion ?....

Mais où m'entraîne mon doute ! Je parle exactement comme si Sébastopol était déjà perdu. Je ne fais, au bout du compte, que ce que fait tout le monde : la

contagion générale m'a gagné comme les autres. Autant on avait cru jusqu'au 18 à la possibilité de conserver la place, autant on en désespère aujourd'hui. Et cependant nous avons vaincu ! Il est vrai que jamais victoire n'a porté de plus tristes fruits.

Lorsque je sortis de l'église, le jour commençait à baisser. Le soleil se couchait dans un amas de nuages noirs, dont les ombres assombrissaient davantage encore le tableau déjà si triste que j'avais devant moi. Je me hâtai de regagner mon domicile, et depuis ce moment je n'ai plus eu envie de mettre le pied dehors.

. . . .

28 juin-10 juillet.

L'ami Ivan est dans les transes ; son imposture a eu pour lui de graves résultats. Il est proposé pour la croix d'honneur, mais en même temps il est incorporé comme soldat au 6e bataillon de tirailleurs avec promesse d'être bientôt fait caporal. Autant le premier serait de son goût, autant le second lui sourit peu. Si on l'avait envoyé aux Tchernomoriens, il se serait peut-être arrangé de cela ; mais dans des troupes régulières ! Cette perspective le jette dans un abattement dont rien ne peut le tirer.

Je suis moi-même contrarié de perdre ce bon garçon, à qui je m'étais habitué, et d'avoir à le remplacer par quelque lourdaud peut-être. Dans son intérêt comme dans le mien, j'ai été tout aujourd'hui de Caïphe à Pilate pour obtenir son exemption du service militaire. J'ai même réussi à intéresser en sa faveur

le docteur Schneider, et comme je l'ai déjà heureusement fait admettre parmi les infirmiers, peut-être reste-t-il quelque espoir de lui conserver sa liberté et de le retenir à mon service. Il s'agit donc uniquement de le soustraire aux premières recherches des autorités militaires. Le docteur Schneider vient donc de me le prendre pour l'envoyer immédiatement en qualité de servant de lazaret dans les hôpitaux de la rive septentrionale. Les absents sont là si vite oubliés, que cette simple mesure peut suffire pour le mettre tout à fait à couvert.

Pour laisser tomber cette affaire, au lieu de me rendre dès demain à mon nouveau poste, ainsi que j'en avais l'intention, je vais encore rester ici quelques jours. Du reste, rien ne me presse; je sais qu'on peut se passer de moi, et j'arriverai toujours assez tôt.

En partant, Ivan m'a chargé de lui obtenir sa croix, s'il y a possibilité. Il est certain que ce sera infiniment plus difficile que le reste; mais, pour avoir la paix plus tard, il faudra bien que j'avale la pilule. J'essayerai donc, et si j'échoue, tant pis. Au bout du compte, ce n'est pas peu de chose que d'avoir un domestique décoré. . . . .

28 juin-10 juillet, 8 heures du soir.

Le bruit court en ce moment, au lazaret, que l'amiral Nakhimof aurait été grièvement blessé, il y a une heure environ, dans le bastion Kornilof. Il pleut à verse, et un violent orage est sur la ville. Dès que le

temps sera un peu calmé, je sortirai pour aller voir ce qu'il en est de cette nouvelle. . . . .

Même jour, 10 heures du soir.

D'après un ordre récent du général en chef, personne ne peut plus, à partir de la nuit, traverser le pont de la Karabelnaïa sans une permission écrite. Il ne m'a donc pas été possible d'exécuter le projet que j'avais de monter au bastion Kornilof, pour m'informer, sur les lieux mêmes, du malheur arrivé. Dans les deux cafés du quai où j'ai été le premier à annoncer la nouvelle, on n'a fait que rire de moi. Quelques officiers, en effet, venaient, disaient-ils, de quitter l'amiral parfaitement gai, et l'on a traité mon histoire de plaisanterie qu'un oiseau de mauvais augure m'aura fait accroire.

En attendant, on prétendait savoir que le commandant en chef de l'armée anglaise, lord Raglan, était mort, il y a huit jours et peut-être davantage, du choléra ou, suivant d'autres, de blessures reçues le 18. Quelques-uns assuraient même que son corps était déjà en route pour l'Angleterre. . . . .

29 juin-11 juillet.

J'ai été ce matin à la tour Malakhof et au fort Saint-Paul où l'amiral a été provisoirement transporté. La nouvelle d'hier s'est donc malheureusement trop bien confirmée ; Nakhimof n'est pas seulement blessé grièvement, il est blessé à mort. La balle d'un chasseur français l'a atteint à la tempe, et, avec le carac-

tère de cette blessure, il n'y a à s'étonner que d'une chose, c'est que l'amiral ait pu passer la nuit.

Voici comment ce malheur serait arrivé. Hier soir, peu de temps avant la nuit, Nakhimof, en uniforme de général, avec ses croix et les épaulettes, qu'il ne quittait plus depuis quinze jours déjà, était descendu à la dernière ligne de fortification du bastion Kornilof, et, pour mieux se rendre compte des nouveaux travaux de l'ennemi, il s'était en maints endroits accoudé au parapet. Nonobstant les prières et les représentations des officiers de sa suite, il ne voulut pas se retirer, de sorte que les tirailleurs français cachés en embuscade eurent tout le temps de le remarquer et concentrèrent leur feu sur sa personne. Une balle ayant sifflé juste au-dessus de sa tête et les officiers renouvelant leurs instances pour lui faire quitter la place, il se retourna et leur dit tranquillement : « Vous voyez, messieurs, ils tirent bien, mais ils n'atteignent pas. » Au même moment, comme il faisait de nouveau face à l'ennemi, le coup de la mort vint le frapper au front. Depuis lors, il n'a pas repris ses sens, et il n'a prononcé que quelques mots, parmi lesquels, d'après un médecin de mes amis qui a passé la nuit à son chevet, ceux de : « Sébastopol, Russie, victoire, mourir. »

L'effet produit sur la garnison, à la nouvelle que son héros favori était mortellement blessé, ne saurait se décrire. A chaque instant, des députations arrivent des différents bastions pour s'informer de l'état de ce chef bien-aimé. Tous les généraux et officiers supérieurs, que le service ne retient pas à leurs postes, se

trouvent dans l'antichambre du malade ; tout le quartier qui avoisine sa demeure est encombré de marins et de soldats qui arrêtent et questionnent les personnes qu'ils voient entrer ou sortir, sans vouloir croire à ce malheur.

Il va sans dire que j'ai, moi aussi, fait immédiatement valoir mes droits à l'honneur de soigner l'amiral. Le premier pansement a été fait par le professeur de Hubenett lui-même, chef de toutes les ambulances de la Karabelnaïa, qui n'a pas quitté un seul instant le chevet de son malade. Cependant, comme une plus longue absence de cet excellent opérateur n'est guère possible et que son poste le réclame, le docteur Schneider va le remplacer. On veut auparavant avoir une grande consultation de toutes les capacités médicales ; on y attend plusieurs médecins du camp voisin, et j'y ai moi-même été invité pour midi. . . . .

30 juin - 12 juillet.

L'amiral vit toujours. Hier soir, il parut un moment avoir repris connaissance. Son état n'en est pas moins désespéré, et l'on doit craindre de le voir passer d'un instant à l'autre. Le blessé n'a presque plus la parole aujourd'hui ; ce matin néanmoins, vers le point du jour, il s'est écrié trois fois de suite, d'une manière distincte, en soupirant : « Mourir, mourir, mourir ! »

. . . .

Même jour, 1 heure après midi.

Le général Gortchakof vient de faire une visite à notre malade. Le général Sacken fait prendre des in-

formations sur son état presque toutes les heures, et, depuis hier midi, il est venu lui-même en personne trois fois déjà.

Le deuil de la garnison est toujours le même ; deux d'entre nous sont constamment occupés à renvoyer les députations des différents corps de troupes et à contenir dans certaines limites les éclats de la douleur des hommes. . . . .

Même jour, après 7 heures du soir.

L'amiral Nakhimof est mort !... A six heures et demie précises, le cœur le plus brave de la brave garnison de Sébastopol a cessé de battre.

Déjà depuis midi le pouls était à peine sensible ; le malade gisait sans mouvement, pas une parole ne sortait plus de sa bouche. Vers le soir, il a été un peu plus agité ; il a tressailli même, puis sont venus trois légers spasmes, et le héros de Sinope terminait son agonie.

Le tombeau de la cathédrale va donc avoir sa proie ! Fidèle au serment qu'il avait fait de mourir s'il ne pouvait vaincre, ce brave est allé joindre ses pères. La tombe, dans laquelle je jetais naguère les yeux, va se refermer sur son corps. Encore une victime, et, avec Kornilof, la plus noble qu'ait exigée la défense de ce malheureux coin de terre ! . . . .

2-14 juillet, 10 heures du matin.

Les divisions depuis si longtemps attendues sont enfin arrivées à Baktchisaraï. Je viens en conséquence de recevoir l'ordre de me rendre immédiatement sur ce

point. Ce n'est pas, du reste, à des milices, mais bien à la cinquième division de réserve que je suis attaché.

Les obsèques de l'amiral Nakhimof doivent avoir lieu aujourd'hui à trois heures. J'ai encore appris hier que le général Tottleben avait reçu une blessure d'un caractère assez sérieux pour faire craindre la mort. . .

8-20 juillet.

Le séjour de Baktchisaraï me plaît infiniment. Ici, du moins, l'on n'entend pas, comme à Sébastopol, ces éternels grondements. Les médecins attachés au service des troupes n'ont à peu près rien à faire, et l'on a de tout en abondance, car avec les divisions sont aussi arrivés d'immenses transports. La ville en elle-même offre peu de distractions; mais la campagne, qui est ravissante, invite aux excursions, et le temps est si beau que ce serait vraiment péché que d'errer dans de longues rues tristes, au lieu d'aller jouir en plein air de cette admirable nature.

Baktchisaraï est une ville tout à fait orientale, c'est-à-dire, le plus affreux amas de maisons qu'un Européen puisse imaginer. Elle s'étend à plus d'une lieue et entre des montagnes qui la resserrent, et elle renferme un grand nombre de mosquées et de palais fort beaux pour la plupart, mais tellement délabrés ou ruinés par le feu et les accidents de cette guerre, qu'ils ne semblent plus tenir à rien. Baktchisaraï se compose d'un enchevêtrement de masures, de jardins, de kiosques et de pavillons grands et petits : l'imprudent, qui, après s'être écarté de la grande route, a seulement fait

quelques centaines de pas dans ce labyrinthe, doit s'estimer heureux si, avec toutes les peines du monde, il parvient encore à gagner l'autre bout.

La ville, avant la guerre, comptait plus de 30,000 habitants ; aujourd'hui, j'en ai la conviotion, elle n'en a certainement pas plus de 2 à 3,000 ; car, toutes les fois que je suis sorti, il ne m'est jamais arrivé, dans les quartiers les plus éloignés, de rencontrer âme qui vive, à part quelque soldat isolé, perdu comme moi dans ce dédale.

Outre la 5ᵉ division de réserve à laquelle je suis affecté, et qui ne se compose en réalité que d'une brigade de 8 bataillons, et la 17ᵉ division de réserve qui est au complet, il est encore arrivé ici, dans les journées d'hier et d'avant-hier, 8 *drougines* ou bataillons de milice, les 40ᵉ et 49ᵉ, autant que j'aie pu remarquer. Il faut ajouter à cela une partie de la cavalerie des 2ᵉ et 3ᵉ corps avec une immense artillerie, de grands transports complémentaires pour la garnison de Sébastopol, ainsi que pour les troupes stationnées dans les montagnes, et 5 ou 6 des régiments cosaques tout récemment levés. Le chiffre total de cet effectif peut très bien se monter à 25 ou 30,000 hommes. Pour l'armement, l'équipement, l'exercice et les aptitudes physiques, ces troupes sont tellement inférieures aux anciennes, qu'il n'est guère possible d'attendre d'elles de grandes choses.

La milice, entre autres, présente un aspect qui frise le comique ; elle rappelle singulièrement pour l'extérieur la landwehr prussienne de l'année 1813, dont je

me souviens comme d'une des impressions de mon enfance; mais de cet enthousiasme avec lequel on marchait à l'ennemi, je n'ai pu jusqu'à ce moment découvrir ici la moindre trace. Il me semble, au contraire, qu'il règne assez de froideur dans ces bataillons nouveaux, et, de leur côté, les troupes de la réserve montrent fort peu d'entrain.

L'uniforme de ces troupes se compose pour le moment, dans la plupart des bataillons, du bonnet de campagne ordinaire, du manteau jeté sur la chemise sans rien autre chose dessous, d'un pantalon de drap bleu ou même de toile, et de souliers et de bottes passablement usés déjà par une longue marche.

Quant à la milice, elle porte un bonnet couvert de toile cirée et orné sur le devant d'une croix de Saint-André en fer-blanc, une sorte de kaftan ou koutka en drap gris ou brun, un pantalon bouffant de toile blanche, des bottes qui montent jusqu'aux genoux, mais qui se trouvent dans un état déplorable, et, au lieu du sabre et de la baïonnette, une petite hache au côté.

Les armes de la milice comme de la réserve sont vieilles et mauvaises; la buffleterie et les havresacs pourraient bien dater de 1812. Bref, tout l'accoutrement de ces deux troupes est vraiment pitoyable.

Les régiments de Cosaques nouvellement levés n'ont pas meilleure apparence; ils ont plutôt, en effet, l'air de paysans que de soldats, et leur dextérité à manier le cheval et la lance est même, au jugement d'officiers experts, fort contestable. En revanche, les régiments de cavalerie et d'artillerie arrivés en même temps que

ces recrues offrent, à côté d'elles, un contraste qui rassure. Ceux-ci, au moins, sont propres, et leurs mouvements libres et résolus rappellent l'ancienne armée russe des premiers jours du siége ; sous le rapport moral comme sous le rapport physique, ce sont les mêmes hommes.

On ne sait absolument rien encore de notre destination. Les troupes sont casernées dans Baktchisaraï ou campent dans les environs, et font assidûment l'exercice. . . . .

18-30 juillet.

Le temps de repos et de plaisir que nous avons eu, nous autres médecins, dès les premiers jours de notre arrivée à Baktchisaraï, a été suivi, depuis une semaine, d'une période de travail ardu et opiniâtre comme nous n'en avons jamais vu à Sébastopol même. Les chariots du train des troupes destinées pour la place en ont ramené des milliers de blessés et de malades, qui vont être dirigés, il est vrai, sur les hôpitaux de Pérécop et de Nicolaïef, mais qui font halte ici et que nous sommes obligés de traiter et de panser. Nous avons, outre cela, à visiter les malades et les blessés qui se trouvaient déjà dans les villages et les localités des environs à la distance de 3 à 4 milles, et à faire transporter ici ceux qui peuvent supporter la voiture, ce qui n'est pas une petite affaire dans ce pays de montagnes et par d'aussi mauvais chemins. D'un autre côté, les bandes de soldats déserteurs et de paysans réduits à la dernière misère, qui errent dans les bois, rendent les courses au

loin si dangereuses, que déjà plusieurs de nous y ont laissé la vie, et que, pour notre sûreté personnelle, nous devons nous faire escorter de forts détachements à pied et à cheval. . . . .

Personne au milieu de tout cela ne me fait plus défaut que mon Ivan. J'ai mis tout en œuvre pour le ravoir, mais je n'ai rien obtenu. Je ne sais si, dans les hôpitaux au-dessous du fort Severnaïa, il aura déployé un zèle et une activité qui le fassent retenir comme un homme précieux par les médecins, ou si les autorités militaires, malgré notre expédient pour le leur soustraire, n'auront pas mis enfin la main sur lui, car je n'ai pas encore eu de ses nouvelles. Le pauvre diable! peut-être que mon intervention n'aura servi qu'à empirer son sort! La question serait de savoir s'il ne se trouve pas mieux dans sa nouvelle position que moi dans la mienne. Je l'avoue, en effet, depuis que je n'ai plus ce drôle à mes côtés, il me manque partout, et il me semble que j'ai perdu la moitié de moi-même. . . . .

20 juillet - 10 août,

Grâce à Dieu, notre besogne touche à sa fin : les lazarets de Baktchisaraï et des environs sont dans le meilleur ordre. Les hôpitaux des villages, à part deux ou trois tout à fait au loin, sont tous supprimés ou vides ; on a fait de la place pour 4 à 5,000 malades et blessés, et les préparatifs pour les recevoir ne laissent rien à désirer, malgré les circonstances.

Il n'y a de troupes ici, pour le moment, que trois ou quatre *drougines* de milice ; tout le reste est parti ces jours derniers soit pour Sébastopol, soit pour les différents camps de nos armées de campagne. Ma division, la 5e de la réserve, a été dirigée sur Makenzie ; mais il est douteux que je continue d'y rester attaché ; car le bruit court que, aussitôt arrivée, elle sera dissoute et répartie dans la 5e division active. J'ai ordre de demeurer provisoirement à Baktchisaraï, jusqu'à ce que j'aie expédié ce qui me reste encore à faire ; il est probable qu'après cela je serai chargé de la haute direction d'un ou de plusieurs hôpitaux de l'endroit.

La liste des promotions et récompenses, à l'occasions de l'assaut du 18, a été publiée dans la journée d'hier. Le nom d'Ivan se trouve enfin parmi les nouveaux chevaliers de l'ordre de Saint-Vladimir. Son vœu s'est donc réalisé sans que je m'en sois mêlé ; car, je l'avoue à ma honte, au milieu de mes occupations, j'avais presque entièrement oublié ma promesse et la vue de son nom sur la liste des décorés me l'a seule rappelée. Comme il va être content, le fripon ! De mon côté, je n'ai pas été oublié non plus ; je figure, avec mention honorable toute particulière, dans l'ordre du jour adressé aux médecins militaires par le général Sacken, et je viens à présent même de recevoir avis qu'une forte rémunération m'était destinée.

On n'apprend à peu près rien de Sébastopol ; on sait seulement que, dans tous les camps, on se plaint de l'interminable monotonie de la situation. On paraît, pour le moment, avoir tout à fait abandonné, du côté des Russes, l'idée d'un mouvement offensif. . . . . .

30 juillet-11 août.

Demain, au point du jour, je me mets en route pour le camp de Makenzie, où je vais prendre possession du poste qui m'a été assigné. Je serai là sous les ordres du général Liprandi, que j'ai déjà eu pour chef supérieur avant et pendant le combat de Balaclava. Le camp lui-même est à peine à un mille de distance du champ de bataille où cet habile général vainquit, le 25 octobre de l'année dernière, les Anglais et les Turcs.

Je suis on ne peut plus heureux de ce changement. Les deux derniers jours que je viens de passer à Baktchisaraï et pendant lesquels je n'ai eu à peu près plus rien à faire ne m'ont pas, il est vrai, paru des moins longs, et je suis content que l'espoir que j'avais exprimé d'avoir une position stable ne se soit pas réalisé. Peut-être les choses ne tarderont-elles pas à prendre, dans notre armée, une tournure régulière, et je ne me pardonnerais jamais d'avoir manqué, après une si longue attente, la première bataille en rase campagne.

Je suis, du reste, curieux de savoir comment et où l'on m'emploiera dans le corps de troupes du général Liprandi, car on m'a positivement assuré que la 5e division de réserve devait être incorporée à la 5e division active, ce qui mettrait naturellement fin à ma mission auprès de la division de réserve en question. L'ordre qui me mande au camp ne parle que de service dans la 5e division, de sorte que je ne sais à quoi m'en tenir sur ma destination précise.

A Sébastopol, d'après ce que m'affirmait hier un

officier de marine qui en arrivait et qui allait à Nicolaïef, chargé d'une mission spéciale, tout paraît aller comme par le passé. Des deux côtés, on travaille activement à élever de nouveaux ouvrages, et l'on s'envoie journellement de part et d'autre des milliers de boulets. Les subsistances seraient de nouveau plus mesurées dans la ville. La blessure du général Tottleben s'était déjà cicatrisée, mais le mouvement de jour et de nuit qu'il ne cesse de se donner l'aurait rouverte. L'état du général inspirait des craintes sérieuses et l'on parlait même de le transporter à Baktchisaraï ou à Simphéropol.

Je sais enfin d'une manière positive qu'Ivan est toujours dans les lazarets du rivage de la grande baie. On a définitivement répondu par un refus aux prières que j'ai adressées pour l'avoir de nouveau. . . . .

1-13 août.

Il y a une heure, ma division, qui n'a pas encore été dissoute, a reçu l'ordre de partir à la brune pour le camp d'Inkerman. Tous les médecins, moins deux, et tous les chirurgiens attachés à cette division sont mis, au contraire, à la disposition du général Tzourof, qui, dans le cas d'une bataille, à laquelle on s'attend pour après-demain, a été chargé de la haute direction du service de santé et du transport des blessés dans les ambulances.

Jusqu'ici le général n'a rien arrêté sur ce que nous aurions à faire. Quant à moi, qui, durant le combat de Balaclava et à la bataille d'Inkermann, ai rempli les

mêmes fonctions qui viennent d'être confiées à ce chef pour la prochaine bataille, j'ai déjà eu avec lui un long entretien, dans lequel il m'a demandé des conseils sur la manière de remplir sa mission. Il m'a exprimé à plusieurs reprises le désir de m'avoir à côté de lui dans l'action, afin que, étranger lui-même à cette besogne, il ne se trouvât point abandonné à ses seules forces. Franchement, je préférerais de beaucoup une position plus subordonnée, car, si l'on est malheureux, j'en serai nécessairement cause pour une part.

Je ne saurais rien dire des préparatifs du combat projeté, sinon que, à part ma division, toutes les troupes de réserve présentes au camp de Makenzie ont été renvoyées dans les positions situées plus en arrière, et qu'on attend de vieilles troupes de ligne pour les remplacer. Il y avait déjà sur ce point les 5e, 6e et 7e divisions; avec les trois autres qui doivent arriver, et qui comptent chacune en moyenne de 9 à 10,000 hommes, l'effectif total de cette armée sera d'environ 60,000 hommes.

Les tonnerres de l'artillerie grondent toujours du côté de Sébastopol. On assure que les Alliés doivent, demain ou après-demain, ouvrir contre la place un bombardement des plus vifs, et que le prince avait dessein de les prévenir en les attaquant le premier. .

2-14 août.

Le général Tzourof désirant avant tout connaître le terrain sur lequel on doit demain livrer bataille, nous avons, lui et moi, battu ce matin tout le pays jusqu'à

Tchorgoun. Depuis que je ne l'avais vu, les redoutes et les travaux de fortification qu'on y a élevés de toutes parts le rendent presque méconnaissable, et quant aux montagnes de Brod ou de Tediouchine, comme on les appelle aujourd'hui, elles sont hérissées de batteries, qui, au-dessus les unes des autres, s'échelonnent jusqu'au sommet et peuvent, appuyées par des ouvrages situés le long de la rivière, repousser énergiquement toute tentative de passage.

De ce côté-ci de la Tchernaïa, dans les prairies marécageuses qui s'étendent le long du rivage, notamment autour du pont de Traktir, les Français ont élevé encore de puissantes redoutes. Tchorgoun et le village de Karlofka, situé de l'autre côté de la rivière, ainsi que les hauteurs à droite de Tchorgoun, n'ont pas été fortifiés avec moins de soin, de sorte qu'ici encore le passage paraît offrir des obstacles à peu près insurmontables. . . . .

La 17e division est arrivée cette nuit au camp, et le général Tzourof m'a annoncé qu'on attendait ce soir la 4e et la 5e. La 17e division, qui a déjà combattu à l'Alma et pris une part glorieuse à presque toutes les affaires qu'il y a eu depuis, ainsi qu'à la défense de la ville, fait certainement exception pour l'effectif que j'assignais hier aux divisions en général ; il n'est guère probable qu'elle compte 10,000 hommes. En estimant à 5 ou 6,000 le chiffre total de l'effectif des seize bataillons qui la composent, on n'est pas loin de la vérité. . . . .

Même date, 10 heures environ.

Jamais veille d'une bataille ne m'a paru plus extraordinaire que celle-ci. Officiers et soldats se refusent absolument à croire à un combat prochain. Les premiers s'appuient sur l'inexpugnabilité de la position ennemie; les seconds rient dans leur barbe et pensent que ce qui a demandé tant de temps peut bien tarder encore ou, tout au plus, qu'on ne fait tant de bruit que pour aboutir peut-être à quelque grande reconnaissance. On n'aperçoit donc nulle part, dans notre camp, beaucoup d'entrain; tout y a, au contraire, l'aspect accoutumé. De cet enthousiasme avec lequel les Russes, à Inkermann et tout récemment encore, le 18 juin, attendirent le moment de l'attaque, on ne remarque pas aujourd'hui la moindre trace parmi les troupes.

Dans cet état de choses, je ne suis véritablement pas rassuré sur la tournure que peut prendre le combat. Mais rien n'est contagieux comme le doute, et je commence à me persuader, comme les autres, que cette bataille, arrêtée pour demain, pourrait bien être différée encore. . . . .

3-15 août, 1 heure du matin.

Les troupes s'étaient déjà ébranlées en partie, lorsqu'elles ont en effet reçu contre-ordre. Les différents bataillons sont rentrés dans le camp au milieu des quolibets et des éclats de rire; tout le long du chemin, en passant les uns devant les autres, ils n'ont cessé de

s'interpeller. La nuit avait brisé tous les liens de la discipline. Les sentiments de l'armée se manifestaient si ouvertement, que le général Gortchakof, qui, enveloppé de son manteau et accompagné de quelques aides-de-camp, marchait avec les colonnes, ne doit plus conserver d'illusion à cet égard.

Le hasard, qui m'a jeté inopinément au milieu de la suite du prince, au moment où, quittant la grande route, je venais, pour arriver plus vite, de lancer mon cheval sur les hauteurs, m'a permis aussi de bien l'observer. J'ai pu suivre, autant que la faible clarté des étoiles et la distance respectueuse où je me trouvais m'en ont donné la facilité, tous les mouvements de sa figure, et j'ai vu qu'elle se contractait à chaque nouvelle pointe lancée qui faisait écho dans la foule.

. . . .

Même date, vers midi.

Je viens de rencontrer de nouveau le général Gortchakof. Il était accompagné de ses aides-de-camp accoutumés, du général Kotzebue et de plusieurs autres chefs, parmi lesquels le général Liprandi. Je n'avais pas vu ce dernier depuis l'automne : je me suis donc approché et j'ai causé avec lui, car à mon arrivée il ne se trouvait pas au camp, et je n'avais pas eu depuis la chance de le rencontrer lorsque je m'étais présenté chez lui. Il m'a fait l'accueil le plus cordial et nous nous sommes longuement entretenus ensemble ; mais comme je le félicitais de la part qu'il allait prendre à

la future victoire, il a souri tristement en hochant la tête et s'est hâté de changer de discours.

Le prince était plus sombre qu'il ne m'a jamais paru : je n'ai pas vu sur son visage ce sourire stéréotypé qui ne le quittait point d'ordinaire. Le général Kotzebue, qui était à côté de lui, parlait toujours, mais le général en chef ne semblait pas prêter une grande attention à ses paroles. . . . .

Même date, après 7 heures du soir.

Je vais en être décidément pour mes frais de prophétie. L'armée a reçu ordre de se tenir prête pour dix heures, et cette fois je parierais ma tête que nous ne reviendrons point sans nous être frottés avec l'ennemi. . . . .

5-17 août.

Nous avons effectivement attaqué hier matin, et nous avons été complétement battus. Si nous n'avons pas été entièrement anéantis, nous devons en rendre grâces au général en chef ennemi, qui, au lieu de poursuivre à la baïonnette notre armée presque en dissolution, a préféré rester tranquille dans ses positions et faire un pont d'or à notre retraite. . . . .

8-20 août.

Voici le récit de la bataille de la Tchernaïa. J'aurais voulu avoir quelque chose de mieux à raconter. Cette triste issue, du reste, pouvait être prévue aisément, et, à moins d'un miracle, nous ne tarderons pas à voir pire encore.

BATAILLE DE LA TCHERNAÏA.

Le 15 août, vers dix heures du soir, le gros de notre armée quitta le camp de Mackenzie et descendit en une seule colonne dans la vallée de la Tchernaïa. Sa marche fut lente ; il ne pouvait guère en être différemment, en raison des circonstances ; et quoiqu'il y ait à peine un mille de distance du camp à la vallée, il faisait déjà jour quand nous arrivâmes en vue des positions ennemies. La cavalerie et l'artillerie étaient en tête, et c'est aux haltes qu'elles faisaient à chaque pas, que l'expédition dut tous ses retards.

La disposition du terrain permettait aux deux armées de se reconnaître facilement. Les Français pouvaient parfaitement juger des forces de l'armée russe, qui descendait des montagnes opposées, et nous, de notre côté, nous embrassions d'un seul coup d'œil les colonnes serrées et profondes, qui, sur les derrières de la position des alliés, s'avançaient de toutes parts pour soutenir leur première ligne de bataille.

Le prince Gortchakof était en ce moment sur une cime saillante de la montagne, près du retranchement de chariots, où avaient été transportés les bagages et où se trouvait notre ambulance : ce point dominait la vallée de la Tchernaïa. Plus le général considérait l'ennemi avec sa lunette, plus il témoignait ou laissait paraître d'inquiétude ; et ce souci augmentait encore, lorsqu'il ramenait ses regards sur ses propres troupes, comme lorsqu'il vit la 12e division, la dernière arrivée,

s'avancer de son côté pleine de résolution, mais silencieuse et sans enthousiasme.

A peine cette troupe avait-elle pris la position qu'on lui avait assignée, que le général donna l'ordre d'ouvrir la canonnade, ordre qui fut deux fois rappelé, après quelques décharges; et déjà, depuis un moment, notre aile gauche avait commencé la fusillade, quand nos pièces d'artillerie se décidèrent enfin à répondre au feu de l'ennemi.

Lorsque la 12e division arriva, notre ordre de bataille fut à peu près complété. Le déploiement de nos troupes s'étendait depuis le point où la vallée de la Tchernaïa se perd dans celle d'Inkermann jusque bien au delà de Tchorgoun et de Karlofka, sur une profondeur qui allait depuis le bord extrême des prairies près de la rivière jusqu'aux derniers prolongements des hauteurs de Mackenzie.

La 7e division formait l'aile droite de notre position de bataille et se trouvait à l'entrée de la vallée d'Inkermann; la 12e suivait immédiatement et avait devant elle le pont de Traktir; puis venaient, plus loin à gauche, un régiment de ouhlans et un régiment de cosaques, destinés à couvrir les batteries dressées de ce côté; ensuite, mais un peu plus en arrière, le gros de notre cavalerie, la 5e division et la 17e formaient notre aile gauche. La réserve, restée sur le milieu des versants, se composait des 4e et 6e divisions qui étaient néanmoins loin d'être complètes et qui formaient ensemble une seule division à peine, de même la 7e et la 12e, qui, au lieu de leurs 16 bataillons, n'en avaient

chacune que 12 : la 5e et la 17e étaient seules entières.

Les forces engagées dans cette affaire ne peuvent guère être appréciées d'une manière exacte. De notre côté, elles n'allaient guère au delà de 50 à 54000 hommes, y compris les 6 à 8,000 hommes de grosse cavalerie, les troupes du génie et l'artillerie.

Le feu, sur notre aile gauche, s'animait cependant de minute en minute. Déjà grondait de ce côté une vive canonnade, et peu après plusieurs fortes colonnes russes paraissaient sur les hauteurs, tandis que quelques bataillons ennemis, avec une batterie de campagne, protégée par de forts détachements de flanqueurs, revenaient sur Tchergoun. Reçue devant cet endroit par une colonne russe, cette troupe s'arrêta, et l'on en vint aux mains de part et d'autre.

Au bruit de ce combat, le général Gortchakof avait quitté sa première position avec toute sa suite, et il ne restait plus sur ce point que le général Kotzebue et quelques autres chefs, la plupart des généraux ayant été rejoindre leurs troupes. La canonnade commença immédiatement après sur notre aile et le nuage de poudre qui montait de la vallée ne tarda pas à envelopper le champ de bataille, de sorte qu'il ne fut bientôt plus possible de rien distinguer.

Il n'était guère plus de cinq heures du matin, quand le combat commença sur notre front, et les choses sur ce point n'offrirent rien de particulier pendant plus d'une demi-heure. La lutte, sur notre aile gauche, présentait des alternatives de haut et de bas, cessant quelquefois entièrement pour reprendre ensuite avec

plus d'animation. Mais, un peu sur la droite, on ne paraissait pas vouloir se décider encore à agir.

Les blessés, pendant ce temps-là, arrivaient en grand nombre aux ambulances, et le général Tzourof, considérant l'éloignement où elles se trouvaient, organisa un service de transport, auquel furent affectées, outre les infirmiers et les soldats du train, six compagnies de milice.

A peine avions-nous fait quelques coups de feu sur ce nouveau point, que tout à coup une fusillade des plus vives, mais sans ordre, venant de la vallée, arrivait à nos pieds, au milieu des grondements de l'artillerie. On ne voyait que des éclairs, on n'entendait que le tonnerre dans le voisinage du pont de Traktir ; quelques minutes après, notre aile droite, à son tour, envoyait salve sur salve ; notre artillerie redoublait son feu.

Devant nous on ne pouvait rien distinguer, tant le nuage qui planait sur toute l'étendue du champ de bataille était impénétrable ; mais on entendait le pas de charge des bataillons russes et les hourrahs de notre infanterie, qui se portait contre les ouvrages des alliés. Cette attaque prématurée aurait eu lieu contre la volonté du général Gortchakof, et on la reproche, comme une très grande imprévoyance, au général Read, mort dans le combat ; mais il paraît qu'un hasard malheureux s'est mêlé de la partie, et la voix publique va même jusqu'à associer un tout autre nom que celui de Read à l'attaque intempestive dont il est question.

De tous les bruits qui ont couru à ce propos, le plus probable est celui qui assure que, lorsque nos sapeurs tentèrent de passer la Tchernaïa au-dessus et au-dessous du pont de Traktir, les ennemis, pour les empêcher, poussèrent une pointe de ce côté et tombèrent sur les détachements chargés de couvrir les travaux. A la fin, les Russes auraient réussi à repousser les Français jusque dans leur ouvrage, dont ils se seraient emparés ensuite, sur quoi le général Read, pour ne pas perdre le fruit de cette heureuse chance et pour prévenir la reprise de l'ouvrage, aurait commandé l'attaque générale et se serait mis lui-même à la tête des troupes. Malheureusement il succomba dès les premiers moments, avec son chef d'état-major, le général Weimarn, et le défaut de commandement nous fit perdre tous les avantages déjà conquis.

La vérité de ce récit semble confirmée par cette circonstance, que le feu commença près du pont de Traktir et ne parut pas d'abord provenir d'une grande masse, comme aussi par le fait de la mort du général Read et du général Weimarn dès les premiers moments de l'attaque. Comme, d'autre part, le général Kotzebue était alors sur notre aile droite, il apprit nécessairement trop tard la mort de ces braves, et nos colonnes ne purent pas recevoir d'ordre supérieur.

Au plus fort de l'attaque en question, le général Gortchakof reparut, au reste, sur le dos de la montagne, où se trouvait notre retranchement de chariots, et plus tard il descendit jusqu'à l'endroit où était notre réserve. Ayant été obligé d'aller prendre des blessés

dans le voisinage du pont, j'y arrivai au moment où nos affaires commençaient à prendre une mauvaise tournure. Les blessés affluaient en masses pour traverser de nouveau le pont de Traktir. Plus loin, en bas de la 7ᵉ division, notre attaque paraissait avoir déjà échoué entièrement, car on entendait à peine encore quelques coups de feu de ce côté, et lorsque le nuage de poudre s'éclaircissait un peu, on pouvait facilement s'apercevoir que nos troupes lâchaient pied insensiblement et rentraient dans leurs premières positions, leur artillerie seule soutenant un semblant de combat.

Il n'y avait pas de temps à perdre, si l'on voulait sauver au moins une partie des blessés. La tête de pont et les deux rives du fleuve étaient sous le feu des ouvrages ennemis, dont les canons ne cessaient de décimer nos troupes. Ne pouvant plus tenir, nos soldats furent obligés de repasser la rivière, et leur retraite s'opéra dans un ordre parfait. Devant le pont même de Traktir, les deux derniers bataillons du régiment Ukraine, faisant volte-face, reçurent si bravement quelques bataillons français engagés imprudemment à leur poursuite, qu'ils leur ôtèrent l'envie d'aller plus loin. Le régiment Azof ne se comporta pas moins bien. Menacé, sur le flanc gauche, par la cavalerie ennemie, et environné de tous côtés par les zouaves et les chasseurs de Vincennes, il s'ouvrit un chemin à la baïonnette et regagna ses premières positions. Douze bataillons de la 12ᵉ division, qui venaient du feu, se reformèrent de l'autre côté de la rivière si promptement et en si bon ordre, qu'on aurait dit qu'ils étaient

à une parade. Après que cette 12[e] division eut repris position derrière la tête de pont, la canonnade se mit de nouveau à gronder de toutes parts. Deux longues colonnes d'infanterie s'avancèrent de l'extrémité de notre aile gauche vers le point le plus menacé, le pont de Traktir, et une partie de notre cavalerie de réserve accourut au secours de notre 7[e] division, en face de laquelle les Français faisaient mine de vouloir traverser la Tchernaïa avec de l'infanterie et de la cavalerie. Le prince Gortchakof suivait avec attention tous les mouvements de l'ennemi et de ses propres troupes. Ce fut en ce moment que le général Brewski, qui faisait partie de sa suite, fut emporté par un boulet. Le prince ne bougea pas.

Au bout d'un quart d'heure, notre artillerie parut avoir l'avantage sur celle de l'ennemi, mais dix minutes après, la chose était certaine; car les batteries dressées sur le versant des monts Tediouchine ne faisaient plus feu, pour la plupart, que de deux ou trois pièces, et quelques-unes même avaient dû cesser de répondre. De notre côté, la canonnade n'en devint que plus vive, et notre infanterie, renforcée des deux divisions ci-dessus nommées, se préparait à entreprendre, au moment favorable, une seconde attaque contre la position ennemie derrière le pont de Traktir.

Il parut étrange que les alliés ne tentassent rien contre notre aile gauche, entièrement dégarnie depuis que toute notre infanterie avait presque laissé libre le voisinage de Tchorgoun. Les troupes ennemies qui avaient précédemment été engagées dans le combat, de

ce côté, semblaient s'être retirées, car on n'apercevait pas trace d'Anglo-Français dans cette direction. L'ennemi s'était borné à une simple démonstration contre notre 7e division, et ses troupes du bord de la Tchernaïa avaient regagné leurs anciennes positions sur les derniers prolongements des monts Tediouchine; au pied de ces hauteurs, dans l'espace libre qui s'étend jusqu'à Karlofka, il avait déployé, au contraire, une imposante cavalerie, qui menaçait d'une forte résistance notre 17e division, placée un peu au-dessus de ce point, dans le cas où elle eût poussé en avant, ce qui fut cause que le régiment de ouhlans et celui de cosaques, qui avaient jusque-là été derrière l'artillerie, s'avancèrent près du rivage et y prirent position.

A en juger par la disposition de nos colonnes d'attaque, on devait, cette fois, se porter contre le versant occidental des monts Tediouchine. Du moins, la 17e division formait-elle, de ce côté, une sorte de corps complet pour l'attaque, tandis que la 5e division sur la première ligne et la 12e division sur la seconde étaient debout derrière la tête de pont et surveillaient le versant oriental des montagnes. En face de Tchorgoun, il n'y avait, autant qu'on pouvait s'en rendre compte du point où nous étions, que de l'artillerie et de la cavalerie; les réserves et la plus grande partie de nos batteries n'avaient pas quitté leurs premières positions.

Mon devoir m'appelant, je visitai plusieurs divisions pour m'assurer que le transport des blessés s'effectuait régulièrement, et je terminai ma tournée par la 5e, près de laquelle je dus rester.

Quelques minutes après mon arrivée dans les rangs de la 5e division, l'ordre d'avancer fut donné. Le feu des batteries ennemies se tut presque entièrement alors, mais à peine nos premiers bataillons touchaient-ils au pont, qu'une canonnade des plus furieuses se déchaînait sur toute notre première ligne et il devenait dès lors évident que les alliés tournaient contre nous notre stratagème du 18 juin. Il ne fallait pas songer à une marche régulière au milieu de cette grêle de boulets ; chaque bataillon s'avançait du côté où le hasard le poussait. Jusqu'à l'aqueduc, nous ne rencontrâmes pas d'obstacle, mais, arrivés là, nous nous trouvâmes en face d'une ligne d'infanterie qui semblait sortir de terre, et qui, après nous avoir salués par une vive fusillade, se précipita, la baïonnette au poing, sur nos bataillons, que de longs intervalles séparaient les uns des autres. Epuisés, hors d'haleine, environnés de tous côtés par des masses de flanqueurs, les bataillons russes ne purent résister à un choc aussi terrible ; ils se défendirent, cependant, avec opiniâtreté. Mais au bout de dix minutes d'une lutte désespérée, ils furent contraints de se replier au delà de l'aqueduc, derrière leurs retranchements les plus voisins.

Le chef de la 5e division, le général Wranken, et les deux généraux de brigade furent blessés dans la mêlée ; plusieurs officiers d'état-major furent tués, et presque tous les soldats reçurent des blessures plus ou moins graves. Le désordre de nos rangs faisait craindre de fâcheuses conséquences ; mais à peine une brigade de la 12e division, jusque-là tenue

en réserve, fut-elle venue au secours de la 5e division, que tout s'ébranla de nouveau et marcha à une nouvelle attaque.

Jusque-là j'avais réussi à m'acquitter assez bien de ma tâche, et dans cette seconde attaque, qui poussait encore une fois nos troupes jusqu'aux ouvrages avancés de l'ennemi, je pus encore faire agir mes gens. Mais le canon des alliés ayant repris son feu meurtrier et les nôtres tombant par centaines sous cette grêle de boulets, le transport des blessés devint impossible. Notre infanterie, soutenue par les restes de la 12e division, tenta un dernier assaut qui fut plus malheureux encore que les deux précédents, après quoi on battit en retraite au delà de la Tchernaïa.

Cette fois il ne fut plus question de garder un ordre quelconque dans les bataillons et dans les régiments. On courait, on se précipitait dans une hâte sauvage de l'autre côté du pont, et cette masse désordonnée ne fit halte que lorsqu'elle fut arrivée au pied des hauteurs. Heureusement les ennemis ne nous poursuivirent qu'avec leurs tirailleurs, qui se contentèrent même de faire feu sur les troupes légères qui gardaient la tête de pont : si les armes françaises eussent déployé, dans cette circonstance, leur première énergie, c'en était fait très certainement de tout notre corps d'armée.

Le général en chef des armées ennemies parut vouloir se contenter d'avoir repoussé notre attaque. A gauche, notre 17e division était aussi terrifiée que nous l'étions nous-mêmes, et, d'un autre côté, la cavalerie

alliée, immobile dans les positions qu'elle avait prises, ne tentait rien contre nos oublans et nos cosaques, qu'elle avait devant elle. Devant le front de notre 7ᵉ division, qui était en ligne à une portée de fusil du rivage et qui n'avait pas dû prendre part aux premières attaques, à en juger par les apparences, on ne remarqua pas que l'ennemi voulût rien entreprendre non plus et l'on ne s'aperçut encore de rien dans le voisinage de Tchorgoun.

Le général Pélissier n'eût certainement pas agi de la sorte, s'il avait pu voir dans quel état se trouvaient nos troupes revenues du combat. Tout y était désordre, confusion, pêle-mêle ; nos divisions étaient décimées, la plupart de nos officiers morts ou blessés ; et il était à peine huit heures et demie du matin ! La bataille était décidément perdue. Toutefois, comme la retraite ne nous était pas encore possible, on essaya de prolonger quelque temps une lutte désormais inutile. Heureusement, l'ennemi se laissa tromper par l'air de résolution que nos troupes gardèrent jusqu'au dernier moment, et il se contenta de faire jouer contre nous ses canons. Sa cavalerie fit bien mine de vouloir passer la rivière pour tomber sur nos carrés, mais dès qu'elle fut arrivée à la portée de nos canons et que notre cavalerie, à nous, se fut mise en mesure de la recevoir, elle regagna ses positions.

Vers midi, on entendit encore un feu assez vif d'artillerie et de mousqueterie du côté de Tchorgoun ; mais ce feu cessa bientôt, et sur notre front la canonnade se continua des deux parts si mollement, que l'on put dès lors considérer la bataille comme terminée.

A deux heures, ordre fut donné de battre en retraite. Le chemin était maintenant libre, et l'ennemi ne nous inquiéta qu'avec son artillerie. Notre marche fut lente, obligés que nous étions de faire halte à chaque instant, et nous ne rentrâmes au camp qu'à cinq heures du soir. . . . .

LES DERNIÈRES HEURES.

Tous ces derniers jours ce n'a été qu'un va-et-vient continuel entre le camp et la vallée de la Tchernaïa, et l'on serait presque tenté de croire que le général Gortchakof veut essayer une fois encore la chance du combat. Il n'y aurait véritablement qu'un désespoir à bout de tout, qui fût capable de pousser à de semblables choses, car la position ennemie, fortifiée par des travaux incessants depuis la journée du 16, est aujourd'hui plus inattaquable que jamais. Toutefois, la situation est exaspérante pour nous, et qui sait si, avant de succomber tout à fait devant ce pont fatal, nous n'offrirons pas encore quelque nouveau sacrifice sanglant à la noire déesse sur le flanc de ces malheureuses collines.

L'honneur des armes exige ce dernier et suprême effort. Le grand drame du siége de Sébastopol touche à son dénoûment; rien ne saurait désormais arrêter la chute de la partie méridionale de la place; toutes les mesures sont même déjà prises pour son abandon volontaire. Cependant l'armée russe, qui a tant fait pour défendre ce point, ne peut se retirer sans risquer,

pour s'y maintenir, une dernière tentative. Ce serait l'objet d'une nouvelle bataille, et comme il n'y a pas à cela de terrain plus propice que celui de la Tchernaïa, autant vaut mourir là qu'ailleurs. Un second assaut repoussé donnerait certainement une tout autre couleur à l'évacuation de la ville; mais dans l'état où se trouvent nos ouvrages, une issue pareille est trop problématique pour qu'on puisse l'attendre et s'en autoriser.

C'est incroyable, tout ce que le bombardement ennemi, qui, depuis le 17 de ce mois, a eu quelques heures à peine de répit, a entassé de ruines, non pas tant à Sébastopol, où il ne restait guère plus rien à détruire, que dans nos ouvrages extérieurs! Quiconque n'a pas vu de ses propres yeux les résultats de ce terrible feu ne pourra jamais s'en faire une idée. Je suis monté hier à la ville pour m'entretenir avec le chef du service des ambulances de Karabelnaïa, et j'ai eu occasion de constater sur les lieux mêmes le triste état des choses. Notre première ligne de défense, dont je n'ai vu, il est vrai, que l'arrière-front, n'a presque plus forme de retranchement régulier; quant à la seconde, la grêle de bombes qui n'a cessé de s'y abattre en a fait disparaître la trace; les murs écroulés comblent les fossés, et les ouvriers ont toutes les peines du monde à réparer pendant la nuit les dégâts que les boulets ennemis occasionnent dans le jour. Chaque minute amène à l'ambulance de nouvelles victimes; les pertes de la garnison sont bien en moyenne, un jour dans l'autre, de douze à quinze cents hommes.

Les édifices de la ville, qui jusqu'ici avaient été le moins endommagés, sont maintenant, eux aussi, en ruines pour la plupart; la cathédrale seule lève encore fièrement la tête, et cependant la foi naïve de nos soldats a éprouvé ici un rude choc. Le manteau de saint Vladimir n'a pu mettre son sanctuaire à couvert; en cent endroits on aperçoit, sur le toit de cet édifice sacré, les marques qu'ont laissées les boulets ennemis; les fenêtres, toutes grandes ouvertes et noircies de fumée, prouvent que l'incendie a sévi ici; les marches et les colonnes du porche gisent épars çà et là. Le repos des morts a lui-même été troublé : une bombe a fait voler en éclats le cercueil de Kornilof et dispersé les restes de ce brave.

Il n'y a plus à parler de l'état des esprits en ville; les derniers habitants ont depuis longtemps abandonné cette cité malheureuse. On n'aperçoit plus dans les rues que des mineurs qui font partout, en plein jour, leurs préparatifs de destruction; des files de chariots qui transportent, par le pont jeté sur le port, les provisions qui restaient encore dans les magasins, et de loin en loin des détachements isolés qui gagnent au pas de course les postes qui leur ont été assignés, ou qui attendent, à l'abri le mieux possible, les ordres qui les concernent. Là-haut, dans le camp du rivage septentrional, on ne fait plus un mystère du besoin de repos; on reconnaît l'impossibilité d'une plus longue défense, et l'on soupire ouvertement après le terme de tant de souffrances.

J'ai naturellement profité des instants que j'avais à

passer sur ce point, pour m'informer de ce qu'était devenu mon Ivan. Il a, m'a-t-on dit, disparu de l'hôpital depuis plus de quinze jours, et les médecins ne m'ont pas précisément chanté ses louanges. Qui sait si ce bon garçon n'aurait pas trouvé la mort par là-haut avec tant de milliers d'autres! Comme je regrette l'imprudence que j'ai commise de l'abandonner à ces gens! . . . .

5 septembre - 24 août, 3 heures du soir.

Depuis ce matin le feu ennemi dépasse tout ce qu'on avait cru possible jusqu'à ce jour. Les mugissements de cette effroyable canonnade résonnent à nos oreilles comme le roulement sans fin de mille tonnerres à la fois. Que dis-je? Ce ne sont pas seulement des tonnerres, ce ne sont pas seulement les sifflements de la tempête; il n'y a rien, dans toute la nature, à quoi l'on puisse comparer ces craquements, cette fureur, cette rage déchaînée.

L'effet de ce bombardement inouï doit être épouvantable. Personne ne croit qu'il soit possible à la garnison de tenir encore vingt-quatre heures contre une semblable furie. . . . .

25 août - 6 septembre, 9 heures du matin.

Le feu des assiégeants n'a pas cessé un seul instant de toute la nuit; mais, depuis environ une heure, il semble vouloir se ralentir. On attend d'un moment à l'autre l'ordre de marcher contre la ligne de la Tchernaïa. . . . .

Une heure après midi.

Les huit bataillons de la 5[e] division de réserve, à laquelle j'appartiens, il est vrai, mais que jusqu'à avant-hier, c'est-à-dire jusqu'à son arrivée au camp de Mackenzie, je n'avais pas vue depuis le milieu du mois dernier, et les *drougines* de milices qui ont été réunies à cette division et en forment la deuxième brigade, viennent de recevoir l'ordre de retourner immédiatement au camp d'Inkerman. Celui de marcher sur la Tchernaïa se fait toujours attendre. La canonnade est remontée au diapason d'hier. . . . .

Environ 6 heures du soir.

Nous devons partir sur-le-champ pour le camp de réserve au-dessous du fort Severnaïa. Le feu s'est de nouveau un peu ralenti. . . . .

26 août - 7 septembre, au lever du jour.

Le bombardement n'a pas cessé un instant de toute la nuit, que j'ai passée à peu près tout entière sur le rivage, avec beaucoup d'autres curieux venus là, comme moi, pour contempler la sublime horreur de ces milliers de fusées et de bombes, qui se croisaient dans tous les sens au-dessus de Sébastopol.

La ville tient encore, mais il est évident, pour moi, qu'elle n'en peut mais et qu'elle est tout à fait à bout; car pour un coup que tirent les ouvrages russes, les ennemis nous en rendent dix. On remarque surtout, de notre côté, l'activité de nos bateaux à vapeur, qui sont venus se poster à l'extrémité de la grande baie et

qui paraissent inquiéter de là l'ennemi par un feu des plus irritants.

Nos vaisseaux de ligne et nos frégates se sont retirés tout au-dessous du fort Constantin. Une frégate a sauté cette nuit, et l'on dit qu'une autre en aurait fait autant avant-hier. . . . .

3 heures après midi.

La 12e division vient d'arriver du camp de Makenzie; on attend encore la 4e et la 5e. L'attaque de la ligne de la Tchernaïa paraît donc avoir été abandonnée.

Le bombardement a des moments de répit, mais c'est pour recommencer ensuite avec un redoublement de fureur. Nos ouvrages ont à peu près entièrement cessé d'y répondre. . . . .

7 heures du soir.

Les troupes précédemment arrivées passent en ce moment le pont de bateaux. Il y a encore ici la 8e division, la 9e et la nôtre. On nous a amené, dans le courant de cette journée, trois mille blessés environ. Le feu tempête de nouveau avec une rage incroyable.

27 août - 8 septembre, 8 heures et demie du matin.

La 8e et la 9e division ont été introduites dans la ville dès avant le point du jour, et la nôtre y est appelée en ce moment même. La 17e division est arrivée ici pendant la nuit. Les mugissements de la canonnade redoublent; on n'avait encore rien entendu de semblable.

29 août – 10 septembre.

Sébastopol n'existe plus ! Un monceau de ruines marque aujourd'hui la place où naguère encore l'altière souveraine de la mer Noire levait orgueilleusement la tête. La ville et notre flotte, c'est nous-mêmes qui les avons détruites.

L'histoire n'a rien eu encore à enregistrer dans ses annales que l'on puisse comparer au combat d'avant-hier. De midi jusqu'au crépuscule du soir le carnage n'a pas cessé un seul instant. Je n'aurais jamais cru que notre armée, après tout ce qu'elle a traversé, fût encore capable de semblables efforts. Sébastopol est perdu pour la Russie, mais la Russie n'est pas vaincue. Ma prophétie d'autrefois s'est complétement réalisée : pour des torrents de sang versés, après une lutte gigantesque, qui par son acharnement et son opiniâtreté n'a jamais eu sa pareille, les efforts inouïs des alliés n'ont obtenu en dernier résultat que des ruines calcinées et la perspective d'une guerre à recommencer sur un terrain plus difficile encore.

Parmi les mille et mille victimes de la journée d'avant-hier se trouve aussi mon pauvre Ivan. Je ne l'avais donc revu un moment, ce brave garçon, que pour le retrouver bientôt après au milieu des morts. Qu'il repose en paix ! Il s'est battu comme un lion et il a succombé en brave. Au moins a-t-il eu la consolation, avant d'expirer, de voir mettre en fuite ses ennemis mortels, les Anglais. . . . .

1-13 septembre.

Si les alliés avaient compté que la chute de Sébastopol abattrait notre armée, il faut qu'ils se détrompent. Le moral de nos troupes est meilleur que jamais; elles ont soif de vengeance et ne respirent que nouveaux combats. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que ce dénoûment fatal du premier acte semble avoir concilié au général Gortchakof la confiance des soldats; du moins s'accorde-t-on de toutes parts à faire l'éloge de la manière dont il a conduit les dernières opérations de la défense et la retraite sur le rivage nord, et l'on commence même à critiquer beaucoup moins sévèrement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici son ancienne tactique.

L'équipage de la flotte formera de nouveau, comme par le passé, un corps indépendant. De 20,000 hommes qu'il y avait, il ne reste plus cependant que 2,200 hommes à peine. A l'exemple de leur chef, l'héroïque Nakhimof, ces braves avaient juré de vaincre ou de mourir, et, comme lui, ils ont tenu parole.

Hier, à midi, l'ennemi nous a renvoyé les quatre ou cinq sœurs de charité qui, dans la nuit du 8 au 9 septembre, au milieu des mines en explosion et de l'incendie qui dévorait tout, avaient voulu rester auprès des blessés mourants, oubliés dans les forts Saint-Paul et Nicolas. Les Français firent accompagner ces héroïnes jusqu'au port par une escorte d'honneur, qui, en les quittant, leur présenta les armes; de notre côté, tout le camp se précipita au-devant d'elles, pour les

recevoir. Des hourrahs intrépides, poussés par des milliers de voix, les saluèrent à leur débarquement, les officiers tirèrent leurs épées, les soldats leur baisaient les mains et les pans de leurs robes, et les cris de : *petites mères! bonnes sœurs chéries!* les accompagnèrent jusqu'aux lazarets, où elles reprirent immédiatement leur besogne. Jamais hommage ne fut plus mérité que celui qu'on rendit à ces jeunes filles; mais, pour être juste, il faut comprendre toutes leurs compagnes dans les mêmes louanges. Pendant toute la durée du siége, dans les bastions comme sur les champs de bataille et dans les hôpitaux, ces nobles cœurs, si profondément dévoués, n'ont pas été seulement pour nos malades des sœurs de charité, mais des anges consolateurs . . . .

13-25 septembre.

Deux semaines et demie se sont déjà écoulées depuis la grande et décisive journée du 8, sans que j'aie encore osé prendre sur moi d'en faire le récit... Dans l'impossibilité où je me trouve de présenter le tableau d'ensemble de ces événements, je me bornerai à décrire ce que j'ai vu. Comme, du reste, c'est à notre bastion n° 3 et derrière la tour Malakhof, où je me trouvais, que s'est décidé le combat, ce que j'ai à raconter pourra, j'espère, jeter quelque jour sur l'histoire de ce fatal dénoûment.

C'était, comme je le notai dans mon journal le 8 au moment du départ, environ huit heures et demie du

matin, lorsque notre division, dont la première brigade se composait de la seconde levée des bataillons des régiments Grand Duc Vladimir, Vologda, Kostroma et Halitz, et la seconde des 40e, 41e, 42e, 43e, 44e, 45e, 46e, 47e et 48e drougines, reçurent l'ordre de passer dans la ville. Nous nous mîmes donc immédiatement en marche; mais comme dans ce même temps la flotte ennemie parut tout à coup en vue et qu'elle essayait de se ranger en ligne de bataille devant le port, les deux bataillons du régiment Vologda et les 42e, 43e, 45e et 46e drougines reçurent contre-ordre, avant même d'avoir atteint le pont de bateaux, et durent rester sur la rive septentrionale, pour y occuper, de concert avec la 17e division, le fort Constantin et les autres ouvrages situés à côté, comme aussi pour veiller sur notre camp.

Forts de 10 bataillons encore, nous arrivâmes peu avant neuf heures et demie à Sébastopol, où nous prîmes provisoirement position sur la place Nicolas et depuis cette place jusqu'au monument Kanarski et à l'arc de triomphe. Cependant une partie de la flotille à vapeur ennemie, un peu après dix heures, ayant fait une démonstration contre la batterie de la Quarantaine et le fort Alexandre, les deux bataillons du régiment Vladimir furent détachés pour renforcer la garnison de ces deux points, et peut-être un quart d'heure après, des deux bataillons du régiment Kostroma l'un fut dirigé sur le fort Nicolas et l'autre sur le fort Paul, de sorte que, longtemps avant le début

de la lutte, il ne restait plus de toute notre division, pour tenir tête directement à l'ennemi, que six bataillons entiers.

Je dois dire en passant que ce jour-là le temps était détestable. D'épais nuages ne cessaient de courir au ciel; de temps en temps il s'en échappait de violentes averses, et il soufflait du nord-ouest un vent impétueux, dont les rafales allaient au-devant des boulets ennemis, comme pour les arrêter, de façon qu'il eût été inutile d'éparpiller dix bataillons de troupes comparativement fraîches. Une partie de la flotte alliée tint toujours néanmoins la mer, et ses brigantins, hargneux, quoique petits, comme d'insupportables roquets, ses bombardes et ses canonnières s'étaient glissés derrière la baie Streletzka, d'où ils ne cessèrent d'entretenir contre la batterie de la Quarantaine un feu actif, mais sans faire grand mal.

La batterie ennemie de la terre ferme n'en fut que plus meurtrière. Son feu, durant ces premières heures de la matinée, ragea contre nous avec plus de fureur que jamais, et quelques-unes des innombrables bombes qu'elle nous lança volèrent même par-dessus nos têtes et allèrent tomber sur nos navires. Ce fut cependant sur la Karabelnaïa, en général, et sur la tour Malakhof, en particulier, que les projectiles ennemis se concentrèrent de préférence : sur ce dernier point, le ciel, au milieu des bombes qui éclataient et des boulets qui fendaient l'air dans tous les sens, paraissait embrasé comme dans un grand incendie, et, rien qu'à en juger par le trajet des projectiles, il ne devait pas tom-

ber à terre moins de 20 à 30 de ces agents de mort à la fois.

Il n'était pas possible d'admettre que des hommes pussent résister sous ce feu d'enfer. Un officier du régiment Praga, qui avait été blessé à la cuisse droite et que l'on ramena du faubourg, me racontait, en effet, que la garnison véritablement active du bastion Kornilof s'était composée d'abord uniquement de quelques centaines d'artilleurs de marine, l'infanterie ayant en partie pris la fuite ou demeurant abritée derrière les blindes, sans agir et sans bouger. Le second bataillon de son propre régiment avait, ajoutait-il, reçu ordre de prendre la place de ces épouvantés, et, au moment où il entrait dans la redoute, il avait été atteint de sept ou huit boulets creux à la fois, qui l'avaient presque anéanti, et un bataillon d'un autre régiment, qui avait réussi à pénétrer dans les ouvrages, aurait été contraint, en moins de quelques minutes, après y avoir laissé les deux tiers de son monde, de se replier en désordre à l'extérieur. On avait enfin compris l'inutilité de ces tentatives et toutes les réserves avaient été rappelées derrière la seconde ligne de défense.

Le feu lent et peu assuré, non-seulement du bastion Kornilof, mais de presque tous les ouvrages de Karabelnaïa, fit croire qu'on voulait répéter le stratagème du 18 juin ou qu'il n'y avait plus possibilité de résister davantage ; mais les nombreux transports de blessés, qui, d'un quart d'heure à l'autre, passaient du fort Paul au rivage nord ou descendaient au pont de bateaux jeté sur le grand port, parlaient plutôt dans ce

dernier sens. On n'avait, du reste, qu'à regarder autour de soi pour s'apercevoir que la dernière heure de la défense de Sébastopol était sonnée; car cette conviction était écrite en sombres traits sur tous les visages, et le silence profond, la résignation calme, avec laquelle on attendait les événements, l'expression d'abattement qui se lisait dans le regard de chacun, tout cela annonçait en termes trop éloquents que les efforts humains, dans ces cœurs intrépides, étaient arrivés aux dernières limites du possible, et que l'habitude d'une discipline de fer maintenait seule encore quelque ordre dans ces bataillons.

Vers onze heures, cet épouvantable feu avait atteint les dernières limites du possible et ne se concentrait plus uniquement que sur le bastion Kornilof. En même temps on remarqua dans la ville un mouvement inaccoutumé; des aides de camp allaient et venaient dans tous les sens; de toutes les places, de toutes les rues arrivaient des troupes, qui se dirigeaient vers le pont au-dessous du fort Paul, et enfin nous reçûmes nous-mêmes l'ordre de nous joindre à elles et de reprendre le chemin de la Karabelnaïa.

Au moment même où notre division passait le pont, le feu ennemi se tut quelques instants; mais tout à coup trois salves de je ne sais combien de milliers de canons à la fois éclatent l'une après l'autre. La terre en fut ébranlée, la mer se souleva en grondant contre ses rives, et avant que l'effet eût cessé, les clairons et le signal d'assaut des Français retentissaient à nos oreilles. Deux ou trois coups de canon isolés et une

courte fusillade sans ordre se mêlèrent à ce bruit, et le tumulte monta, monta toujours. Nos divisions avancées ne purent tenir un seul instant contre ce torrent impétueux; elles furent précipitées en arrière, et, avant que de plus fortes masses eussent atteint le point menacé, le drapeau français y flottait déjà, et du haut du mamelon dix mille poitrines lancèrent à la fois le cri de triomphe : « Vive l'Empereur! vive la France! »

Les Français venaient d'emporter d'assaut le bastion Kornilof; le point le plus important de toute notre position nous avait été enlevé des mains comme par un coup de baguette et presque sans résistance de notre part.

Un cri d'épouvante courut d'abord dans les rangs de l'armée russe; un moment la panique générale hésita, et l'on put croire que l'armée entière allait se dissoudre. Mais, reprenant aussitôt courage, elle pousse le cri : « En avant! sus à eux! mort aux Français! » et, frémissant de rage, elle s'élance sur les mamelons. Une sainte fureur de la honte que venaient de subir les armes russes enflammait tous les cœurs. Si nos braves avaient pu avoir un moment de faiblesse sous le feu meurtrier de l'ennemi, ils n'eurent plus maintenant à rougir de rien. Si Sébastopol était perdu, on ne pouvait, on ne devait pas avoir de reproche à se faire.

Nos drougines et nos réserves elles-mêmes, qui n'avaient pas encore été au feu, et dont l'attitude aurait pu inspirer des craintes, furent entraînées par cet élan général. Elles tombèrent avec toute l'impétuosité

de jeunes apprentis sur les troupes qui avançaient, et tandis que le bombardement ennemi, dont les tonnerres grondaient de nouveau, lançait sa grêle de boulets sur la Karabelnaïa, et que les bombes éclataient au milieu d'eux, ils ne cessèrent de marcher avec intrépidité, en poussant toujours leur cri : « En avant ! » Il ne leur fut cependant pas accordé de satisfaire ici leur soif de combat, car à peine la tête de la troupe avait-elle atteint la seconde ligne de défense, que toute la division était rappelée à la hâte vers les ruines du faubourg derrière le bastion n° 3, pour y rester en réserve jusqu'à nouvel ordre.

La disposition du terrain nous empêchait de voir de cette position ce qui se passait à la tour Malakhof : nous entendions seulement le tumulte du combat, et, à en juger par l'éloignement toujours croissant de ce tumulte, les nôtres paraissaient faire des progrès sur ce point. Mais bientôt une nouvelle tempête de feu éclata au-dessus de nos têtes ; toute notre première ligne de défense depuis la baie du Carénage jusqu'à la batterie de la Quarantaine parut en flamme, et au milieu de ce déchaînement général, il devint désormais impossible de rien distinguer.

Pour rendre l'attaque plus facile, en anéantissant ou repoussant les premières réserves russes, l'ennemi lança une grêle de projectiles dans l'espace immédiatement derrière nos ouvrages. Nous ne nous tirâmes pas de là non plus sans pertes, mais l'influence des précédents exemples était si persistante, que non-seulement nos jeunes soldats soutinrent sans broncher cet

orage de feu, mais qu'ils conservèrent encore, au milieu de la tempête, assez de courage pour exprimer par l'énergie de leurs mouvements et leurs intrépides hourrahs l'impatience dont ils brûlaient d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Enfin l'ordre arriva, vers une heure, à notre division de se porter en avant. Un bataillon du régiment Halitz fut d'abord rappelé à droite, dans le ravin Vorontzof; les cinq bataillons qui restaient encore furent dirigés à travers le faubourg à peu près directement sur le milieu du bastion n° 3. Je les suivis sur le mamelon. Une fois arrivés, ces bataillons reçurent chacun leur destination particulière, et pour être utile à quelque chose, il ne me resta qu'à visiter les ambulances.

Les Anglais donnaient l'assaut à cet ouvrage et ils y avaient même déjà pénétré du côté du ravin d'Ortchakof. Le combat paraissait en ce moment même avoir atteint à son plus haut point, car, ainsi qu'on pouvait le voir très distinctement d'un endroit situé plus en arrière et qui faisait en quelque sorte saillie sur le bord du ravin précité, de nouvelles masses d'Anglais ne cessaient d'affluer, et de notre côté, nous avions engagé tout ce qui nous restait de troupes disponibles pour défendre la position. J'arrivai là avec plusieurs autres médecins qui se trouvaient dans le même état que moi, et comme ils assuraient tous qu'ils n'avaient pas pu trouver dans toute l'étendue de l'ouvrage une seule ambulance russe, je les invitai à se joindre à moi pour en établir une sur le point où nous étions et derrière les maisons les plus proches.

Tandis que nous prenions nos dispositions à cet effet, nous vîmes venir de l'ouvrage attaqué deux tirailleurs tchernomoriens, qui portaient sur leurs fusils en croix un officier supérieur de leur arme grièvement blessé. Je leur fis signe et leur criai de me l'apporter ; mais à peine un des deux porteurs m'eut-il aperçu, qu'il poussa un cri de joie et courut à moi avec sa charge sur les épaules, entraînant son camarade : « Petit père, bon petit père chéri, petit père adoré ! » répétait-il de loin. « C'est moi, ton Ivan ! Tu ne me reconnais donc pas ! » Et un instant après, déposant doucement à mes pieds son fardeau, il me sautait au cou et m'étouffait de ses embrassements. « Ah ! petit père ! quelle joie, quel bonheur de te revoir ! » s'écriait-il tout transporté ; et des larmes d'attendrissement glissaient le long de mes joues et sur ma barbe, car j'étais heureux, moi aussi, de pouvoir presser contre mon cœur ce brave garçon, mon sauveur, mon fidèle compagnon et mon meilleur ami sur cette terre étrangère, et de le retrouver plein de vie et de santé. Mais tout à coup il s'arracha à moi, me criant pour toute réponse à mes questions : « Petit père, je te raconterai tout plus tard, et je ne me séparerai plus de toi ; mais aujourd'hui nous les tenons, ces coquins d'Anglais ! Il faut qu'ils me payent ce qu'ils me doivent de l'hiver dernier ! » Et il se précipita au milieu du combat, disparaissant ainsi de nouveau à mes regards.

Nous n'avions pas le temps, au lieu où nous étions, de nous abandonner à nos sentiments ; les blessés nous arrivaient par troupes, et durant les premières heures

nous eûmes de la besogne à ne pouvoir y suffire. Nous étions encore à travailler, quand le cri de triomphe des nôtres retentit et arriva jusqu'à nous, et à peine avions-nous terminé nos affaires, que la fusillade cessait dans les ouvrages devant nous. Cependant, comme Ivan ne revenait pas, je sentis peu à peu une vague inquiétude me gagner et je finis par ne plus tenir en place. Je courus aux redoutes pour savoir ce qu'il était devenu. Personne ne put me donner de ses nouvelles ; je ne le trouvais pas parmi les morts. J'aperçus enfin de l'autre côté du fossé un corps étendu sans vie en uniforme de tchernomorien. Je franchis le fossé, le sabre d'une main, le yatagan de l'autre. Transpercé par derrière, le cadavre gisait à moitié sur le côté ; trois ou quatre Anglais couchés sur son chemin paraissaient être tombés d'abord sous ses coups. C'était mon Ivan ; il s'était donc vengé ! Un sourire d'orgueilleuse satisfaction, un plaisir sauvage était peint sur son visage contracté. Dans la chaleur du triomphe, il s'en était allé au monde meilleur d'au delà ; la mort l'avait surpris dans la victoire : sort que tout brave pourrait certes lui envier !

On avait, en effet, remporté sur ce point une brillante victoire. Tout autour on pouvait reconnaître les traces de la défaite des ennemis : les outils, les échelles, les armes, que ces orgueilleux enfants d'Albion avaient jetés loin d'eux, pour fuir plus vite, gisaient éparpillés le long de leur chemin jusqu'à leurs tranchées mêmes. Bientôt on entendit encore retentir les hourrahs de triomphe des nôtres de l'autre côté du ravin Vorontzof,

et de la baie du Carénage montèrent en même temps des cris d'allégresse. La victoire paraissait donc vouloir se déclarer encore pour la Russie dans ce second assaut.

Pour moi, cependant, il n'y avait pas de temps à perdre à l'endroit où je me trouvais. Le feu qui venait d'être repris par les ouvrages anglais ne permettait pas que je séjournasse plus longtemps dehors. Une fois encore, une dernière fois, je pressai la main de l'ami qui n'était plus, puis je remontai le talus et regagnai l'ambulance. Je n'y retrouvai personne ; tout le monde s'était dispersé. Abandonné à moi-même, je résolus de descendre à l'ambulance centrale de la Karabelnaïa, pour me mettre à la disposition du chef de service, le docteur Hubenett.

L'encombrement qui existait entre la première et la seconde ligne de défense ne me permit pas cependant d'exécuter mon projet aussi rapidement que je l'aurais voulu. J'eus toutes les peines du monde à me faire jour à travers tous ces bataillons qui se reformaient, et je ne pus, malgré toutes mes recherches sur ce terrain que je ne connaissais pas, trouver le chemin du bastion Kornilof. Enfin je vins donner contre une bande de cent cinquante à cent quatre-vingts prisonniers anglais conduits par des miliciens, et les gens de l'escorte, à qui je demandai où était leur corps de troupes, m'indiquèrent à droite, où avançaient, en effet, la 47e et la 49e drougine.

Je me retrouvais donc au milieu de troupes appartenant à ma division, et je n'aurais pu être mieux reçu nulle autre part que je ne le fus ici. Le colonel Nitchek, qui commandait ce détachement, avait été gravement

atteint à l'épaule, et le nombre des autres blessés était considérable dans les deux bataillons ; mais ils avaient, de concert avec d'autres divisions russes, culbuté les Anglais dans une brillante attaque à la baïonnette, et la joie de ce premier exploit était si grande et si générale, que les blessés eux-mêmes, malgré leur état désespéré, y prenaient part et interrompaient leurs gémissements pour faire chorus aux hourrahs et aux cris de : Vive la sainte Russie !

Les deux drougines retournèrent ensuite près de notre ancienne station, où elles furent rejointes par la 41[e] de leur arme et le 2[e] bataillon du régiment Halitz. Ces deux dernières troupes n'avaient pas été au combat, mais elles n'en avaient pas moins souffert cruellement de la canonnade ennemie, et pendant la première demi-heure nous eûmes, moi et deux chirurgiens de campagne, qui étaient restés auprès des bataillons, à peine le temps de respirer, tant était grand le nombre des blessés qu'il fallut panser et faire descendre au port militaire. Le bombardement, qui tonnait en ce moment avec plus de fureur que jamais, ne cessait, en outre, de faire de nouvelles victimes, que l'on nous adressait. Néanmoins, grâce à nos efforts, nous finîmes par venir à bout de la première besogne indispensable et par embarquer notre transport.

Le combat se bornait maintenant sur tous les points à une forte canonnade, et sur la tour Malakhof, comme dans le voisinage, la lutte durait toujours avec la même ardeur. La fusillade, le tumulte, les cris et les signaux

retentissaient néanmoins cette fois tout près de nous, et, du point où nous étions, on apercevait même distinctement nos troupes derrière et sur la seconde ligne de défense, où elles avaient établi de l'artillerie de campagne et d'où elles entretenaient un feu incessant contre les redoutes situées immédiatement en face, ce qui fit conjecturer que les ennemis devaient s'être maintenus, malgré notre attaque, dans le bastion Kornilof.

C'était, en effet, ce qui avait lieu, comme nous ne tardâmes pas à l'apprendre à nos dépens. A la faveur de la diversion qu'avaient ménagée toutes les autres attaques ennemies, les Français avaient réussi, nonobstant la courageuse résistance de nos troupes, à se maintenir dans l'ouvrage dont ils s'étaient rendus maîtres dès le début, et maintenant ils l'occupaient avec vingt ou trente mille hommes, que tous nos efforts devaient uniquement empêcher d'avancer plus loin. L'espoir de refouler de ce point une force si considérable était d'autant moindre, que la disposition du terrain sur le front d'arrière ne permettait de déployer des colonnes d'attaque que dans le périmètre du feu de mousqueterie de l'ennemi; mais on avait peut-être quelque chance de succès sur la gauche ou sur la droite, et dans tous les cas on ne devait rien négliger pour ramener de notre côté la victoire. En conséquence, vers quatre heures du soir, les troupes de toutes armes qui nous étaient indispensables, au nombre desquelles nos quatre bataillons réunis, reçurent ordre de coopérer à une attaque d'ensemble contre Malakhof, et nous nous mîmes immédiatement en marche.

Les divisions arrivant du bastion n° 3 suivirent en partie le ravin d'Ortchakof ou le tournèrent. Cette première colonne essaya de pénétrer de la batterie Gervais, que nous possédions encore, dans la ligne de défense du centre et dans la ligne inférieure du bastion Kornilof ; l'autre, au contraire, dans laquelle se trouvaient aussi nos bataillons, déboucha immédiatement de la hauteur, sur laquelle avait été autrefois mon lazaret de campagne et qui avait joué un si grand rôle dans le combat du 18 juin, devant la principale entrée de la redoute Kornilof proprement dite. A la Karabelnaïa et au bastion n° 2, les tambours russes battaient aussi la charge, mais, quoiqu'une grande explosion de mine vînt concorder avec cette attaque générale, les Français ne bronchèrent pas un seul instant; ils reçurent même nos divisions d'assaut par un feu tellement meurtrier, qu'elles durent s'y reprendre à plusieurs fois avant de pouvoir en venir aux mains avec leurs adversaires.

Le combat qui suivit rappela de point en point la lutte acharnée qui s'était engagée à Inkerman pour la possession de la grande redoute; il fut même, si c'est possible, plus opiniâtre et plus poignant à voir. On avait fait armes de tout; on se disputait le terrain pied à pied. Chaque fois que nos braves atteignaient à force de courage jusqu'aux parapets, de nouvelles troupes françaises se précipitaient sur eux, de sorte qu'à la fin ils étaient toujours obligés d'abandonner de nouveau des avantages si chèrement obtenus. Une éternité se serait passée en ces inutiles tentatives, car

nos soldats n'eussent voulu pour rien lâcher prise, et même, lorsque arriva l'ordre de la retraite, maintes divisions firent plusieurs fois irruption du milieu de la colonne, pour recommencer corps à corps le même jeu sanglant.

Recueillir les blessés sous le feu de l'ennemi, c'était chose impossible, et il n'y en eut que fort peu qui revinrent d'eux-mêmes du combat ; car, exaspérés jusqu'à la fureur par la résistance de l'ennemi, la plupart ne sentirent leurs blessures que lorsque, épuisés par la perte de leur sang, ils tombèrent à terre. Notre besogne de médecin, pendant et après ce carnage, ne fut donc pas très considérable; mais nous n'en eûmes que plus à faire ensuite au combat d'artillerie, qui, reprenant sur ce même point, dura sans discontinuer, depuis cinq heures du soir, où cessèrent ces assauts réitérés, jusqu'au crépuscule.

Enfin la nuit arriva sans que les deux parties eussent remporté l'une sur l'autre un avantage quelconque. Quoique vainqueurs de tous côtés, la tour Malakhof n'en demeura pas moins perdue pour nous, et l'impossibilité de regagner cette clef de toute notre position nous priva de tout le fruit de nos autres victoires. Nos soldats comptaient cependant sur une attaque de nuit; mais, au lieu de l'ordre qu'ils attendaient pour cela, ils reçurent, vers sept heures et demie du soir, celui de la retraite. Le carnage finit par là. Sébastopol dut être volontairement évacué (1).

(1) Nous comprenons la réserve que devait commander au doc-

Toute la nuit j'eus le cœur brisé, à la pensée d'abandonner, sans une poignée de terre pour couvrir sa fidèle poitrine, le corps de mon pauvre Ivan aux corbeaux, aux rats ou aux renards, et peut-être, ce qui me semblait pire, aux mains avides et brutales de misérables maraudeurs. Ma résolution était donc bien arrêtée : comme ma présence au milieu de ma division, jusqu'à ce que le passage eût entièrement été effectué sur l'autre rive, n'était pas indispensable, je voulais mettre à profit ces instants pour payer à ce brave la dette de l'amitié et lui donner une sépulture honorable. Je fis signe à deux miliciens de venir à moi, et je gravis avec eux le mamelon du bastion n° 3.

Chemin faisant, nous vîmes venir de notre côté, de longues colonnes d'infanterie, qui descendaient au pas de course. « Arrière ! » nous cria-t-on, « le bastion va sauter ; arrière, si vous tenez à votre vie ! »

Mes compagnons s'arrêtèrent et se perdirent dans la foule ; mais moi, toujours préoccupé de mon dessein, je n'en poursuivis ma route qu'avec plus d'ardeur. J'arrivai hors d'haleine à la principale batterie. Il ne s'y trouvait que les artilleurs de marine, qui rassem-

teur Pflug sa qualité d'étranger ; mais, comme la vérité est encore plus puissante dans un cœur droit et sincère que toutes les raisons de convenance, il s'est lui-même donné, par tout ce qui précède, le démenti que nous ne voulons point opposer aux assertions de ce paragraphe. Il résulte, en effet, du récit même du docteur, que les Russes abandonnèrent Sébastopol, non point parce qu'ils avaient été vainqueurs partout, mais parce qu'ils furent vaincus. Ce n'est guère, du reste, que comme cela que les choses se pratiquent d'ordinaire. *(Note du traducteur.)*

blaient leurs pièces : quelques-uns étreignaient dans leurs bras, en sanglotant ou en poussant des soupirs, l'affût de leurs canons, d'autres s'arrachaient les cheveux ou se frappaient la poitrine de désespoir. Une fois encore le cri : « arrière ! » vint m'arrêter, au moment où j'allais franchir le fossé : deux hommes me saisirent au corps et me tinrent avec force, pour m'empêcher d'aller me faire tuer. « Monsieur ! laissez reposer les morts ! » s'écria un vétéran à longue barbe, pour toute réponse à mes observations, « ce n'est pas en terre, c'est au ciel qu'ils doivent trouver leur dernière demeure ! » et ils m'entraînèrent avec eux en bas du mamelon, où nous rejoignîmes nos derniers régiments.

Nous suivîmes toute la rive droite le long du port militaire jusqu'au promontoire Saint-Paul, mais avant que nous y fussions arrivés, une immense colonne de feu s'élevant des environs de la Quarantaine, éclaira tout à coup les ténèbres de la nuit ; un tonnerre éclata ensuite, semblable à un volcan qui serait sorti des entrailles de la terre, et en même temps une autre explosion de mine avait lieu au bastion Kornilof, mais dans des proportions moins grandes. Un silence de mort succéda à ces ébranlements : la tempête seule hurlait au-dessus de nos têtes et se jouait avec les flammes, qui montaient en serpentant des fenêtres et des toits des maisons encore debout dans la basse ville et qui, promenées par cette alliée terrible, étendirent bientôt partout leurs ravages.

Au promontoire Saint-Paul, d'innombrables bar-

ques étaient occupées à transporter sur le rivage les troupes qui avaient défendu la Karabelnaïa; celles de la ville proprement dite passaient l'eau en même temps sur le pont de bateaux construit beaucoup plus bas. D'un côté comme de l'autre, le passage s'effectua dans le meilleur ordre; les bataillons ou plutôt leurs misérables restes s'étaient rangés tranquillement à la suite les uns des autres. Les hommes montrèrent le plus grand empressement à obéir aux ordres donnés; pas un ne sortit des rangs, et quoique de petites explosions éclatassent encore çà et là et que l'incendie avançât toujours, il n'y eut nulle part ni encombrement ni presse, pas un mouvement qui trahît l'impatience, chaque division attendant tranquillement sur place que son tour arrivât.

Ce demi-prodige de discipline russe aurait pu toutefois difficilement se réaliser, si les ennemis, depuis les premières explosions, n'avaient entièrement cessé leur feu. Soit qu'ils voulussent rendre hommage à la bravoure de leurs adversaires ou que les derniers événements leur eussent fait perdre la tête, ils se turent jusqu'à ce que notre dernière nacelle eût quitté le rivage sud, quoiqu'il leur eût été facile de faire encore tant de mal à des troupes resserrées dans un si étroit espace.

Un peu avant minuit, la ville se trouva entièrement évacuée par les Russes, et ce fut alors que commença tout de bon l'œuvre de la destruction. Les bastions n° 1 et n° 2 sautèrent les premiers, puis vinrent, chacun à son tour, le n° 2 et toutes les fortifications

du côté du nord. Sébastopol ressemblait à une mer de feu, et à peine nos dernières troupes avaient-elles mis pied sur le rivage septentrional, que de nouveaux incendies brillèrent dans le bassin du port. Nos navires s'enflammaient l'un après l'autre, tandis que les géants de la flotte, que l'on pouvait apercevoir au milieu de ces lugubres clartés, allaient s'enfonçant toujours et finissaient par s'abîmer sous les eaux. Notre armée, debout tout entière, jusqu'au dernier homme, sur la crête des falaises de Severnaïa, contemplait, muette de stupeur, l'horreur sublime de ce spectacle, et de l'autre côté, sur le flanc des monts Sapoun et sur les hauteurs de Karagatch, l'armée ennemie montrait des milliers de têtes, qui se pressaient pour voir disparaître à tout jamais dans les flammes le prix de tant d'efforts, cette ville achetée plus de cent mille vies.

Le matin du 9, d'immenses nuages de vapeur planaient sur la terre et sur la mer ; de temps en temps, toutefois, quand un violent coup de vent déchirait ou soulevait le voile impénétrable étendu sur cette malheureuse ville, on découvrait sur la rive opposée les forts du port, qui paraissaient avoir échappé jusque là à la destruction universelle. Cependant de nouvelles explosions, puissantes et terribles comme celles de la nuit, les firent sauter à leur tour dans l'après-midi, et il ne resta debout que le fort Nicolas, contre lequel la mine ne put rien, et qui est toujours là pour témoigner de la grandeur des sacrifices et de l'acharnement des passions humaines.

Maintenant Sébastopol, vu de loin, ressemble au

cratère d'un volcan éteint. Les ouvrages des hauteurs, déchirés et morcelés par la violence de la poudre, et les pans de mur des forts du côté de l'eau, debout comme de grandes roches aiguës, en forment la vive arête. Au milieu de ce vaste circuit de ruines, c'est un horrible pêle-mêle, un mélange affreux de cendres et de décombres, du sein desquels s'élèvent encore çà et là des crêtes calcinées. Le voisinage du fort Nicolas fait néanmoins exception, car on y voit encore debout toute une rangée de maisons. Quelques parties de la nouvelle amirauté ont été épargnées aussi, mais on ne distingue au milieu des débris que la cathédrale, quelques églises, le musée et ce même théâtre, qui pourtant menaçait depuis si longtemps de s'écrouler et dont la façade, du moins, a résisté à ces dernières et terribles secousses. Quant à notre flotte, il n'en reste d'autre vestige que les mâts, les arcs-boutants et les bordages charbonnés, qui gisent épars sur le rivage, et dont nos soldats ramassent les morceaux pour faire leur cuisine ou entretenir les feux de bivouac. . . . . . .

22 septembre - 4 octobre.

L'empereur Alexandre II est attendu à Nicolaïef, ou même y est-il peut-être déjà arrivé. Il nourrirait le projet de faire construire dans les chantiers de ce port une nouvelle flotte russe, et, pour réaliser ce dessein le plus promptement possible, toutes les divisions de marine qui se trouvent ici ont reçu ordre de se mettre en route, une partie dès ce soir et l'autre demain au point du jour, pour ce second Sébastopol. On nous a

laissés libres, nous autres médecins de la flotte, de suivre ces troupes ou de demeurer dans la position que nous occupons ici ; mais comme, la 5e division de réserve ayant été dissoute et incorporée dans la division primitive du même numéro, je me trouve en disponibilité, et que, d'ailleurs, j'étais fatigué de rester ici, je me suis décidé sans balancer pour le premier de ces partis, et je pars en conséquence demain matin pour ma nouvelle destination avec la dernière colonne. . . .

23 septembre - 5 octobre.

Du haut de Mackenzie je jette encore un regard, et ce sera le dernier, sur le théâtre de cette grande lutte de géants et de tant de nobles exploits, Sébastopol ! Le jour, qui vient de poindre, est encore enveloppé de nuages et de brouillards, et je distingue à peine les contours des croupes qui environnent la ville ; là, cependant, c'est bien le champ de bataille d'Inkerman, ici Malakhof et le bastion n° 3, sous les murs écroulés duquel dort mon Ivan. Cœur dévoué, que ton sommeil te soit doux ! Repose en paix !... Mais je ne vois plus clair. Quoi ! des larmes dans mes yeux !... Ah ! qu'elles coulent, car là haut repose tout ce à quoi je puis payer ce tribut... Mon Dieu ! cette pensée m'écrase ! Plus de cent mille vies gissent là sous une légère couche de gazon depuis l'embouchure de la Tchernaïa jusqu'à Balaclava. Quel immense céramique ! Quel vaste champ de morts !... Mais trêve à ces souvenirs ; voilà nos bagages qui sortent du ravin, et je n'ai pas envie de cheminer avec de semblables

compagnons de voyage ; à cheval donc, et partons. La nature ne veut pas, du reste, que je m'arrête ici plus longtemps, car il commence à pleuvoir et un vent froid et piquant souffle du nord-ouest... Ha ! là-haut dans le camp ennemi on bat le réveil, — un coup de canon, — encore un autre, — et maintenant les deux rives s'agitent ; — un premier message de feu vole vers le fort du nord, et à présent voilà la réponse... Maintenant, — oui, maintenant, nos Cosaques m'aperçoivent, ils viennent à moi, pour me fatiguer de leur stupide curiosité... Que votre repos vous soit doux, braves et vaillants héros ! Adieu à toi, monceau de ruines désertes, qui étais naguère une ville splendide ! Et vous là-haut, camarades, adieu !... Que Dieu soit avec vous ! Adieu à vous tous !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Préface du Traducteur.	v
Aspect de Sébastopol et préparatifs des Russes avant le siége.	1
Marche de l'armée russe sur l'Alma.	20
Bataille de l'Alma.	36
Commencement du siége de Sébastopol et péripéties de la défense, du 14 octobre au 5 novembre.	60
Balaklava et Inkermann.	78
Description du combat de Balaklava.	89
Description de la bataille d'Inkermann.	105
Péripéties de la défense depuis le 17 janvier jusqu'à la retraite de Menschikof.	118
Du milieu de mars à la fin d'avril.	129
La tour Malakoff. — De la fin d'avril à la fin de juin.	162
Le commencement de la fin. — De la fin de juin au milieu d'août.	193
Bataille de la Tchernaïa.	254
Les dernières heures	265

FIN DE LA TABLE.


SOCIÉTÉ MILITAIRE
VAUDOISE
DES ARMES SPÉCIALES



